

CHAPITRE II

Morphosémantique textuelle

Bien souvent la critique, peu préoccupée de la traction impérieuse vers l'avant qui meut la main à la plume, peu soucieuse du courant de la lecture, tient sous son regard le livre comme un champ déployé, et y cherche des symétries, des harmonies d'arpenteur, alors que tous les secrets opératoires y relèvent exclusivement de la mécanique des fluides.

Julien Gracq

L'objectif de ce chapitre est de contribuer à l'approfondissement du modèle morphosémantique de l'interprétation pour une sémantique des textes. Nos propositions intègrent essentiellement des éléments pour une théorie du champ (3.) et de sa temporalisation (4.).

Préalables à la discussion, les deux premières parties exposent, respectivement, les concepts principaux de la théorie des formes sémantiques de P. Cadiot et Y.-M. Visetti et de la conception morphosémantique du texte de F. Rastier.

1. LA THEORIE DES FORMES SEMANTIQUES DE P.CADIOT ET Y.-M. VISETTI

1.1. Objet et cadre problématique (première approche)

A bien des égards, la Théorie des Formes Sémantiques de Cadiot et Visetti (désormais TFS) se situe à la croisée des chemins :

(i) entre linguistique et sciences cognitives tout d'abord, puisqu'elle prolonge, en les réévaluant, les travaux des linguistiques cognitives contemporaines qui visent à décrire et à expliquer « une communauté d'organisation liant intimement perception et langage »,

(ii) entre un imaginaire kantien, critiqué mais difficile à oublier, et une conception phénoménologique et gestaltiste de la perception,

(iii) entre le mot et le texte ensuite, car si l'attention des auteurs se porte principalement sur le palier lexical, une sémantique des textes se trouve à l'horizon de leurs propositions.

Loin que ces oppositions engagent les auteurs sur la voie moyenne de l'œcuménisme ou de l'éclectisme, on observe un penchant pour le second terme, avec le souci constant d'y reverser les problèmes soulevés par le premier.

Le montage théorique s'articule en trois concepts fondamentaux, *motifs*, *profils* et *thèmes*, qui donnent chacun accès à une modalité spécifique du sens lexical. En toute première approximation, on peut situer leur portée dans le cadre du dispositif architectural proposé précédemment :

système relationnel	<i>motifs</i>
système fonctionnel	<i>profils</i>
norme	
parler	<i>thèmes</i>

Tableau I : *motifs, profils et thèmes (première approche)*

A ce niveau encore très général, on présentera simplement le *motif* comme un *principe d'unification sémantique* indexé sur une forme signifiante stable (le mot, par excellence) ; les *profils* correspondent alors à la manière dont un motif va pouvoir diversement se *profiler* (enrichissement et/ou virtualisation de dimensions) par plongement dans des classes lexicales et des domaines (acceptions) ; les *thèmes* enfin

indexent des grandeurs positives, dont le concept d'*acteur* en sémiotique et sémantique textuelle donne une image assez juste¹.

Voici un premier exemple, simplifié². Considérons le mot « client ». Dans l'énoncé suivant, sur la pancarte d'un étal de fruits, *Les clients sont priés de ne pas toucher les fruits*, on identifiera une acception prototypique de « client », directement indexée dans le domaine //marchand// ou //commercial//, et se définissant par opposition immédiate au « marchand » et à la « marchandise » échangée : on parlera alors d'un *profil* de *client*. Mais, pour le même mot, on identifie toute une variété d'emplois qui semblent partager un sens commun, bien qu'apparaissant dans des contextes et des domaines fort éloignés :

- « — un cavalier s'adresse à un autre cavalier qui s'apprête à monter tel cheval : *Tu te méfieras, c'est un client un peu vicieux parfois.*
- un tueur à gages demande à son commanditaire : *Qui est mon client cette fois-ci ?*
- une mère qui vient chercher un de ses enfants à l'école : *Bon, je file, j'ai un autre client à la maison qui risque de se réveiller.*
- un astronome à un de ses collègues dans le cadre d'un travail collectif : *Ton client à toi ce sera Jupiter.* »³

Indépendamment du domaine commercial, ces emplois de « client » révèlent un invariant, son *motif*, qui pourrait se gloser par « un *client* est un X dont il faut s'occuper ». Enfin, dans *Le client le plus régulier du bar La Palombière, c'est André*, André, en tant qu'on en parle dans une situation concrète et qu'il fait l'objet d'une *détermination*, sera *thématisé* comme un « objet » de discours, susceptible de reprises et de transformations, et profilé ici comme « client » :

« client »	
motif	« X dont il faut s'occuper »
profils	1. « Personne qui achète régulièrement des services ou des choses dans un établissement commercial ». 2. etc.
thème	ANDRE (profilé comme client du bar La Palombière)

Tableau II : motif, profils et thème pour « client »

¹ Un thème ne correspond donc pas à un *emploi*, comme pourrait le laisser supposer le tableau précédent.

² On trouvera l'analyse originale dans Cadiot et Némo, 1997a.

³ Cadiot et Némo, 1997a, p. 27.

1.2. Motifs, profils, thèmes (deuxième approche)

Complétons cette ébauche de présentation en caractérisant plus avant chacun des niveaux du montage théorique, ainsi que les modes de leur mise en relation. Nous évoquerons successivement, *motifs*, *profils* et *thèmes* en introduisant progressivement le vocabulaire et la manière *gestaltiste* de problématisation.

1.2.1. Motifs

On objectera avec raison que le niveau de généralité de la présentation précédente ne permet pas de distinguer les *motifs* d'autres principes d'unification sémasiologique comme les *schèmes* des linguistiques cognitives ou les *noyaux sémiques* de la sémantique structurale : raison suffisante pour retenir le principe comparatif afin d'avancer dans la caractérisation.

1.2.1.1. Motif vs schème : critique du schématisme en sémantique

a. *Critique de la raison configurationnelle* — Au titre de l'unification en langue, l'un des objectifs de la TFS est de s'émanciper du schématisme dont sont diversement empreintes les linguistiques cognitives contemporaines (Langacker, Talmy et les linguistiques de l'énonciation d'inspiration culiolienne). Le parcours critique part du postulat fondamental des linguistiques cognitives ("*l'enracinement perceptif et plus généralement sensori-moteur et kinesthésique de tout effet de sens*"), pour aboutir à une mise en exergue des insuffisances théoriques inhérentes à ces conceptions. Regardant une problématique de l'unification, on retiendra la séparation forme/substance et son corrélat technique, la représentation essentiellement *configurationnelle* du niveau schématique (le terme de configurationnel a ici une acception générique et désigne principalement le cadre nécessairement *spatial* du déploiement de la signification, qu'il soit explicité et modélisé géométriquement, diagrammatiquement ou encore topologiquement). Pour donner corps à cette critique, Cadiot et Visetti mettent en évidence la filiation kantienne des linguistiques cognitives, qu'elle soit alléguée ou pas. Deux thèmes sont à retenir :

(i) La dimension *conditionnelle* du schématisme kantien reconduite dans les linguistiques cognitives : de même que les schèmes sont des conditions *a priori* assurant l'application des catégories de l'entendement aux objets qui se présentent dans l'intuition, les « catégories et schèmes les plus génériques d'une langue valent comme [...] conditions

d'une énonciation réussie dans cette langue, ouvrant sur une expérience langagière spécifique, souvent conçue à la façon d'une scène. »⁴ ;

(ii) Une interprétation (trop ?) productive de la hiérarchie des catégories chez Kant, d'abord *mathématiques* (qualité et quantité) puis *dynamiques* (relation et modalité). Ainsi, à partir de l'axiome kantien "Tous les phénomènes, au point de vue de leur intuition, sont des grandeurs extensives" (*Critique de la raison pure*, p.164), une tradition interprétative, dont héritent les linguistiques cognitives, se serait crue fondée à dissocier d'une part un répertoire réduit de schèmes purs de l'imagination que l'on trouvera transposés dans les linguistiques cognitives sous la forme de « schèmes formels configurant une intuition formelle-grammaticale, géométrisant ainsi une sorte d'espace-temps sémantiquement homogène »⁵, d'autre part « une expérience faite d'objets en bonne et due forme : c'est-à-dire, dans les transpositions en linguistique, des syntagmes intégrant des valeurs dites lexicales, ou de contenu, autour de ces schèmes purement configurationnels. »⁶.

Or la reconduction des prémisses du schématisme kantien en linguistique engage une triple réduction du sémantique au grammatical, du grammatical au schématique, et de ce dernier au configurationnel, celui-là étant censé être traité indépendamment de la substance du contenu, de tout investissement "notionnel". Des modulations sont cependant apportées : si on trouve en effet un pur schématisme configurationnel chez Langacker (topologico-dynamique), on note toutefois un certain investissement substantiel du schématisme dans d'autres théories (p. ex., le concept de *force* chez Talmy, celui de *contrôle* chez Vandeloise). Pour autant, la question n'en reste pas moins posée : comment asseoir le répertoire des dimensions articulantes et décrivant le niveau d'unification schématique ? Car soit l'imaginaire localiste l'emporte (Langacker) et, paradoxalement, se trouve soustraite au schématisme sa fonction constitutive qui est d'assurer une médiation, soit sont introduites des "grandeurs substantielles" dans le schématisme, mais celles-ci procèdent d'ontologies (un espace physique perçu pour Talmy, un espace physique qualitatif de type aristotélicien chez Vandeloise) dont le primat est tout sauf acquis, *a fortiori* pour une sémantique linguistique.

Sans contrevenir à la recherche d'un principe d'unification en langue, l'obstacle du schématisme contraint la TFS d'abdiquer la perspective schématisante (ainsi que le terme de *schème*) pour lui substituer une problématique de la *perception sémiotique* qui trouvera plutôt ses fondements dans la phénoménologie husserlienne et celle expérimentale des

⁴ Cadiot et Visetti, 2001, p. 11.

⁵ Cadiot et Visetti, 2001, p. 44.

⁶ Cadiot et Visetti, 2001, p. 45.

gestaltistes (principalement l'école de Berlin). Globalement, le propos s'annonce comme une tentative de *transposition* des recherches en phénoménologie et en théories de la constitution des formes dans une sémantique linguistique.

Concernant le type de perception requise, elle doit, pour être qualifiée de sémiotique, être nécessairement :

« une perception qui se constitue comme relation à..., accès vers..., chemin pour..., une perception d'identités qualitatives et de valeurs, qui discerne corrélativement, comme sens incorporés à l'apparaître, des motifs d'agir et des mouvements expressifs [...] une perception [...] qui soit un accès immédiat à la médiation sémiotique. »⁷

Cadiot et Visetti mentionnent à cet égard la réduction fréquente de la perception gestaltiste à une simple perception de morphologies sensibles, alors qu'il faudrait concevoir une saisie solidaire des formes et des *valeurs*, solidarité dont l'effet immédiat est de grever sérieusement la séparation de la forme et du sens. Aussi, fidèles au principe de la *requiredness* chez Köhler, les auteurs insistent sur *l'unité de la perception, de l'action et de l'expression* (le raisin que je vois sur l'étal du maraîcher n'est pas que la saisie de la multiplicité floue des grains dans l'unité de la grappe : c'est la promesse d'une saveur éventuellement mnésique, d'une fonction peut-être roborative, une invitation à l'ivresse, etc.). La perception, outre son aspect proprement morphologique, devient donc d'emblée *praxéologique et expressive* et il faut alors prévoir une diversification radicale des dimensions articulant la description des motifs. A titre indicatif, voici quelques exemples de sémantique lexicale illustrant une telle différenciation des axes sémantiques : accès sur le mode de perception morphologique (visuelle) plus ou moins liée à un cadre fonctionnel (de *aiguille, flûte... à bouche, boîte...*) ; accès sur un mode d'interaction pratique et sociale (*client, touriste...*) ; accès par la qualité de la sensation et/ou de l'évaluation (*prison, ennui, fouillis...*). Plus généralement, il importe de ne pas faire obstacle à la prolifération des dimensions sémantiques et les auteurs proposent de retenir (de manière non exhaustive) : “*perception, action, fonction, propension, axiologie, sensibilité, expressivité, intériorité, spontanéité, passivité...*”⁸. Sans opérer un retournement radical où la dimension configurationnelle n'aurait plus qu'une fonction ancillaire, cette approche relativise son importance et montre que sa considération dans notre aire culturelle, et dans les langues qui lui sont associées, a pu la faire passer pour une condition, voire une cause. Même pour

⁷ Cadiot et Visetti, 2001, pp. 63-64.

⁸ Cadio et Visetti, 2001, p. 102.

les prépositions « spatiales » du français (*sur, sous, contre, dans, en, par, chez*), *a priori* les moins rétives à la réduction configurationnelle, cette dimension doit bien souvent être secondarisée.

Pour reprendre l'exemple de « plat », davantage que sur une primauté de la platitude spatiale, la TFS insistera sur la dimension immédiatement thymique et évaluative de son motif (*un film plat, la platitude d'un propos, etc.*) : le motif de « plat » pourrait alors être approché comme une solidarisation de la continuité et du manque, vécus comme absence durative d'événement, solidarité qui se trouve dissoute dans les profils les plus dénommatifs : ainsi de l'eau plate ou gazeuse. Mais cette dimension du motif reste cependant disponible, et il suffit de peu pour la revitaliser, par exemple en opposant 'plat' non plus à « gazeuse » mais à « pétillante » : car de la même façon, le motif de « pétiller » semble pouvoir s'approcher par une itérativité et une intensité immédiatement valorisée voire euphorique⁹, complètement absentes du « gazeux ».

Remarque : Une marque d'eau minérale gazeuse comme *Badoit* a ainsi entièrement construit son identité sur la dissimilation 'pétillant' vs 'gazeux' ("Badoit n'a ni la fadeur des eaux plates, ni la turbulence des eaux gazéifiées : son pétilllement plaît au goût et laisse l'estomac léger." (1952), "ni plate, ni trop gazeuse mais doucement pétillante" (1964)). Au fil du temps, le pétilllement s'émancipe progressivement de son support matériel, et en 1998 on rencontre alors « Badoit et la ville pétille », où le motif joue à plein. On trouve même tout un jeu de glose sur des termes qui lexicalisent les dimensions du pétilllement : « Je *surprends* l'oreille, je *charme* l'œil, je *chatouille* le nez, je *picote* la langue. Qui suis-je ? ».

Bref, contrairement aux schèmes des linguistiques cognitives ou aux prototypes des sémantiques psychologiques, la sensibilité immédiate des motifs aux dimensions évaluative et thymique laisse deviner des affinités prometteuses, certes encore à problématiser, avec les théories sémiotiques.

b- *De l'instanciation du type à l'individuation du motif*— A ce titre, c'est la *fonction* du motif qui va être interrogée, toujours rapportée au rôle conféré à l'instance d'unification dans les linguistiques cognitives contemporaines. Car outre l'obstacle de la réduction configurationnelle, les auteurs notent également un problème lié directement au statut accordé aux schèmes quand les unités (le plus souvent lexématiques) qui leur correspondent sont mises en syntagme : c'est la question (largement débattue dans le cadre des études sur la polysémie) de la fonction *déterminative* des schèmes. On se trouve en

⁹ Dans des emplois encore liés à une certaine matérialité : « Autour de sa tête, dans ses nattes noires, il y avait des plaques de métal qui pétillaient au soleil et faisaient à son front une couronne d'étoiles. » (HUGO, *Notre-Dame de Paris*, 1832, p. 375), et dans la phraséologie : *Les yeux pétillant d'intelligence, pétiller d'esprit*.

effet confronté à une double contrainte : l'aspect fonctionnellement déterminant des schèmes, envisagés comme des types délimitant des potentiels donnés en langue, ne peut se satisfaire par ailleurs de la sous-détermination d'emplois empiriquement attestés des mots. Plutôt donc que considérer la mise en syntagme comme une stabilisation d'un potentiel ou la déformation contextuelle d'un prototype donné en langue, les auteurs proposent d'envisager les motifs comme « les composants immédiats d'une dynamique constituante pour des sens à constituer, comme un principe dynamique qui peut trouver à s'appliquer, à se transposer immédiatement dans les dynamiques de constitution d'une infinité de domaines »¹⁰. C'est là un point théorique fondamental : il consomme la rupture avec un imaginaire kantien aprioristique et s'éloigne par là d'une épistémologie étapiste (du genre type/occurrence) en introduisant le concept gestaltiste de *transposabilité* des formes, soutenant ainsi une approche dynamique de l'*activité* de langage où la strate des motifs coexiste (dans une *synchronie* qualitative et différenciée) avec d'autres *phases* de production et d'interprétation linguistique. Leurs relations dépendent alors étroitement du concept de perception sémiotique et d'une théorie générale du *champ*. Les auteurs le formulent clairement :

« C'est ainsi que nous tranchons le dilemme habituel : il y a bien, dans de nombreux cas, une unité invocable du mot, mais cette unité n'a pas le type de générativité qu'on lui prête, elle ne s'identifie pas à un potentiel interne déterminant a priori les modalités d'une stabilisation en syntagme. »¹¹

Dans le prolongement des développements menés au chapitre précédent, on peut préciser l'identité du motif en l'opposant au noyau sémique.

1.2.1.2. Motif vs noyau sémique

Comme le *noyau sémique* de la sémantique structurale revêt uniquement une valeur méthodologique (sèmes communs aux différentes acceptions d'un mot), il est par définition indifférent à la discussion précédente. En quoi le motif s'en distingue-t-il ?

Rappelons que le syntagme « noyau sémique » fait problème dans la mesure où son extraction s'effectue par émancipation des classes au sein desquelles se définissent les sémèmes, et donc de la nature relationnelle du sème¹². Mais comment s'assurer alors

¹⁰ Cadiot et Visetti, 2001, p. 13.

¹¹ Cadiot et Visetti, 2001, p. 97.

¹² En ce sens, « noyau sémantique » paraît préférable.

qu'une formulation métalinguistique retenue pour caractériser une dimension du noyau sémique se retrouvera identique à elle-même quand il s'agira d'en faire un *sème* caractérisant un sémème ? Si, par exemple, dans la classe {'plate', 'gazeuse'} (niveau du profilage) on spécifie 'plate' par le sème /sans bulle/, on caractérisera plutôt le motif de « plat » par [absence]. Quelle type de relation faut-il prévoir entre [absence] et /sans/, si l'on convient du fait que la différence de formulation *peut* être signifiante¹³ ? La TFS propose un traitement original de cette question en caractérisant le motif par un haut degré d'*instabilité* : au niveau des motifs, l'une des conséquences majeures de l'unité de la perception, de l'action et de l'expression, est l'indétermination constitutive des dimensions évoquées dans cette phase du sens. Il faut concevoir une *instabilité fondamentale* à cet endroit où toute dimension est susceptible de valoir pour une autre, ne se différenciant — si l'on consent provisoirement une représentation étagée —, que plus en aval : des oppositions comme *intérieur/extérieur*, *objectif/subjectif*, *concret/abstrait*, etc. ne sont la plupart du temps par encore effectuées au niveau du motif. Cette coalescence nécessaire des dimensions caractérisant les motifs implique alors de dissocier deux propriétés généralement associées, *abstraction* et *stabilisation* : la TFS nous enjoint en somme de surpasser ce qui pourrait passer pour un oxymoron en concevant une *unification instable*¹⁴. Cet aspect détermine l'"ouverture morphémique" caractéristique de l'unité lexicale pour laquelle on aura pu déterminer un motif, ouverture qui ne se restreindra que dans d'autres régimes de sens, dont le plus immédiat est le profilage.

La conséquence immédiate de ce caractère du motif est l'impossibilité d'une description métalinguistique stabilisante à ce niveau, et la mise en avant d'une glose intralinguistique elle-même ouverte sur la diversité des profilages à venir. Concrètement, cela implique un style descriptif non conventionnel en sémantique, dont voici quelques exemples :

¹³ Rastier signale également le problème : « (...) les traits communs à une classe d'acceptions sont eux-mêmes des artefacts d'une perspective sémasiologique : si l'on compare 'l'assiette' du cavalier et 'l'assiette' de service, on sera tenté d'inclure dans leur définition un sème /stabilité/, ce qui serait en règle générale erroné pour la seconde acception, pour laquelle ce sème n'est pas définitoire, relativement à 'plat' et à 'couvert', par exemple. » (1994, p. 51.).

¹⁴ Conformément en cela à la perspective catastrophiste, les auteurs s'en éloignent néanmoins sur d'autres points.

mot	Gloses du motif ¹⁵
<i>arbre</i>	<i>arbre</i> paraît bien unifier deux sous-motifs en un seul : celui du ‘branchement’ ou de la ‘ramification’ est configurationnel-dynamique, quand celui de la ‘force/stabilité’ renvoie à une intuition gestaltiste généralisée comme celle évoquée plus haut. Mais il y a entre les deux une jonction expressive ou figurative, passant par un foyer commun (principe d’enracinement, axe et portance du tronc, branchement vu comme poussée ou épanouissement).
<i>pomme</i>	<i>pomme</i> se transpose aisément sur un axe allant du configurationnel à une intuition généralisée : ‘rond, dense, lisse, de contact agréable, appelant un certain geste de prise en main’.
<i>clé</i>	<i>clé</i> se développe à la fois selon un modèle perceptuel et fonctionnel (<i>clé à molette, clé de voûte</i>) et selon un modèle plus explicitement intentionnel et praxéologique (<i>clé du mystère, disposition clé, mot clé</i>).
<i>nuage</i>	<i>nuage</i> fait le lien entre un aspect perceptuel de <i>qualia</i> , inextricablement physique et psychologique (<i>un nuage de lait, les nuages s’accumulent</i>) et un aspect axiologique/évaluatif (<i>être dans les nuages, vivre sur un nuage</i>).

Tableau III : exemples de gloses de motifs

NB : ces gloses sont évidemment longuement argumentées par les auteurs. On ne les produit ici que pour donner une idée du « style définitionnel » requis par le cadre théorique.

On comprend que si une *glose de motif* ne veut pas courir le risque d’être une *définition de profil*, certains des constituants de la glose devront eux-mêmes pouvoir faire résonner leur motif indépendamment de toute stabilisation de profil : ainsi l’*absence* de « plat » se reformulerait peut-être avantageusement en *manque* ; de même la *rondeur* de « pomme » ne se réduit certainement pas à la *convexité* : cette *rondeur*-là doit au contraire en évoquer immédiatement d’autres non nécessairement fruitières, ni même matérielles, qui appellent également la *prise en main*, etc.

Noyau sémique et motif se distinguent alors par le fait que la reconnaissance du caractère instable du motif et les modalités concrètes de son appréhension apparaissent précisément comme une réponse, à tout le moins une problématisation originale, au problème de formatage du noyau sémique.

1.2.2. Profils et thèmes

S’il faut prévoir une instabilité sémantique constitutive au niveau des motifs, c’est dans le changement de phase qui mène aux *profils* que s’amorce un début de stabilisation corrélatif d’une *différenciation* des axes sémantiques. Celle-ci signale la prise en compte de la nature différentielle de la signification et de la problématique saussurienne de la *valeur*.

¹⁵ Cadiot et Visetti, 2001, p. 102-103.

C'est donc à ce niveau d'organisation de la TFS que se situe l'articulation des classes lexicales qui *profilent* chacune à leur manière les motifs, en eux-mêmes relativement indifférents à ces classes. C'est là une conséquence somme toute logique de l'unification de la perception, de l'action et de l'expression constitutive des motifs : à la nature relationnelle et transactionnelle de leur définition s'oppose celle différentielle des profilages, qui peut également s'interpréter comme une mise en saillance d'un nombre réduit de dimensions stabilisant partiellement le motif. Le profilage d'un motif par transposition sur des classes de définition ne doit pas se voir comme

« la stabilisation d'une collection de potentiels par mise en couplage, [mais comme] la mise en exergue, dans un champ, de formes et de dimensions d'appréciation qui résultent d'une cascade interprétative globale ou régionale, qui ne peuvent être la propriété des unités résultantes (qui n'en sont que des effets, ou des indices de déclenchement). »¹⁶

Assomption de la nature différentielle de la signification sur le plan linguistique, le profilage engagera des remaniements des motifs par virtualisation ou enrichissement, et la répartition entre fond et forme en est la contrepartie sur le versant gestaltiste. La distinction entre motifs et profils permet alors de reformuler l'opposition classique entre *langue* et *lexique* : « On opposera ainsi langue (au sens de noyau fonctionnel instable) et lexique (comme mémoire des chemins de stabilisation, organisant profils et anticipations thématiques). »¹⁷. Car si le profilage doit s'entendre comme une "dynamique de caractérisation différentielle", ce n'est qu'à un autre niveau que l'on voit apparaître des grandeurs *positives* en l'espèce des *thèmes*.

Remarque : Dans l'état actuel de la TFS, le niveau des profils, sans doute parce qu'il concerne des questions mieux connues et déjà décrites dans d'autres cadres théoriques, ne nous semble pas avoir fait l'objet d'un approfondissement comparable à celui des motifs, qui constituent sans doute, avec la problématisation gestaltiste, l'apport le plus novateur de la théorie. On souhaite que les réflexions de la section précédente sur les rapports entre champs lexicaux et taxèmes puissent être reçues comme une contribution à cette strate de la TFS.

Derniers membres de la triade, les *thèmes* se présentent comme le pendant moltaire des profils, où ils s'intègrent et se stabilisent plus avant. C'est à ce niveau que s'articulent les grandeurs qui préparent la sortie du langage sur le monde. On trouvera notamment la

¹⁶ Cadiot et Visetti, 2001, p. 131.

¹⁷ Cadiot et Visetti, 2001, p. 37.

question de la référence reformulée dans ce cadre. Les thèmes se caractérisent au niveau de l'identité et « cumulent les dimensions de l'accès et de l'existence, dans leur globalité et dans la durée, à travers la confrontation aux motifs et aux profils incidents. »¹⁸. Un acteur par exemple s'identifie comme thème à la classe d'actants qui le profile.

Nous avons jusqu'à présent envisagé motifs, profils et thèmes dans leur dimension théorique, en essayant de présenter les caractéristiques principales de chacun de ces niveaux. Cependant, ces mêmes grandeurs doivent surtout être comprises comme des variétés de *formes*, au sens que prend ce terme dans l'approche gestaltiste : en ce sens, elles existent dans la mesure où elles font l'objet d'une perception dans l'activité linguistique, tant productive qu'interprétative. Motifs, profils et thèmes sont alors ressaisis comme des *régimes* ou des *phases* du sens qui se déploient dans le *champ perceptif*.

1.3. Champ thématique, phases du sens et activité interprétative

1.3.1. Principes d'une théorie du champ

Que l'on considère motifs, profils et thèmes comme des grandeurs objectivées ou comme des phases de l'activité perceptive (i.e perception sémantique), leur évolution, dans une théorie gestaltiste des formes, devrait être régie par un certain nombre de caractères généraux articulant l'économie du *champ perceptif*. Les principaux sont¹⁹ :

« un temps de constitution interne à la forme (intégration, stabilisation, présentation par enchaînements d'esquisses) impliquant une structure non ponctuelle du Présent [...] ; organisation par figures se détachant sur un fond ; caractère transposable des formes [...] transposition ne signifie pas ici opération en deux temps, allant d'un domaine A à un domaine B, mais renvoie à la disponibilité immédiate des schèmes dans une variété indéfinie de milieux ; type des unités : pas de type formel assurant la duplication des occurrences, mais un rapport schème/instance, respectant l'écart potentiel/actuel. Le cas échéant, évolution du potentiel à la faveur de ses actualisations. »²⁰

La saisie concomitante des formes et des valeurs ne doit pas masquer en effet que toute perception de figure ne peut se faire que sur un fond, également sémantique.

¹⁸ Cadiot et Visetti, 2001, p. 138.

¹⁹ Nous reviendrons en détail sur certains de ces principes dans nos propositions. Cf. *infra*. 3.

²⁰ Cadiot et Visetti, 2001, pp. 53-54.

Remarque : C'est là un point qui signale la distance que les auteurs prennent avec la plupart des modélisations catastrophistes : quand les fonds sont pris en compte, ce qui n'est pas toujours le cas, le passage du fond à la forme se conçoit comme la stabilisation d'un germe instable (par exemple passage de la généralité à la spécificité (cf. Piotrowski 1997)), et le parcours de stabilisation s'effectue alors au fil d'un temps formel inadéquat pour Cadiot et Visetti, qui se préoccupent davantage de processus productif et interprétatif, donc d'emblée confrontés à un temps historiquement et socialement normé.

La relation fond/forme est travaillée à partir d'un commentaire de la *Théorie du champ de la conscience* de Gurwitsch qui propose une lecture d'Husserl (en particulier de la théorie du noème perceptif) à l'aune des recherches gestaltistes. La confrontation permet de mesurer la lointaine analogie que les profils peuvent entretenir avec les *esquisses* husserliennes et les thèmes avec les noèmes perceptifs. Les auteurs abandonnent toutefois les concepts husserliens : là où les *data hylétiques* apparaissent encore comme une rémanence du dualisme perceptif et de l'élémentarisme, incongrues donc aux motifs qui bien qu'instables sont déjà organisés, la cohérence de gestalt forte (dans la reformulation gurwitschéenne) des noèmes perceptifs s'accommode mal de la plasticité des thèmes relativement aux fonds sur lesquels ils se manifestent. C'est principalement la description de la *structure du champ de conscience* qui est mise à profit pour la dialectique fond/forme :

« Pour les conjonctions de ce type nous avons proposé le terme cohérence de forme. Nous apercevons un second type de conjonctions dans celles qui lient le thème et le champ thématique, ainsi que les éléments du champ thématique. Basées sur des relations entre les contenus matériels [comprendre ici les contenus noématiques] qu'elles lient, les conjonctions de ce type constituent l'unité de contexte ou l'unité par relevance. »²¹

Sommairement, le premier type de conjonction intéressera les relations internes à la forme, le second les relations fond/forme, et plus précisément le rôle instituant du champ thématique dans la stabilisation des formes. On peut sans doute interpréter l'unité par relevance comme une formulation phénoménologique du principe herméneutique de détermination du local par le global, les identités thématiques, et donc dans une certaine mesure les profilages, ne s'affirment qu'en relation avec le champ thématique.

C'est ce dernier aspect qui défend d'envisager les trois régimes de sens de façon étagée ou déterministe mais impose au contraire une salutaire circularité. Les cycles particuliers au long desquels les changements de phases viennent s'inscrire sont plongés dans le bain du champ thématique :

²¹ Gurwitsch, 1957, p. 280. Cité in Cadiot et Visetti, 2001, p. 81.

« La thématique obéit [...] surtout à des normes révocables : rhétoriques, tactiques, stylistiques, typiques de genre textuel, de domaines de discours, de pratiques socialement établies. Il ne s'agit pas là d'une herméneutique seconde, au sens où elle viendrait seulement 'après' les motifs et les profils : elle est toujours déjà là, en tant que condition, toujours renégociable, de la transaction en cours. En particulier, elle conditionne d'emblée les profilages, et ne se contente pas de les rectifier dans un après-coup (ce qui est aussi possible, naturellement). »²²

Pour autre exemple de cette circularité, loin que les motifs soient des grandeurs conditionnelles et "ante-perceptives", il faut reconnaître aux locuteurs la capacité de les saisir et de percevoir leur diversité interne.

1.3.2. Phases du sens et activité interprétative

Dans le champ thématique, la perception sémantique est ainsi l'objet de stratifications qualitatives entre les trois régimes de sens, que le sémanticien n'a pas à anticiper ou à générer *a priori*, mais qu'il peut tenter de décrire dans certaines de ses régularités. Par exemple, les sens figurés pourront être décrits comme des déploiements particuliers de motifs dans le champ thématique, qui coexistent cependant avec les profils et les thèmes : dans des énoncés comme *Pierre est un ours, un pitbull*, etc. on évoquera immédiatement un déploiement de motif pour les termes prédicatifs (« ours » : caractère renfrogné et bougon qui n'augure pas d'une relation cordiale, « pitbull » : « force et agressivité qui constituent une menace immédiate »), motifs qui s'intégreront au profil de Pierre, ici en position thématique.

Bien sûr, toute une échelle d'intégration des motifs en langue est à prévoir, qui a des conséquences sur le degré de résorption des profils dans les cas de sens figurés : si dans *Pierre est un ours* la classe des plantigrades est en principe virtualisée au profit immédiat du motif de « ours », *Pierre est un labrador*, parce que le motif de « labrador » est tenu voire entièrement produit par des catalyses interprétatives²³, suscitera plutôt une perception sémantique double dans laquelle une sorte de percept multistable provoqué par la collision des profils /humain/ et /canin/ le disputera à l'éventuel déploiement, plus duratif, du motif (quelque chose comme « une douce sympathie qui confine à l'affection »).

²² Cadiot et Visetti, 2001, p. 140.

²³ Qui seraient facilitées par la présence d'un « enclosure » (ce type-là c'est un vrai labrador), alors que l'intégration du motif de « ours » le nécessite moins.

Précisons encore : tout profilage n'implique cependant pas résorption totale du motif, et ici aussi tout un continuum est à prévoir. Certains profilages privilégieront notamment des co-activations de motifs : si par exemple l'opposition 'plat'/'gazeux' assourdit complètement le motif de 'plat', l'opposition 'plat'/'pétillant' provoque un phénomène de résonance où les deux motifs s'entretiennent et deviennent saillants. D'une autre manière, peut-être la perception d'un motif pour « labrador » est-elle facilitée par l'omniprésence du pitbull dans les discours médiatiques ces dernières années, et donc partiellement déterminée par un effet de classe canine. En ce sens, il faut convenir d'une continuité entre *système relationnel* et *système fonctionnel*.

La distinction de ces trois phases semble permettre de reformuler certains phénomènes de *virtualisation* de sèmes en contexte. Pour l'illustrer, reprenons cet extrait de Zola : « Guillaume était la femme dans le ménage, l'être faible qui obéit, qui subit les influences de chair et d'esprit »²⁴.

Rastier l'analyse ainsi :

« a) Le trait afférent /faiblesse/ est actualisé dans ce contexte, parce que ce contenu est récurrent dans l'apposition définitionnelle 'l'être faible' (...) ici, le trait /faiblesse/ afférent à 'femme' est actualisé parce qu'il est aussi actualisé, mais en qualité de trait inhérent, dans le sémantème de 'faible'.

b) En revanche, le trait inhérent /sexe féminin/ n'est pas actualisé, et nul ne comprend que Guillaume soit ici le nom d'une femme : il n'est pas actualisé, parce qu'il serait incompatible avec le trait /sexe masculin/ inhérent à 'Guillaume'. (...) nous dirons qu'il est *virtualisé*. Il demeure dans ce que Saussure appelait la mémoire associative, et les lecteurs restent libres d'estimer que Guillaume, s'il n'est pas une femme, n'est pas tout à fait un homme, un « vrai », pourvu des qualités et/ou des défauts que les normes sociales attribuent à la virilité. »²⁵

En considérant les thèmes comme des principes de continuité du champ intégrant profils et motifs, on pourrait reformuler le phénomène en disant que /sexe féminin/ est bien *actualisé* mais n'est pas *intégré* au thème GUILLAUME, et n'est donc pas retenu dans la suite du parcours. Schématiquement :

²⁴ Madeleine Férat, p. 287.

²⁵ Rastier, 1987, p. 81.

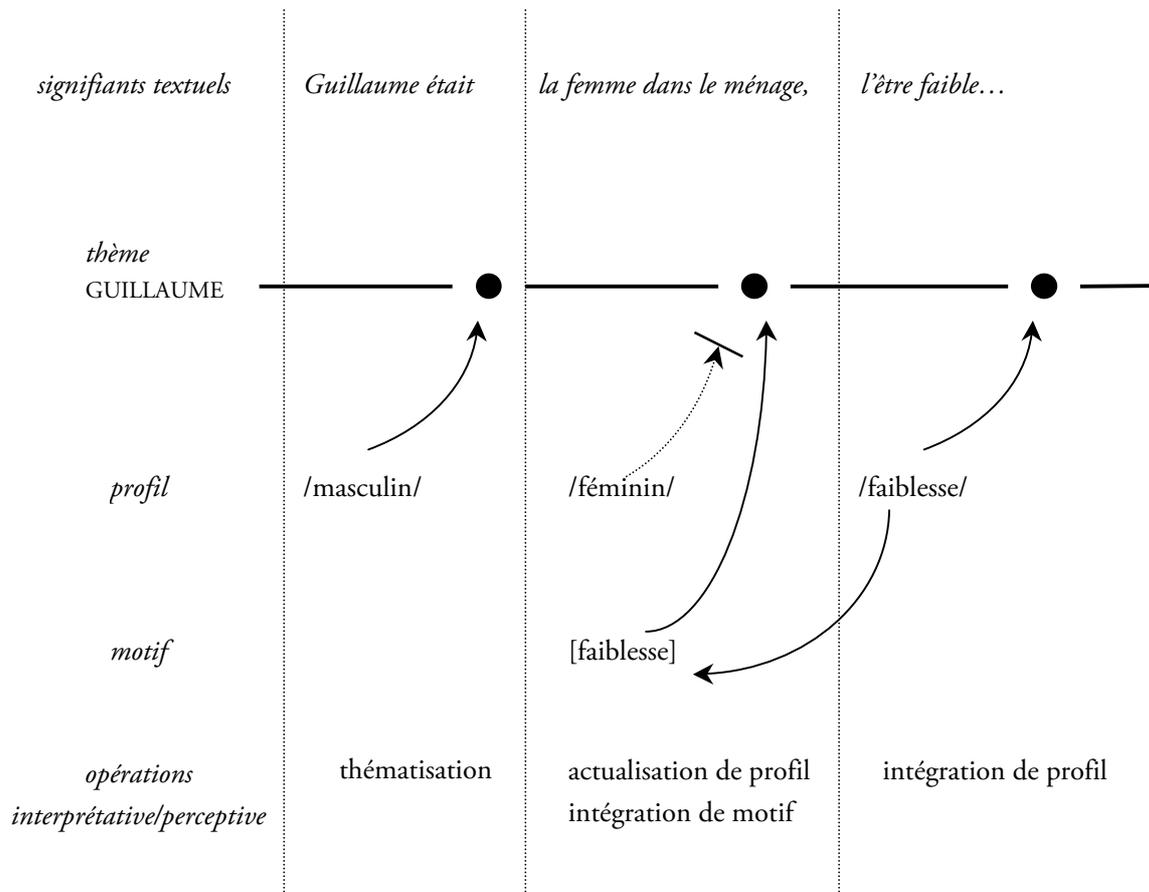


Figure 1 : exemple de répartition du champ sur les trois phases

Précisons que :

(i) cette représentation a pour nous l'avantage d'être compatible avec les propositions faites dans la section précédente sur le statut actuel du taxème et virtuel du champ lexical : ici le sème /sexe féminin/ est actualisé car le taxème du //genre// est actuel. L'actualisation ponctuelle et non intégrée thématiquement de /sexe féminin/ nous paraît à même de rendre compte de l'opposition, même fugace, *perçue* dans le cours d'action interprétatif. Ainsi, la distinction proposée entre *actualisation de profil* et *intégration thématique* nous permet de préciser un peu plus avant la conception du *parler concret* comme concrétisation d'une « langue » *et* comme construction/perception de formes.

(ii) Nous avons simplifié en faisant de [faiblesse] un élément du motif de « femme ». En réalité, il est fort probable que « femme » ne porte pas un motif unifié mais plutôt une condensation de types thématiques hétérogènes, partiellement déjà profilés dans divers domaines ; « être faible » profile ainsi le type thématique en sélectionnant la dimension à retenir. En son absence, le parcours interprétatif aurait été libre de choisir entre [bavarde], [vêlétaire], [sensible], [aimante], [dévouée], etc.

Nous pouvons maintenant compléter les tableaux introductifs (tableaux I et II) en ressaisissant les caractéristiques principales des trois phases :

PHASES SEMANTIQUES		
MOTIFS	PROFILS	THEMES
<p>- Principe d'<i>unification</i> en prise sur des gestalts de l'expression stéréotypée (donc le mot, mais aussi au-delà : phraséologie, proverbe).</p> <p>- Intégration dès ce niveau des dimensions thymique, évaluative, praxéologique (ce qui l'oppose aux <i>schémas</i> des linguistiques cognitives).</p> <p>- Unification <i>instable</i>, donc coalescence (transaction, indifférenciation) des dimensions sémantiques à ce niveau, ce qui induit une glose définitionnelle elle-même ouverte sur des thématiques pré-constituées (ce qui l'oppose au noyau sémique des sémantiques structurales).</p> <p>- Niveau du système relationnel.</p> <p>- Analogie phénoménologique avec les <i>data hylétiques</i> husserliennes.</p>	<p>- Stabilisation des motifs par « précipitation » sur des classes lexicales : mise en saillance de certaines dimensions des motifs, virtualisation d'autres.</p> <p>- Prise en compte à ce niveau de la nature différentielle de la <i>valeur</i> au sens saussurien (dynamique de caractérisation différentielle).</p> <p>- D'un point de vue gestaltiste, répartition entre fond et forme (généricité/spécificité).</p> <p>- Division entre actants et procès, catégories grammaticales (noms, verbes, adjectifs...), répartitions aspectuelle, temporelle, modale.</p> <p>- Niveau du système fonctionnel.</p> <p>- Le lexique comme mémoire des chemins de stabilisation.</p> <p>- Analogie phénoménologique avec les <i>esquisses</i> husserliennes.</p>	<p>- Caractérisation au niveau de l'<i>identité</i> (forme de permanence modulée).</p> <p>- Investissement des profils dans des grandeurs molaires (p. ex : acteur comme classe d'actants qui le profilent).</p> <p>- Structures complexes (scénarii, enchaînements dialectiques).</p> <p>- La strate thématique caractérise les usages dénominatifs, référentiels du langage (terminologie p. ex.).</p> <p>- Analogie phénoménologique avec le <i>noème perceptif</i> husserlien.</p>

Evoquons, à titre indicatif et sans les analyses qui seraient nécessaires, la façon dont le cadre problématique de la TFS permet de redisposer toute une série de questions léguées par la tradition linguistique :

- La question de la *motivation* peut se poser dans ce contexte comme une dynamique de stabilisation au niveau des profilages et plus généralement comme « une relation unissant un motif linguistique aux profils et aux thèmes à la constitution desquels il est censé contribuer. »²⁶
- *Affinités et anticipations lexicales* sont traitées comme des associations privilégiées existant dans les trois phases sémantiques : « affinités pour les motifs, horizons pour les profils, jusqu'aux enchaînements et transformations structurant les formes proprement thématiques. »²⁷

²⁶ Cadiot et Visetti, 2001, p. 156.

²⁷ Cadiot et Visetti, 2001, p. 163.

- *Polysémie* : pour les deux grands types de polysémie généralement reconnus (transposition d'une forme sur des fonds distincts (*gorge, aiguille, vague*) et différenciation par esquisses selon des principes synecdochiques, méronymiques ou aspectuels (*école, livre, maison*)), le traitement proposé tend vers une unification graduelle, distinguant les cas de figures en termes de dynamiques de profilages (notamment les diverses possibilités de répartition entre fond et forme à ce niveau) et de thématisation. Cette unification est rendue possible par le point de départ qui ne s'appuie pas sur une ontologie *ad hoc*.
- *Fonction dénomminative* : l'étude de la *fonction dénomminative* permet justement de caractériser un mode d'activité de langage où la strate thématique semble toujours première et "boucler" sur elle-même, occasionnant un retrait relatif des motifs et profils. C'est l'occasion pour les auteurs de revenir sur la toujours lancinante question de la référence : « En résumé, la fonction dénomminative consiste à étiqueter une identité, c'est-à-dire un ensemble de rapports qui nous lient d'emblée (même si nous n'y entrons pas effectivement) à un thème appréhendé dans un cadre thématique réputé originaire (i.e. reçu). »²⁸
- *Formes schématiques et grammaire* : la grammaire sera considérée comme « l'ensemble des moyens et des formats les plus génériques de profilage, rendant possible le cycle entier du langage dans le champ de la parole. »²⁹
- *Sens figurés, métaphore* : Sens figurés et polysémie sont rapprochés, et distingués qualitativement par la prégnance plus ou moins figurative des strates thématiques qu'investissent les motifs, et la façon dont elles y font retour : « Ainsi pouvons-nous, passant à travers les sens figurés, les répartir selon leur type d'élaboration et d'exploitation des motifs : on ira ainsi de la condensation thématique encore figurative, toujours partiellement ancrée dans des thématiques originales, jusqu'au motif émancipé, en passe de gagner un statut générique, donc de se faire oublier dans une polysémie de bon aloi »³⁰. Les « tropes » ne sont pas considérés comme un cas particulier du fonctionnement sémantique, mais au contraire comme ce qui se présente au point de départ de l'analyse : « Il faut renverser le sens de l'explication à donner : ce qui est à expliquer ce ne sont pas ces 'tropes' omniprésents, mais le fait que nous puissions avoir l'impression de leur absence. La sémantique linguistique doit rendre compte de leur blocage éventuel, et non justifier leur possibilité, qui lui arrive comme une donnée originaire»³¹. Pour la métaphore, c'est notamment sa dimension *textuelle* qui rappelle les affinités entre la TFS et la sémantique textuelle, en particulier celle que développe F. Rastier.

Nous reviendrons en détail dans la troisième partie de ce chapitre sur la théorie du champ thématique, car elle est sans doute un lieu problématique où peuvent se rencontrer la TFS et la conception morphosémantique de Rastier, que nous présentons maintenant.

²⁸ Cadiot et Visetti, 2001, p. 181.

²⁹ Cadiot et Visetti, 2001, p. 193.

³⁰ Cadiot et Visetti, 2001, p. 198.

³¹ Cadiot et Visetti, 2001, pp. 168-169.

2. LA CONCEPTION MORPHOSEMANTIQUE DU TEXTE DE F. RASTIER

Si elle investit également la manière gestaltiste, dans des proportions cependant moindres, la conception morphosémantique se distingue surtout de la TFS par sa dimension immédiatement textuelle. Amorçons une présentation synthétique avant d'en préciser les concepts principaux.

Elaborée progressivement par Rastier depuis une vingtaine d'années, la conception morphosémantique développe l'hypothèse de la *perception sémantique*, pour laquelle l'interprétation s'apparente davantage à la *reconnaissance de formes et de fonds* qu'au calcul. Les fonds sont des faisceaux d'isotopies et les formes des groupements de sèmes (complexes sémiques) articulés par des relations structurales qui contrastent sur ces fonds. L'interprétation, à un niveau encore très général où on l'identifie à la constitution du sens, peut alors être décrite sur le modèle d'une activité perceptive qui consiste à « élaborer des formes, établir des fonds, et faire varier les rapports fond-forme »³². Mettant au centre de ses préoccupations le problème de la *discrétisation* des fonds et des formes, la description morphosémantique permet de compléter la conception distributionnelle du texte, et de dépasser l'élémentarisme de la linguistique du signe : les unités ne sont pas données d'emblée puis concaténées dans un mouvement intégratif second, mais *constituées* dans les parcours interprétatifs ; aussi leur empan est-il rarement celui du mot. Le texte, plus qu'une suite de symboles, peut alors être conçu comme un *cours d'action* sémiotique, temporalisé et rythmé, dont la description s'efforcera de restituer les moments réguliers et singuliers. L'approche morphosémantique se donne ainsi, par analogie, les moyens d'appréhender la dimension *prosodique* du contenu.

2.1. L'hypothèse de la perception sémantique

Evoquée dès 1989, l'hypothèse de la perception sémantique reçoit sa pleine formulation dans *Sémantique et recherches cognitives* (1991), qui lui consacre un chapitre entier. Comme le thème perceptif est plus que jamais présent dans les linguistiques et sémantiques cognitives contemporaines, il nous faut immédiatement dissiper une ambiguïté possible que le syntagme *perception sémantique* pourrait occasionner : dans la perspective de Rastier, il ne s'agit pas d'envisager le langage dans sa capacité, certes indéniable, à formuler le compte rendu, ou à manifester les symptômes d'une perception

³² Rastier, 2001a, p. 48.

antélinguistique, mais bien davantage, et en amont, de considérer le langage comme un « objet » qui a lui-même à être perçu. En ce sens, l'hypothèse de la perception sémantique ne doit pas être identifiée, et surtout pas réduite, aux diverses déclinaisons perceptives de l'hypothèse localiste pour lesquelles l'activité linguistique, en fait sa strate la plus grammaticale, est conçue comme la construction d'une « scène » (Victorri) ou d'« imageries » (Talmy), et plus généralement comme la mise en relation dans un espace abstrait d'entités idéelles mimant les relations entretenues par les entités réelles auxquelles le langage est censé référer³³ : quand les variétés du localisme cherchent dans les formes du perçu (un perçu quasi-exclusivement visuel) les causes de régularités grammaticales, la morphosémantique s'interroge au contraire sur les conditions linguistiques de l'impression référentielle.

L'hypothèse générale, qui s'appuie sur une interprétation renouvelée de travaux en psychologie de la perception et en neurophysiologie, consiste à reconduire sur le plan du signifié les principes perceptifs que l'on sait régir la perception du signifiant. L'hypothèse de la perception sémantique conduit donc une critique résolue des guises méthodologiques et théoriques de la séparation philosophique du sensible et de l'intelligible ; linguistiquement, elle prolonge, mais sur un autre plan, le réquisit saussurien de distinction entre concept et signifié ; en termes cognitifs, les processus de haut niveau ne doivent pas être par principe dissociés des processus de bas niveau.

Décrire la *perception du sens*, c'est alors, en bonne méthode, transposer tout le vocabulaire et le savoir-faire des études de la perception « sensible » sur le plan du signifié : on pourra alors, par exemple, parler de « fonds sémantiques », de « texture du sens », etc., autant de syntagmes qui, d'oxymores dans une perspective dualiste, s'assouplissent ici en métaphores à valeur heuristique.

Remarque : On objectera que, par exemple dans la glossématique de Hjelmslev, les conséquences des postulats saussuriens amènent certainement à concevoir une *forme* et une *substance* pour les deux plans du contenu et de l'expression, et une *matière* qui précède la sémiotisation. Mais cette distinction reste purement méthodologique (la substance est ce qui n'est pas pris en compte dans une analyse), ce qui grève la possibilité de lui trouver des corrélats perceptifs. Et si on la restitue dans son contexte aristotélicien, elle reconduit alors le dualisme qu'on souhaite éviter.

³³ Fomalisée par Hjelmslev dans *La catégorie des cas*, l'hypothèse localiste est ainsi résumée par Petitot (à propos de la dimension de la direction) : « l'essence de l'hypothèse localiste consiste à postuler que la notion de *direction* sous-jacente à l'axe rapprochement/éloignement est absolument abstraite, indiscernement locale et grammaticale, et qu'elle renvoie identiquement aux rapports spatiaux concrets des référents des termes nominaux d'une phrase et à leurs rapports grammaticaux interphrastiques. » (1985, p. 194). Pour une critique du spatialisme localiste, on pourra se reporter à Visetti 1998 et Rastier 2005.

Concrètement, la similarité de traitement des deux plans du langage s'appuie sur la généralité des processus perceptifs élémentaires de *dissimilation* et d'*assimilation*.

2.1.1. *Dissimilation*

La dissimilation est un processus de différenciation qui augmente le contraste entre deux zones du champ perceptif faiblement contrastées. Il est particulièrement net en sémantique dans les cas de tautologies (*une femme est une femme*), ou de distinguos (*il y a musique et musique*). On peut décrire la dissimilation comme l'actualisation de sèmes afférents opposés dans deux sémèmes faiblement contrastés : dans *une femme est une femme*, on différenciera la dimension /concret/ vs /abstrait/ pour la première et la deuxième occurrence de *femme*³⁴. Les dimensions mobilisées pour la dissimilation peuvent aussi bien être enregistrées en lexique qu'être contextuelles : dans *il y a musique et musique*, vous dissimilerez selon l'opposition /civil/ vs /militaire/ si la tautologie est proférée par l'adjudant-chef du régiment, en effectuant une inférence privative /classique/ vs /tout le reste/ si elle l'est par Pierre Boulez³⁵.

2.1.2. *Assimilation, isotopie et loi de bonne continuation*

L'assimilation procède, à l'inverse, par diminution de contrastes. On en observe un effet, indirect, en psycholinguistique au travers du phénomène d'amorçage : « Dans des tâches de décision lexicale, on observe des effets de facilitation quand le mot-source est lié sémantiquement au mot-cible »³⁶. Dans la perception visuelle, on l'observe par exemple lorsqu'une ligne grise, au contact d'une zone noire, est perçue comme plus sombre.

En sémantique, on trouve un corrélat du processus d'assimilation dans les phénomènes d'isotopie, que le sème isotopant soit enregistré dans le type lexical ou non :

« dans *les fous, les femmes, et les fainéants*, le trait /péjoratif/ afférent à 'femme' est actualisé par assimilation à 'fou' et à 'fainéant', qui compte de trait parmi leur traits inhérents. (...)

³⁴ Dans ce cas la dissimilation s'effectue sans doute également selon l'axe de la détermination (valeur numérique du premier déterminant, générique du second). Dans ce sens, Rastier fait remarquer l'absence de déterminant devant la seconde occurrence en italien : *una donna e donna*. Ce type d'exemple est traité par la TFS comme la stimulation du motif pour le terme en position prédicative (quand il en porte un).

³⁵ Le phénomène d'inhibition latérale, qui joue un rôle dans la discrétisation des contours visuels en augmentant les contrastes, pourrait être le corrélat neurophysiologique du processus perceptif de dissimilation (Cf. Rastier, 1991, pp. 217-218).

³⁶ Rastier, 1991, p. 219.

dans *des pommes, des poires et des scoubidou*, 'scoubidou' est affecté du trait générique afférent /fruit/. »³⁷

La présomption d'isotopie serait alors le corrélat sémantique du phénomène d'assimilation, que l'on retrouve formulé comme loi de *bonne continuation* dans la théorie gestaltiste :

« Elle [l'isotopie] trouve un corrélat en perception visuelle dans les principes gestaltistes de proximité, de similarité et de bonne continuation (le premier et le troisième étant, pourrait-on dire, respectivement la condition et l'effet du deuxième). Plus précisément, la présomption d'isotopie est un principe de bonne continuation, qui présuppose la similarité d'éléments proches. »³⁸

2.1.3. Paramètres d'application des processus perceptifs

Rastier précise :

«Le rapprochement entre perception visuelle et perception sémantique touche ici une limite : alors qu'en perception visuelle l'assimilation diminue les contrastes faibles et l'inhibition latérale augmente les contrastes forts, *il en va à l'inverse* en perception sémantique où la dissimilation augmente les contrastes faibles (tautologies, syllepses) et l'assimilation diminue les contrastes forts (contradiction, oxymore, coq-à-l'âne) »³⁹.

Cette différence peut cependant être relativisée en rappelant que les phénomènes d'augmentation du contraste en perception visuelle (expliqués physiologiquement par l'inhibition latérale) sont conditionnés par la nature et la position des zones inductrices et induites (la zone induite est celle où s'observe le contraste, la ligne grise perçue comme plus sombre au contact d'une zone noire inductrice). Musatti a ainsi montré que si la zone inductrice est dispersée à travers la zone induite (petits segments, disques ou fragments),

³⁷ Rastier, 1991, p. 219.

³⁸ Rastier, 1991, p. 221. Ces principes, formulés par Wertheimer en 1923 dans le domaine de la perception visuelle, sont censés régir la formation des unités (formes) dans le champ. Rappelons-les brièvement : « *proximité* : toutes conditions étant égales par ailleurs, des « éléments » qui sont proches dans le champ tendent à être perçus comme appartenant à la même unité ; *similarité* : de même des éléments morphologiquement semblables tendent à être perçus comme appartenant à la même unité ; *bonne continuation* : tout alignement tend à se prolonger en absorbant les éléments qui peuvent le continuer harmonieusement (par exemple, sans introduire de courbure exagérée). » (Rosenthal et Visetti, 2003, pp. 137-139.).

³⁹ Rastier, 1991, p. 219.

on observe au contraire une *égalisation* chromatique et lumineuse des deux zones, même quand la différence de contraste est forte⁴⁰. Quel peut-être l'équivalent linguistique de la position et la forme d'une zone inductrice en perception visuelle ? A notre avis, la syntaxe peut en être une approximation : l'assimilation dans *des femmes, des fous, et des fainéants* est favorisée par la parataxe de l'énumération ; s'il y a dissimilation dans *il y a musique et musique*, cela est autant lié à l'identité de signifiant qu'à la forme de l'énoncé (présentatif, conjonction) ; dans *une femme est une femme*, la différence est entre thématization et profilage (position prédicative de la deuxième occurrence). A l'inverse, dans *Il faut préserver les fleuves, les rivières et les ruisseaux*, la proximité sémantique des termes n'induit pas de dissimilation, et c'est plutôt l'assimilation qui l'emporte (les sèmes spécifiques qui distinguent les trois sémèmes seront moins saillants que les sèmes isotopants /cours d'eau/ et, sans doute, /nature/) ; du reste, cela est conforme à la mise en relation des principes de bonne continuation et de similarité. Enfin, certains cas de contrastes forts peuvent être encore accentués par la mobilisation d'autres dimensions : dans *obscure clarté*, le contraste initial sur la dimension de la /luminosité/ peut par exemple être redoublé par dissimilation sur la dimension thymique.

Bref, davantage que par le contraste effectif entre deux zones, les processus d'assimilation et de dissimilation semblent conditionnés par des paramètres externes.

Notamment, les phénomènes de catégorisation non linéaire dans les études sur la stabilité perceptive ont mis en évidence le rôle du facteur temporel⁴¹. Dans l'image suivante, le visage en haut à gauche et la femme en bas à droite sont les percepts les plus stables. Les images intermédiaires introduisent des transformations qui font passer sans solution de continuité de l'un à l'autre. On note deux phénomènes intéressants :

⁴⁰ Et Musatti formule l'hypothèse que « le phénomène fondamental, dans les actions que deux régions contiguës exercent l'une sur l'autre, ne serait pas un phénomène d'augmentation du contraste mais au contraire un phénomène d'égalisation. En temps normal, ce phénomène stabilisateur tendrait à uniformiser les composantes de la luminosité ambiante : les phénomènes d'augmentation des contrastes chromatiques et de luminosité qui ont lieu entre des objets de différentes couleurs seraient un effet résiduel de cette égalisation » (Kanisza, 1998, p. 182).

⁴¹ Cf. Tuller et alii, 1994.

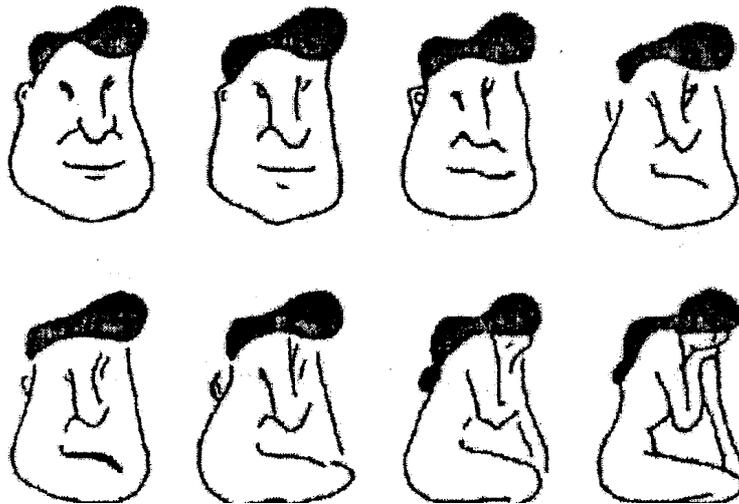


Figure II : visagelfemme (Kostrubiec, 2001)

(i) Quand les images sont présentées successivement en partant du visage, la cinquième image (en bas à gauche) est catégorisée comme « visage » ; en revanche, si l'ordre de présentation est inversé, l'image en haut à droite est catégorisée comme « femme ». Ce phénomène de conservation d'un percept alors que les conditions objectives tendent vers le percept alternatif porte le nom de *cycle d'hystérésis*, et peut être interprété comme une illustration du processus d'assimilation⁴², et plus généralement d'anticipation⁴³.

(ii) On observe cependant une diminution de l'effet d'hystérèse (jusqu'au phénomène inverse de dissimilation anticipée (contraste)) à proportion de ce que le temps entre chacun des stimuli augmente. La fixation attentionnelle serait ainsi un facteur de dissimilation.

⁴² L'expérimentation a été menée par Tuller et alii dans la modalité sonore : les deux attracteurs étaient les signifiants *say* et *stay*. Le paramètre de contrôle était un silence entre /s/ et /ay/ : au-delà d'une certaine durée pour ce silence, le stimulus est catégorisé comme une occurrence de *stay*. L'expérimentation a été menée par Chapuy pour des tâches de catégorisation de listes de mots (attracteurs /musique/ et /montagne/) et a confirmé le cycle d'hystérésis sur le plan sémantique (cf. Chapuy, <http://jetou2003.free.fr/calen.htm>).

⁴³ Les gestaltistes sont particulièrement attentifs aux « erreurs » cognitives, qu'ils considèrent comme révélatrices de lois générales de la perception : « it thus becomes understandable why cognitive and perceptual processes are not infallible. Although microgenesis is globally adequate for our conditions of living, its anticipatory and directly categorial character conditions its potential failures. Accordingly, the observation that cognitive, perceptual or language processes are intrinsically fallible becomes a source of insights into the structure of cognition (see Rosenthal & Bisiacchi, 1997). For instance, the obstinate resistance of 'perceptual errors' to contradictory evidence handily illustrates the 'cost' of the anticipatory and directly categorial character of microgenetic differentiation. » (Rosenthal, 2004a).

Ces remarques restent élémentaires, comme les processus perceptifs qu'elles illustrent. Les parcours interprétatifs concrets sont hautement plus complexes, ne serait-ce que parce qu'assimilations et dissimilations s'effectuent *simultanément*, partageant le champ perceptif en fonds et formes (ou figures).

2.2. Fonds et formes sémantiques

Présentons les niveaux d'application du concept de forme sémantique avant d'envisager ses relations avec les fonds.

2.2.1. Formes sémantiques

De manière encore très générale une forme sémantique peut se définir comme « un groupement stable de sèmes articulés par des relations structurales. »⁴⁴

2.2.1.1 Représentation des formes

Les graphes conceptuels de Sowa permettent de représenter simplement les formes sémantiques : les *liens* (ellipsoïdes)instancient des cas sémantiques⁴⁵ (par définition relationnels, ils assurent la structuration de la forme), les *nœuds* instancient les sèmes⁴⁶. Par exemple, dans cet haïku de Matsuo Bashô⁴⁷ :

Un éclair :
Dans l'obscurité éclate
Le cri d'un héron

on identifie dans 'éclair', 'éclate' et 'cri' la récurrence de la même molécule sémique :



Figure III : forme sémantique récurrente (molécule sémique)

⁴⁴ Rastier, 2001a, p. 299.

⁴⁵ Cf. les *conventions typologiques* pour les cas sémantiques utilisés usuellement.

⁴⁶ Ou d'autres grandeurs sémantiques, cf. *infra*.

⁴⁷ Bashô kushû, 435.

2.2.1.2. Complexe sémique et molécule sémique

La distinction entre molécule sémique et complexe sémique permet de rendre compte des phénomènes d'extraction d'invariants : une molécule sémique sera l'invariant de plusieurs complexes sémiques, que l'on considère alors comme des occurrences de la molécule. La forme sémantique présentée *supra* est ainsi une molécule sémique dégagée à partir des complexes sémiques suivants :

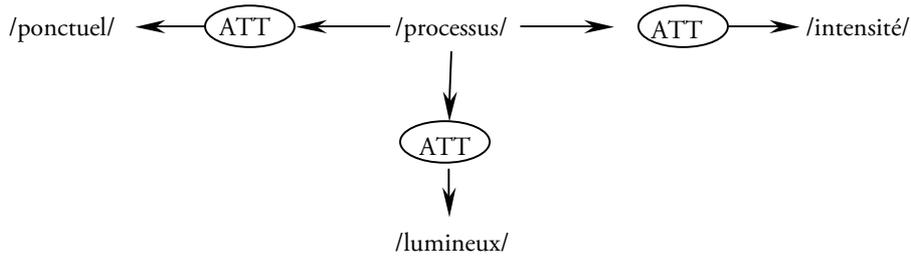


Figure IV : forme sémantique (complexe sémique) pour 'éclair'

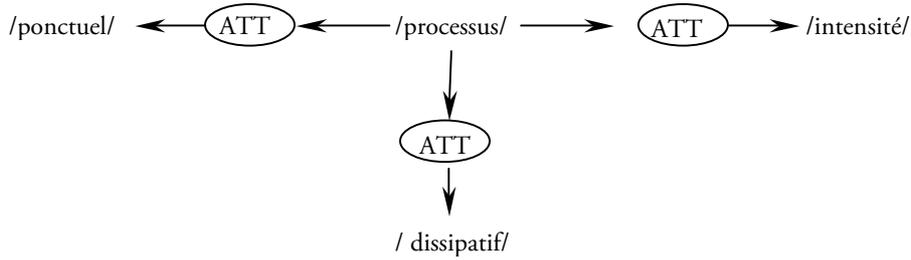


Figure V : forme sémantique (complexe sémique) pour 'éclate'

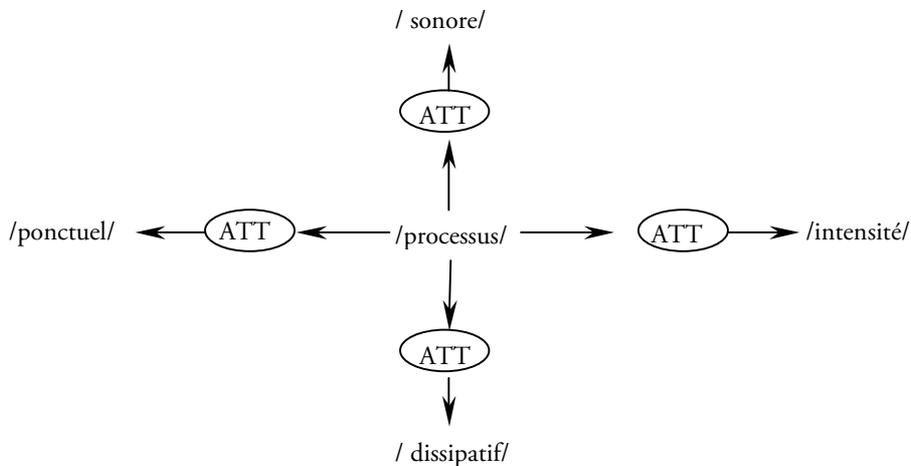


Figure VI : forme sémantique (complexe sémique) pour 'cri'

NB : non « marqué » par rapport aux dimensions /sonore/ et /visuelle/, ‘éclate’ joue comme « signifié d’interface », induisant une lecture de type synesthésique. Précisons cependant que toute synesthésie est conditionnée par des esthésies : ici, si l’on est tenté de proposer une lecture métaphorique du poème (‘cri’ et ‘éclair’ seraient en connexion métaphorique, et ‘obscurité’ se réécrirait alors [‘silence’] sur l’isotopie sonore), il reste que les métaphores sont rares dans la poésie japonaise classique : aussi bien, et probablement, le cri du héron succède-t-il à l’éclair, la métaphore devant plutôt le céder à une sorte de métonymie (et c’est alors toute l’organisation du champ qui est modifiée, puisque l’on n’a plus un acteur, mais deux, etc.). C’est l’occasion de souligner que la perception sémantique est directement conditionnée par des facteurs culturels.

2.2.1.3. Transposabilité des formes (1) : changement de fond

Pour les psychologues de la Gestalt, la transposabilité des formes dans différents milieux est un caractère définitoire. Dans l’exemple précédent, le parcours interprétatif qui réalise la métaphore transpose ainsi la molécule sémique sur deux fonds distincts, à savoir les modalités visuelle et sonore.

Une transposition par changement de fond n’est cependant pas un simple *glissé-déposé*, et toute transposition induit des transformations dans la forme.

2.2.1.4. Transposabilité des formes (2) : paliers d’application

La structure casuelle d’une molécule sémique peut se transposer à tous les paliers de description, du morphème au texte, et c’est alors le statut des nœuds qui varie.

Au niveau morphémique, on a par exemple pour *don-* :

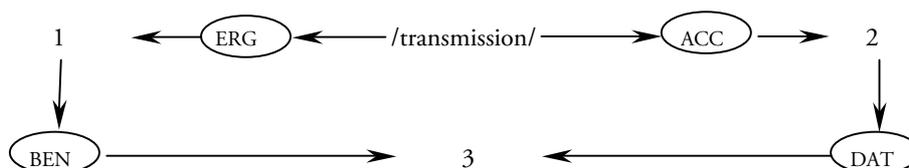


Figure VII : molécule de don-

Seuls demeurent ici certains sèmes spécifiques (dont les traits casuels) : affecter par exemple le trait /humain/ aux nœuds 1 et 3 suppose déjà une interprétation prototypique de la lexie *donner* et la structure triactancielle peut se rencontrer sans ce trait (cf. *ça me donne des frissons*). Les formes de la morphosémantique sont ainsi plus stabilisées que dans la TFS, car la différenciation actancielle est considérée comme déjà effectuée. De même, dans *mon jardin donne sur la rue*, /transmission/ apparaît comme une glose déjà trop profilée si on veut rendre compte d’un motif pour *don-*.

Au niveau de la prédication, les nœuds du graphes sont investis par des *acteurs* ; on parle alors de *graphe thématisé*. *Pierre donne un livre à Marie* sera représenté ainsi :



Figure VIII : graphe thématisé

NB : on est ici à un palier de complexité supérieur car chacun des acteurs instanciant les nœuds du graphe est lui-même représenté par une molécule sémique. Ainsi Paul sera /humain/, /masculin/, /grincheux/, etc.

Au niveau supérieur, *agonistique*, les nœuds sont instanciés par des *classes d'acteurs*, généralement indexés sur des isotopies distinctes et en relation métaphorique. Par exemple, dans *Tristesses de la Lune* (Baudelaire), le graphe du don est ainsi instancié⁴⁸ :

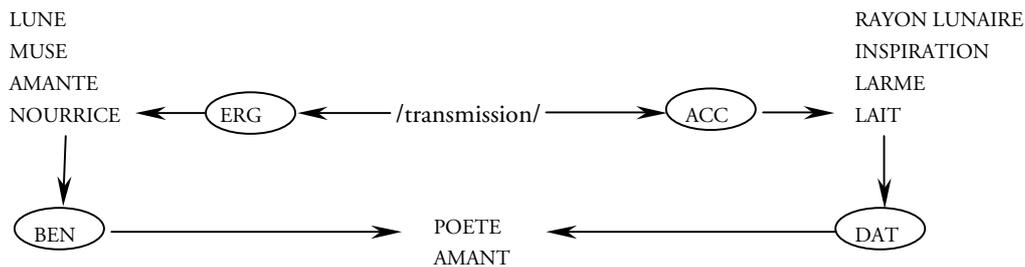


Figure IX : niveau agonistique de *Tristesses de la Lune*

Cette transposabilité aux différents paliers de description, qui manifeste des *solidarités d'échelles*, est un puissant facteur de cohésion textuelle.

2.2.1.5. Degrés de généralité et de complexité des formes : thèmes, topoï, motifs

L'approche morphosémantique permet de reformuler certains acquis de la thématique littéraire. En fonction du degré de complexité et de généralité croissante des formes relativement à un corpus, on distingue des *thèmes*, des *topoï*, et des *motifs*.

a. Thèmes — Un thème est défini comme « une molécule sémique du palier mésosémantique (...) récurrente au moins une fois dans le même texte. »⁴⁹. Un thème

⁴⁸ Cf. Chapitre 3.

peut transformer un topos (par spécification, transformation d'attributs, inversion actorielle, etc.) ou être structurellement original.

Par exemple, le topos du BAUME AU CŒUR fait l'objet d'une spécification et d'une inversion dans *Les Fleurs du Mal* :



Figure X : thème de la larme dans le coeur

Par exemple : « [...] le magnifique fleuve/De tes pleurs aboutit dans mon cœur soucieux » (*Le masque*) ; « Et dans mon cœur qu'ils souleront/Tes chers sanglots [...] » (*L'héautontimorouménos*) ; « J'aspire, volupté divine !/Hymne profond, délicieux !/Tous les sanglots de ta poitrine » (*Madrigal triste*).

La structure actancielle et la plupart des nœuds sont conservés, mais la substitution de LARME à BAUME engage une inversion sur la catégorie thymique.

Par contre, la forme complexe suivante, pour laquelle on ne dispose pas de lexicalisation synthétique, semble un thème proprement baudelairien :

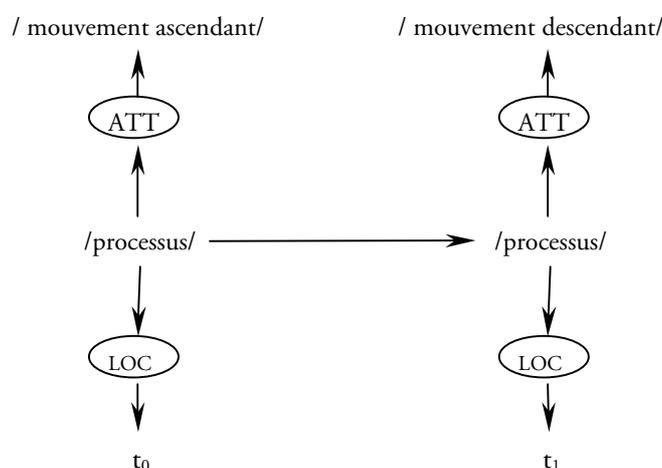


Figure XI : thème complexe

⁴⁹ En 2001, Rastier distingue des thèmes *génériques* : « fond sémantique constitué par la récurrence d'un ou plusieurs sèmes génériques. Les thèmes génériques déterminent ainsi le sujet « topic » du texte en induisant par des faisceaux d'isotopies les impressions référentielles dominantes » (p. 302) et des thèmes *spécifiques* (la définition que nous avons donnée). Ces définitions semblent correspondre à un état de la théorie où les fonds étaient identifiés aux isotopies génériques et les formes aux isotopies spécifiques se regroupant en faisceaux. En 2003 cependant, l'homologation est conditionnée : « Etudier le rapport forme/fond permet de préciser le rapport relatif entre sèmes génériques et spécifiques : un sème spécifique, du moment qu'il est récurrent et diffus peut participer à un fond (isotopie spécifique). Une forme comme une molécule peut contenir des traits génériques. Ainsi, l'opposition spécifique/générique ne recoupe pas l'opposition fond/forme » (2003b, p. 104). En prenant acte de cette évolution, on limite la présentation aux thèmes spécifiques.

On note l'enchaînement dialectique ($t_0 \rightarrow t_1$) de deux fonctions de déplacement, qui peuvent s'appliquer au même acteur :

« Ainsi ton âme qu'incendie/ L'éclair brûlant des voluptés/S'élançe, rapide et hardie,/vers les vastes cieux enchantés,/Puis, elle s'épanche mourante,/ en un flot de triste langueur,/ qui par une invisible pente/Descend jusqu'au fond de mon cœur. » (*Le jet d'eau*),

ou à des acteurs différents :

« Les fleuves de charbon monter au firmament/Et la lune verser son pâle enchantement » (*Paysage*)⁵⁰.

b. *Topoï et motifs* — Topoï et motifs se distinguent des thèmes par leur généralité (ils doivent apparaître au moins une fois chez deux auteurs différents), et entre eux par leur degré de complexité. Voici les définitions proposées par Rastier :

« topos : 1— *interne* : au sens général du terme, enchaînement récurrent d'au moins deux molécules sémiques ou *thèmes*. Cet enchaînement est un lien temporel typé pour les topoï dialectiques (narratifs) et un lien modal pour les topoï dialogiques (énonciatifs) (...).

motif : structure textuelle complexe de rang macrosémantique, un motif peut comprendre des éléments thématiques, dialectiques, (par changement d'intervalle temporel) et dialogiques (par changement de modalité). Par exemple, le motif du *mort reconnaissant* est une structure thématique et dialectique complexe qui met en jeu des fonctions *décès*, *bienfait*, et *gratitude*, ainsi que des acteurs humains. Ainsi, le motif est un syntagme narratif stéréotypé, partiellement instancié par des topoï. »⁵¹

Nous proposons d'introduire le concept de *topos symbolique*, défini comme une connexion *comparative* normée entre deux molécules sémiques ou thèmes. Par exemple, la comparaison FLEURS/ETOILES revêt une valeur topique dans la poésie lyrique⁵². Bien que motivée par une forme sémantique transposée sur les isotopies /terrestre/ et /céleste/, ici :



Figure XII : molécule sémique commune à FLEURS et ETOILES

⁵⁰ Nous verrons que cette forme est présente, de manière bruitée, dans *Tristesses de la Lune*. (cf. chapitre 3).

⁵¹ Rastier, 2001a, pp. 300-303. Nous ne traitons pas ici du topos externe qui correspond à un axiome normatif sous-tendant une afférence socialement normée (cf. chapitre 1).

⁵² Dont Hugo a été un promoteur actif.

ces comparaisons peuvent, au sein d'un discours, être suffisamment prégnantes pour s'établir indépendamment de la perception d'une forme sémantique commune : ainsi du thème de la lune qui pourra être lu sur l'isotopie poétique comme un « symbole » de la muse, sans pourtant qu'il y ait dégagement de molécule sémique. On utilisera le lien COMP pour rendre compte de ce type de connexion :



Figure XIII : topos symbolique

Remarque : Si on ne reconnaît pas ce type de relation entre molécules sémiques dans la définition du topos interne donnée *supra*, il semble cependant qu'il soit prévu par Rastier « Comment ne pas voir dans (...) *Mon beau navire ô ma mémoire* (La chanson du Mal-Aimé, str. 11) la reprise du topos de l'invocation à Mnémosyne, la Mémoire mère des Muses (...) mais enchaîné *au topos de l'écriture comme navigation ?* » (2001, p. 221, nous soulignons).

Signalons par ailleurs que si elle évoque le topos externe (axiome normatif), cette relation ne s'y réduit pas : quand le topos externe relie un thème et un sème, le topos symbolique relie deux thèmes.

2.2.2. Relations des fonds aux formes

2.2.2.1. Points réguliers et singuliers

Dès lors que le texte est conçu comme *cours d'action*, la description doit s'efforcer de restituer les dimensions temporelles et aspectuelles de l'interprétation. Par exemple, un sème n'est pas un atome de sens, mais un *moment* d'un parcours interprétatif. Il s'agit alors de rendre compte de l'engendrement, de l'évolution et de l'éventuelle disparition des fonds et des formes. Dans cette perspective, le dualisme fond/forme doit lui-même être nuancé. Rastier propose d'envisager leur rapport comme une différence entre *points réguliers* et *points singuliers* :

« On distingue en morphodynamique les points réguliers et les points singuliers. Comme une forme est reconnue par ses points singuliers plutôt que par ses points réguliers, certains des rapports que par analogie avec la perception l'on caractérise comme des rapports forme/fond peuvent être décrits ou reformulés comme des rapports entre sections régulières et sections singulières de la forme. Par exemple, au palier textuel, les isotopies (...) définissent des portions régulières de formes textuelles, et apparaissent comme des fonds sémantiques. En revanche, les allotopies sont des points singuliers, et certains tropes introduisent des discontinuités qualitatives par rupture d'isotopie.

Par ailleurs, le rapport entre sèmes spécifiques et génériques peut se comprendre comme un rapport entre points réguliers et points singuliers : les molécules sémiques se rattachent par leurs sèmes génériques à des fonds, et assurent leur continuité avec ces fonds. Les points singuliers des formes assurent leur saillance.»⁵³

Tout à fait essentielle, cette précision permet de mieux comprendre un aspect de la présentation que l'on aura pu trouver problématique : c'est que les principes mis en relation avec l'isotopie envisagée comme *fond sémantique* dans l'approche morphosémantique (*bonne continuation, proximité, similarité*), renvoient dans l'épistémologie gestaltiste aux lois de formation des unités phénoménales, c'est-à-dire des *formes* : il faut admettre alors que cette formulation n'est satisfaisante que si l'on propose dans le même temps une compréhension *unitaire* du rapport entre fonds et formes, ce que fait précisément la modélisation en termes de points réguliers et singuliers. La répartition entre fond et forme ne doit alors pas se concevoir comme une opération d'adjonction de formes sur un fond lisse et neutre, ce qu'aura pu laisser accroire une vulgate gestaltiste sécularisée, mais comme une répartition dynamique du champ : davantage qu'un schème inscrivant une discontinuité sur un fond, une forme ou une partie de forme est la marque d'un contraste jugé significatif dans ce fond.

Ces formulations appellent cependant des compléments. Nous y reviendrons dans la troisième partie de ce chapitre.

2.2.2.2. Diffusion et sommation

Une forme peut recevoir une lexicalisation *compacte* (lexie par exemple), *diffuse* (période), voire les deux au sein d'un même texte. Rastier montre par exemple que les composants du thème MER MORTE de la première phrase d'*Hérodiad* (« La citadelle de Machaerous se dressait à l'Orient de la mer Morte, sur un pic de basalte, ayant la forme d'un cône ») :

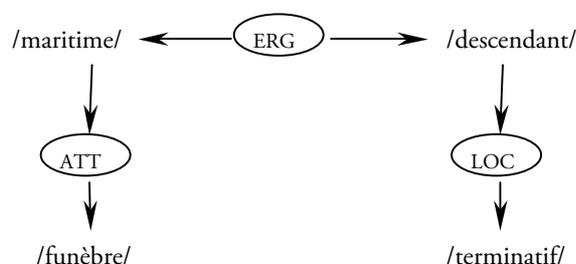


Figure XIV : thème MER MORTE

⁵³ Rastier, 2003b, pp. 103-104.

se retrouvent *diffusés* quatre pages plus loin (/m/ : /maritime, /f/ : /funèbre/, /d/ : /descendant/) :

« Tous ces monts autour de lui, comme des étages de grands flots (/m/) pétrifiés (/f/), les gouffres (/m/, /d/), noirs (/f/) sur les flancs des falaises (/m/), l'immensité du ciel bleu, l'éclat violent du jour, la profondeur (/d/) des abîmes (/f/, /d/) le troublaient, — et une désolation l'envahissait au spectacle du désert, qui figure dans le bouvernement de ses terrains, des amphithéâtres et des palais abattus (/d/). Le vent chaud apportait, avec l'odeur du soufre, comme l'exhalaison des villes maudites, ensevelies (/f/, /d/) plus bas (/d/) que les rivages (/m/) sous (/d/) les eaux (/m/) pesantes (/d/). »⁵⁴

Les liens qui structurent la forme ne sont pas conservés et les éléments instanciant les nœuds s'intègrent alors au fond. Le phénomène inverse de *sommation* se rencontre fréquemment, et favorise l'effet de clausule. Par exemple, dans ce texte de François Salvaing⁵⁵, les sèmes /duratif/ (/du/), /itératif/ (/i/), et /dysphorique/ (/dy/) présents dans tout le texte se trouvent lexicalisés de façon compacte dans le dernier mot :

« NOUS VENIONS (/i/) DE TEMPS À AUTRE (/i/) vérifier au cap Caubère l'idée que nous avons de l'immensité (/du/). Depuis le promontoire au triste (/dy/) dessus duquel des goélands battaient (/du/, /i/) impatiemment un ciel de lait et guettaient (/du/) l'instant de fondre vers le mugissement marin où toute ombre paraît proie, nous livrions (/du/) à l'abîme (/dy/, /du/) les poids humains (/dy/) les plus divers. Puis nous restions des heures (/du/) à fixer les tourbillons (/i/) où sans fin (/du/) s'enfonçait (/du/) notre geste. Le soir ne venait nous délier que pour nous remettre à la nuit (/dy/) et à toi, chien du rêve, qui mords (/du/, /dy/) et qui remords (/i/, /du/, /dys/)⁵⁶. »

Ces phénomènes permettent alors de préciser un type de relation fonds/formes : « les fonds et les formes sont entre eux dans un rapport de diffusion et de sommation : un fond est une forme « oubliée », et les passages de l'avant-plan à l'arrière-plan se comprennent ainsi. »⁵⁷

⁵⁴ A partir de Rastier, 2003b, pp. 109-110.

⁵⁵ *De purs désastres*, Édition Balland, 1990, p. 161. L'exemple nous est soufflé par Patrick Mpondo-Dicka, qui prépare actuellement un article sur ce texte.

⁵⁶ La syllepse sur « remord » remotive l'acception psychologique du terme.

⁵⁷ Rastier, 2003b, p. 109. Nous revenons *infra* de façon approfondie sur ce phénomène (cf. 3.4.2. *isotopie et paratopie*).

Nous avons introduit les concepts descriptifs principaux de la TFS et de la morphosémantique. La partie suivante, en détaillant le rôle du *champ thématique* dans les modèles gestaltistes et la façon dont il s'adosse au thème du continu, nous permettra de revenir sur le concept d'isotopie, qui est un composant central pour la théorisation des fonds sémantiques.

3. CHAMP THEMATIQUE, ISOTOPIES ET FORMES SEMANTIQUES

Nous avons souligné les écarts les plus visibles entre TFS et conception morphosémantique. Considérées à une altitude suffisante ces approches partagent cependant les traits (génériques et non-exhaustifs) suivants :

- Critique du compositionnalisme d'ascendance frégéenne, et plus généralement de la conception logico-symbolique implicite dans les théories logico-grammaticales en linguistique.

- Mise en avant d'une détermination multilatérale global/local invitant à ressaisir l'*unité* comme un *effet* d'unité.

- Cette attention portée à l'effet entendu alors comme une *stabilisation* plus ou moins avancée ouvre sur une thématique du *procès de construction du sens*, qui peut trouver à se théoriser, encore très variablement à ce niveau, dans des conceptions de type critique, phénoménologique, herméneutique-interprétative, voire des compositions des trois.

- Conséquence immédiate du rôle accordé à la dimension processuelle de construction du sens, une attention accrue portée à l'*aspectualisation* du procès, qui implique, entre autres, un retour du couple continu/discontinu jumelé au couple fond/forme.

- Autre conséquence, une indétermination fréquente de ce qui doit être rabattu sur une phase de constitution « noétique » ou son corrélat « noématique » plus ou moins stabilisée :

« Les textes présentent des contours de formes que l'interprétation a pour objectif de reconnaître et de parcourir, l'identification et le parcours restant d'ailleurs indissociables.»⁵⁸

« une reprise non critique de la distinction husserlienne entre *noèse* et *noème* induit précisément ce type de séparation radicale entre l'activité de thématization (dotée de la réalité et de l'effectivité d'un acte psychologique singulier) et la thématique (non réelle, idéale, absolument reproductible, voire éternelle).»⁵⁹

⁵⁸ Rastier, 2003*b*, p. 100.

⁵⁹ Visetti, 2004, note 20.

En conséquence, attribution des prédicats (continu, duratif, etc.) qui se distribuent entre ces deux pôles, sans nécessaire possibilité d'affectation.

• Donc, un rôle fondamental du concept de *champ* (thématique, interprétatif, perceptif), entendu comme couplage d'une instance interprétative-perceptive et d'une extériorité en cours de constitution, et au sein duquel on essaiera de ressaisir les points mentionnés. On comprend alors que :

« En principe, tout devrait commencer par une théorie du champ, de façon à ce qu'aucune unité ni aucune dimension de repérage n'émerge, si ce n'est au sein d'une dynamique globale où elles se délimitent et se qualifient les unes les autres. »⁶⁰

Notre hypothèse de travail est qu'une telle théorie du champ, qui supporte de fait les propositions de la TFS, est susceptible d'être un cadre général permettant également d'accueillir certains aspects du projet morphosémantique de Rastier. Avant de l'envisager concrètement dans le cas du concept d'isotopie, rappelons les principes généraux qui devraient régir un tel champ dans une théorie qui se voudrait affiner aux manières gestaltistes de problématisation⁶¹ :

« 1— Rapport tous/parties : synthèse par détermination réciproque de toutes les dimensions du champ concerné.

2— Modulation continue des formes en même temps que délimitation par discontinuités.

3— Présence d'un substrat *continu* : il s'agit d'une condition essentielle, notamment pour toute discrétisation, qui en est constitutivement tributaire.

4— Organisation par figures (formes) se détachant sur un fond.

5— Caractère transposable des formes.

6— Temps de constitution interne à la forme (intégration, stabilisation, présentation par enchaînement d'esquisses), impliquant une structure non ponctuelle du *Présent*, abritant la manifestation changeante de la forme (donc un *Présent* 'épais'). »⁶²

Principes qui détaillent le cadre où devrait pouvoir être satisfaite l'exigence synthétique suivante :

« A partir du moment où, conformément aux conceptions continuistes et anti-élémentaristes de la *Gestalt-théorie*, on ne part pas de répertoires discrets de primitives et

⁶⁰ Cadiot et Visetti, 2001a, p. 52.

⁶¹ Ces principes généraux ont d'abord été présentés par Rosenthal et Visetti (Rosenthal et Visetti, 1999), puis repris et prolongés dans *Pour une théorie des formes sémantiques*. Notre présentation suit de très près Cadiot et Visetti.

⁶² Cadiot et Visetti, 2001a, p. 53. Nous avons ajouté la numérotation et changé l'ordre des points.

opérateurs, la formation des unités doit découler de la structure du champ global qui est la base de toutes les constructions. Intuitivement, une unité devrait être définie, ou du moins apparaître dans le champ comme une région relativement stable, cohérente, résistante, saillante, etc. en un sens que le modèle a justement pour tâche de spécifier pour le domaine considéré. »⁶³

Certains de ces points résument des principes que nous avons déjà eu l'occasion de présenter (4 et 5), ou des positions connues des psychologues berlinois : le point 1 fait ainsi écho au slogan du « tout plus grand que la somme de ses parties », en insistant sur le caractère relationnel des dimensions de profilage de la forme dans le champ.

Si la généralité de ces principes n'augure pas d'une applicabilité immédiate, elle permet cependant d'interroger la théorie avec souplesse, et peut-être d'en infléchir certaines orientations. En l'occurrence, la question que nous souhaitons développer est celle de l'écho que pourraient rencontrer les principes 2, 3, et 6 dans le cadre de la morphosémantique, autrement dit la problématisation du thème continuiste.

3.1. Continuités sémantiques

Lexèmes, énoncés, phonèmes, sèmes, catégories,... la langue semble s'offrir d'abord comme le lieu d'une discrétion inexpugnable où « une théorisation continue apparaît comme *a priori* maximale improbable »⁶⁴ Favorisée cependant par l'intégration progressive des problématiques cognitives, ces vingt dernières années ont vu une accentuation régulière du thème continuiste en linguistique et en sémantique, dans des directions certes diverses.

Enregistrant et inventoriant les modalités de cette évolution, Salanskis propose d'identifier trois guises d'introduction du thème continuiste, qui sont autant de *légitimations* du continu par rapport au domaine linguistique : *l'entrée perceptive*, *le dynamisme cognitif*, et *le continu du sens*.

(i) *L'entrée perceptive* : dès lors que l'activité cognitive est considérée se mettre en relation avec le monde et que le langage est vu comme une modalité privilégiée de cette mise en relation, se posent les problèmes de congruence entre le format directement continu de la description *physique* de l'environnement, et le format « symbolique », donc

⁶³ Cadiot et Visetti, 2001a, p. 59.

⁶⁴ Salanskis, 1996.

discret, du langage. C'est par exemple le problème de la *transduction* évoqué par Pylyshyn ou celui de la perception catégorielle, modélisée par Petitot en phonologie dans le cadre de la théorie des catastrophes⁶⁵. Dans cette manière de formuler les problèmes cependant :

« le continu n'intervient que parce qu'il intervient dans la modélisation physique, il n'y a aucun motif *proprement linguistique* de le faire comparaître. L'idée est simplement qu'il y a une préparation de toute activité cognitive linguistique dans la transduction, et que la transduction par définition commence dans un univers conventionnellement modélisé par le continu. »⁶⁶

(ii) *Le dynamisme cognitif* : si on conçoit la pensée comme un processus dans le temps, certains états stables, les « contenus de pensée », peuvent être représentés par les attracteurs d'un système dynamique, comme dans les modélisations connexionnistes qui thésaurisent sur la métaphore neuronale. Cette conception du dynamisme cognitif comprise sur le modèle d'un processus de stabilisation temporelle est même antérieure au connexionisme, et on la trouve par exemple dans le localisme catastrophiste de Thom⁶⁷. Mais dans ce cas également, la dimension linguistique reste secondaire :

« Le continu perceptif demeurerait extérieur au champ symbolique de la langue pour des raisons essentielles, en tant que continu de ce qui fait face à la langue, de ce à quoi elle réfère. Le continu dynamique demeure en un sens extérieur au même degré, dans la mesure où il affecte l'intérieur de notre possession du sens ou de la performance de sa mobilisation, de son actualisation, et non pas le plan même où le sens se manifeste, le plan linguistique. »

(iii) *Un continu du sens* : s'il y avait alors une légitimation authentiquement sémantique du continu, elle pourrait se situer du côté de l'« hypothèse radicale » d'un *continu du sens*. C'est ici la *variabilité* in(dé)finie d'une dimension propre du sens qui peut être alléguée, quoique de façon encore assez diverse : Salanskis mentionne la théorie de la variation paraphrastique chez Victorri, le modèle topologico-géométrique du profilage de Langacker (et dans ce cas le continu du sens se gage en définitive sur le modèle du continu

⁶⁵ Petitot, 1985.

⁶⁶ Salanskis, 1996.

⁶⁷ Cf. par exemple *Topologie et linguistique*, l'article le plus complet sur les *morphologies archétypes* : « l'espace des excitations neuroniques est un cube In de dimensions énormes, et l'évolution de l'état psychique y est décrite par un champ de vecteurs X, variant lentement avec le temps ; un état psychique instantané, une idée, est décrite par un attracteur A structurellement stable de X, qui subsiste isomorphiquement à lui-même pour une petite variation du temps. » (Thom, 1980, p. 196).

spatial), ou encore, de façon plus surprenante, la potentialisation infinie des effets de sens liée à la variabilité « pragmatique » ou « situationnelle » (et c'est alors davantage le thème herméneutique que phénoménologique qui est requis).

Sur ce versant du continu du sens, on complétera en signalant également d'autres travaux marquants :

- Les contributions de Petitot à ce qu'il appelle un *structuralisme formel*⁶⁸, et qui vont dans le sens d'une schématisation⁶⁹ des concepts catégoriels du structuralisme dans le cadre de la théorie des catastrophes. Outre la schématisation des relations actanciennes dans le prolongement des propositions de Thom, mentionnons celles, fondamentales pour la sémantique, des oppositions privatives et polaires avec les catastrophes *pli* (bifurcation) et *fronce* (bifurcation et conflit).

- Les propositions de Piotrowski⁷⁰ qui visent à concilier théorie saussurienne du signe et principe de recevabilité comme détermination dynamique des unités de langue. Il a notamment proposé une schématisation des oppositions *intensif/extensif* et *générique/spécifique* avec la singularité de la fronce.

- Dans une perspective onomasiologique, la modélisation morphodynamique de l'évolution diachronique du taxème proposée par Rastier⁷¹.

- Extérieures à la modélisation morphodynamique, mais entretenant avec elle un dialogue, les propositions de *sémiotique tensive* formulées de longue date par Zilberberg⁷².

Ces trois légitimités du continu par rapport au linguistique sont-elles récupérables dans le cadre de la théorie du champ thématique esquissée ? Pour éclairantes et justifiées qu'elles soient, ces distinctions prolongent cependant les couples de ruptures que l'hypothèse de la perception sémantique nous avait amené à ajourner : par exemple, la séparation entre activité cognitive et objectivité continue du monde physique reconduit d'une certaine manière l'opposition noèse/noème, alors que l'on s'attachait, à la suite de Rastier et Visetti, à souligner la difficulté de distinguer *construction* de formes et *parcours* de formes. De même, la distinction entre *entrée perceptive* et *continu du sens* enraye d'entrée de jeu l'heuristique que pourrait produire le principe de la perception sémantique.

D'un autre côté, il faut se demander à quel titre le continu intervient au sein même des théorisations ménageant une place pour un « continu du sens ». Dans la plupart des

⁶⁸ 1985 et 1992a (chapitre VII : *Structuralisme formel. Morphodynamique des structures sémio-narratives*).

⁶⁹ Dans un sens authentiquement kantien.

⁷⁰ Piotrowski, 1997, pp. 167-239.

⁷¹ Rastier, 2003d.

⁷² Zilberberg, 1985, 2002.

montages théoriques, qu'il faudrait certes détailler, le continu semble en fait principalement requis au titre *conditionnel* : on secondarise, au moins provisoirement l'*a priori* discret dans lequel semblent données les grandeurs sémantiques, voire linguistiques, afin de les ressaisir comme l'aboutissement d'un processus de discrétisation qui suppose la *discontinuation* (différenciation) opérée sur un substrat continu (et les modèles morphodynamiques permettent justement d'expliquer l'émergence de discontinuités dans un espace substrat dont certaines dimensions de variations jouent comme espace de contrôle). Mais ce faisant on perpétue l'idée, partagée par la phénoménologie husserlienne et un certain structuralisme sémantique⁷³, que l'*intégralité* de ce qui est perçu est solidaire de discontinuités, le continu s'absentant de la perception en s'acquittant de sa contribution à la morphogenèse. Bref, ces modélisations apparaissent encore trop comme un renouvellement de l'opposition forme/substance, et insuffisamment comme une problématisation du couple forme/fond.

Car ce que l'on s'interdit alors de décrire, c'est la contribution *présente* des fonds à l'identité et à la continuité du champ thématique. Et la difficulté est effectivement de parvenir à saisir les modalités de cette contribution, qui est par définition indéfinie, encore peu différenciée, mais pourtant indispensable :

« L'oubli des fonds est aussi l'oubli d'une certaine forme de *présence paradoxale*, vague et relativement indéterminée sans doute, mais contribuant fortement au sentiment de continuité et de stabilité perceptive, à la couleur générique du paysage perceptif, et par là à la détermination des contrastes significatifs (...) Oublier les fonds, c'est se préparer à négliger *l'actualité de l'instable ou de l'indéterminé* (c'est-à-dire de ce qui est, quoique présent, encore à déterminer et à répartir, suivant certaines lignes déjà esquissées). Un principe fondamental de cohérence et de continuité — perceptive, sémantique, thématique — est alors perdu : le temps éclate en segments isolés, dont chacun abrite des formes uniformément segmentées et stabilisées ; et seuls des procédés devenus *de ce fait* extérieurs à la théorie des formes (associations, inférence) peuvent alors rétablir la continuité perdue. »⁷⁴

Sans négliger les suggestions précieuses des modélisations morphodynamiques pour le problème du continu en sémantique, on estime alors nécessaire de se pourvoir, en

⁷³ Cf. *infra*. L'exposition du concept de discontinuité qualitative dans la troisième recherche logique d'Husserl, que l'on pourra mettre en parallèle avec l'un des « axiomes » de la sémantique greimassienne : « La seule façon d'aborder, à l'heure actuelle, le problème de la signification consiste à affirmer l'existence de discontinuités, sur le plan de la perception, et celle d'écart différentiels (ainsi Lévi-Strauss), créateurs de signification, sans se préoccuper de la nature des différences perçues ». (Greimas, 1966, p.18).

⁷⁴ Cadiot et Visetti, 2001, pp. 58-59.

renfort, d'un continu qui se comprend également comme un principe général de *continuation* temporelle et thématique du champ.

Remarque : Il faut compléter en soulignant qu'en deçà de l'application ponctuelle, par exemple à des fins d'implantation informatique (cf. Victorri et Fuchs 1996), la schématisation morphodynamique trouve sa justification dans une perspective transcendantale kantienne : on *schématise* des catégories, et les mêmes mathématiques qui ont permis la schématisation permettent de *modéliser* des phénomènes. Mais c'est supposer la phase « conceptuelle-descriptive » de la théorie aboutie. Or, il semble qu'en l'espèce on soit encore loin du compte (il n'est que de voir les discussions possibles autour du lieu où assigner la catégorie *différence*). Si on est ainsi souvent édifié par l'élégance et la complexité des schématisations en sémantique, il reste que les modélisations *mathématiques* possibles, en sémantique textuelle en particulier, paraissent encore bien lointaines : pour nous, l'excès de ce qui est donné dans la *perception sémantique* sur ce qui est censé le conditionner est encore suffisamment important pour justifier un atermolement de la question de la schématisation.

Dans le cadre de la morphosémantique, la théorie de l'isotopie est le lieu où cette question trouve à se poser.

3.2. Retour sur le concept d'isotopie

Depuis son apparition chez Greimas (1966), le concept d'isotopie a donné lieu à une littérature abondante et à de vifs débats, qui se sont apaisés après la publication de Rastier 1987. L'essentiel des discussions portait sur la *nature* (classèmes, sèmes nucléaires, phèmes, phonèmes ?) et le *statut* (manifestes ou non-manifestes ?) d'*unités* dont la *répétition* (redondance, itération, récurrence ?) le long de la chaîne syntagmatique (ou bien également paradigmatique ?) définissait l'isotopie, ainsi que sur la nature de leur *relation* (articulation, hiérarchie, dominance)⁷⁵.

Avant de revenir sur les enjeux définitionnels du concept, on s'intéressera à la *fonction* qui lui a été conférée dans les travaux ayant contribué à son élaboration : en somme, que demandait-on à l'isotopie ?

3.2.1. Fonctions de l'isotopie

On relève tout d'abord, logiquement, que la première occurrence du mot est fonctionnellement motivée :

⁷⁵ Pour une introduction au corpus du débat, cf. Greimas (1966), Greimas (1970), Rastier (1972), (1981), Arrivé (1973) et (1981), Klinkenberg (1973), Groupe Mu (1974), Kerbrat-Orecchioni (1976), Gelas (1976). Pour une synthèse, cf. Rastier (1987). Nous ne reviendrons qu'incidemment sur certains de ces problèmes.

« [...] nous aurons à montrer qu'une telle conception des classèmes, caractérisés par leur itérativité, peut avoir une valeur explicative certaine, ne serait-ce qu'en faisant mieux comprendre le concept encore très vague et pourtant nécessaire de *totalité de signification*, postulé à un message ou à une lexie au sens hjelmslevien. [...] nous essayerons de montrer, grâce à ce concept d'isotopie, comment les textes entiers se trouvent situés à des niveaux sémantiques homogènes [...] »⁷⁶

Outre l'*itérativité*, définitoire, on retient les valeurs fonctionnelles ('faisant mieux comprendre', 'grâce à ce concept') *totalité de signification* et *homogénéité sémantique*. On retrouve ces valeurs dans la définition plus explicite proposée dans le chapitre *L'isotopie du discours* :

« [...] c'est la *permanence* d'une base classématique hiérarchisée, qui permet, grâce à l'ouverture des paradigmes que sont les catégories classématiques, les variations des unités de manifestation, variations qui, au lieu de détruire l'isotopie, ne font au contraire que la confirmer. »⁷⁷

où la *permanence* semble parasyndrome de *totalité de signification* et *homogénéité*, à cette différence près que dans la première définition ce dernier couple est une conquête permise par l'isotopie, dans la seconde une possibilité de la variation. *Permanence*, *homogénéité*, *totalité* partagent des affinités avec la notion de *continuité*, et on trouve par ailleurs des occurrences du terme chez Greimas :

« Etant donné que ces unités non syntaxiques [« paragraphes, passages, chapitres] n'en restent pas moins des unités du contenu on est en droit de se demander si l'investigation sémantique ne peut pas apporter d'autres éléments d'appréciation permettant la reconnaissance des *continuités isotopes*. »⁷⁸

Klinkenberg : « Il est piquant de noter que, au lieu de définir directement la *continuité isotopique* [...] »⁷⁹ , Pottier : « Le discours se déroule normalement avec une certaine *continuité thématique* (isotopie) »⁸⁰, « continuité sémantique à travers une séquence (reflétant une cohérence) »⁸¹.

⁷⁶ Greimas, 1966, p. 53.

⁷⁷ Greimas, 1966, p. 96.

⁷⁸ Greimas, 1966, p. 72. Nous soulignons.

⁷⁹ Klinkenberg, 1973, p. 285.

⁸⁰ Pottier, 1974, p. 36.

⁸¹ Ibid, p. 326.

Cette dernière mention nous montre la *continuité* affine à une autre fonctionnalité conférée à l'isotopie : établir la *cohérence* : « ce qui est recherché avec le concept d'isotopie n'est rien d'autre que la possibilité d'établir une *cohérence textuelle* »⁸² ; « On saisit d'emblée l'importance de ce concept pour l'analyse du discours puisque celui-ci se définirait non seulement par des règles logiques d'enchaînement des séquences, mais aussi par une *cohérence sémantique* encore à décrire. »⁸³

Totalité de signification, homogénéité, permanence, continuité, cohésion, cohérence à décrire : s'il est une qualité de l'isotopie qui semble avoir fait consensus, c'est selon toute apparence celle-là même que l'on demande aux *fonds* de nous procurer. Bien sûr, le cadre théorique était alors autre, et le thème continuiste n'était pas problématisé dans ces termes. Convenons cependant de *continuité* comme archilexème pour désigner cet ensemble.

3.2.2. Définitions de l'isotopie

Et revenons à la définition de l'isotopie proposée par Rastier :

« Effet de la récurrence syntagmatique d'un même sème. Les relations d'identités entre les occurrences du sème isotopant induisent des relations d'équivalence entre les sémèmes qui les incluent. »⁸⁴

Le sème se définit quant à lui comme :

« Élément d'un sémème, défini comme l'extrémité d'une relation fonctionnelle binaire entre sémèmes. »⁸⁵

La récurrence d'un élément produit un *effet* qui semble équivalent à ce que nous avons désigné avec l'archilexème *continuité*. Il faut relever ici la conversion qualitative qui s'opère dans le passage de la discontinuité locale (le sème) à la continuité globale (l'isotopie) par l'effet d'un opérateur qui reste quantitatif (la récurrence). On pourra voir dans cette conversion une forme de :

⁸² Gelas, 1976, p. 38. Nous soulignons.

⁸³ Klinkenberg, 1973, p. 285.

⁸⁴ Rastier, 1987, p. 276. La définition est la même dans Rastier 2001.

⁸⁵ Ibid, p. 277.

«l'instabilité fondamentale du Continu et du Discret dans leur interdépendance même, et entre eux un conflit de priorité que les mathématiques remettent constamment en scène : savoir qui des deux engendrera l'autre [...] Le discret n'est-il qu'un effet de discrétisation au sein d'un modèle préalable du continu ? Ou bien à l'inverse, le continu n'est-il qu'un effet de la densification du discret, de son excès sur tout moyen de calcul effectif ? »⁸⁶

Si la dépendance logique du concept d'isotopie à l'égard de celui de sème semble inviter à situer la sémantique interprétative comme une théorie optant pour la deuxième solution, convenons pourtant qu'il est sans doute excessif d'envisager une densification telle qu'elle excéderait tout moyen de calcul. On voit se rejouer ici le débat entre élémentarisme et holisme gestaltiste, dans une tension qui est d'ailleurs lisible dès l'introduction de Rastier 1987 :

« En admettant que le lecteur opère à partir d'unités sémantiques, nous avons cherché à construire une théorie sémantique capable de définir ces unités et de décrire systématiquement leurs relations. »⁸⁷

et trois pages plus loin :

« En général, on considère l'isotopie comme une forme remarquable de combinatoire sémique, un effet de la combinaison des sèmes. Ici au contraire, où l'on procède paradoxalement à partir du texte pour aller vers ses éléments, l'isotopie apparaît comme un principe régulateur fondamental. *Ce n'est pas la récurrence de sèmes déjà donnés qui constitue l'isotopie, mais à l'inverse la présomption d'isotopie qui permet d'actualiser des sèmes, voire les sèmes.* »⁸⁸

Dans ce dernier cas, la détermination est bien inversée, au point d'ailleurs que l'essentiel semble résider dans la *présomption d'isotopie* d'une part, dans les sèmes d'autre part, l'isotopie enregistrant la relation entre les deux. Et de fait les formulations de la morphosémantique promeuvent résolument cette dernière conception de l'isotopie (cf. 2.1.2.). Cette « tension » n'est cependant pas une contradiction car l'opposition se fait en réalité entre domaines de modélisations et théorie, et non entre propositions intrathéoriques.

⁸⁶ Visetti, 2004.

⁸⁷ Rastier, 1987 p. 9.

⁸⁸ Ibid, p. 12. Nous soulignons.

En poursuivant dans le domaine morphosémantique, les réflexions qui suivent s'efforcent de frayer des pistes dans les deux directions suivantes : *l'isotopie comme continuation du champ* (3.3.1.), et le problème de la *variation interne de l'isotopie* (3.3.2.).

3.3. Isotopie et champ thématique

3.3.1. Isotopie et continuation du champ

Si, par l'identité qui nous permet de la nommer, l'isotopie est un principe de continuité sémantique, elle manifeste également, dès lors que l'interprétation s'inscrit dans le temps, un certain mode de la durée. Par analogie, on peut rappeler les exemples gestaltistes du corps mobile et de la mélodie, repris par Gurwitsch:

« De même que le corps mobile doit être conçu comme *passant par* ses diverses positions, de même il faut dire que la mélodie passe par chacune de ses notes [en nous imposant intrinsèquement, tant qu'elle n'est pas terminée, une exigence de continuation qui demande à être satisfaite suivant certaines tendances établies le long d'un processus dynamique global] .»⁸⁹

Si c'est donner là une importance centrale à l'assimilation, et corrélativement mettre entre parenthèses la définition par récurrence de sèmes, cette continuité temporelle nous est également nécessaire pour comprendre en quoi un texte n'est pas seulement la concrétisation de zones d'un diasystème linguistique, zones qui resteraient imperméables les unes aux autres s'il n'y avait *entre* elles un principe essentiel de continuation, principe sans lequel on ne s'expliquerait pas leur jeu, leurs déplacements, leurs éventuelles homologations, bref sans lequel c'est le changement même qui resterait énigmatique. Car si le système de la langue nous permet de comprendre l'enfant disant « il faut que je prenne mon médicament » ou la motivation d'un « accueil brûlant », il ne pourrait à lui seul nous expliquer pourquoi Pottier rapproche les *idées*, les *timbres* et les *propos*⁹⁰ si on ne lui adjoignait la permanence temporelle et thématique de l'*échange* le long de la *taxe*.

La contribution de l'isotopie s'entend alors comme une *continuation/constitution* du champ, à l'image d'un courant amorcé par un haut potentiel⁹¹, et les lieux de passage de l'isotopie, qu'un regard statique nous présente comme des mots ou des lexies, sont des

⁸⁹ Gurwitsch, 1957, p. 211. In Cadiot et Visetti 2001, p. 55.

⁹⁰ Pottier, 1992, p. 111.

⁹¹ Ce qui ne résout pas bien sûr le pourquoi de ce haut potentiel. C'est qu'on aborde toujours le champ avec des attentes, notamment génériques.

zones de conductance variable dont l'individuation, on pourrait dire le *profilage*, est déterminée par ce passage.

La linéarité supposée par l'image du « courant » est bien sûr une simplification : dans certaines bornes, dont la limite pourrait avoisiner la période, il peut y avoir rétropropagation par apparition de nouvelles isotopies, qui font alors retour vers des passages antérieurs. Par exemple dans l'histoire rapportée par Greimas :

- « C'est une brillante soirée mondaine, très chic, avec des invités triés sur le volet. A un moment, deux convives vont prendre un peu l'air sur la terrasse :
- Ah ! fait l'un d'un ton satisfait, belle soirée, hein ? Repas magnifique... et puis jolies toilettes, hein ?
- Ca, dit l'autre, je n'en sais rien.
- Comment ça ?
- Non, je n'y suis pas allé ! »⁹²

la dernière réplique, en affectant le cas /locatif/ à la reprise anaphorique de « toilettes » (« y », « allé ») reprofile le thème TOILETTES.

Remarque : Mais à vrai dire, le terme de « rétropropagation » est sans doute déjà trop fort, car ce reprofilage ne consiste pas tant dans un retour sur le signe « toilette », qui apparaît effectivement plus tôt sur la chaîne syntagmatique, que dans la transformation/substitution du thème TOILETTES *encore présent* dans le champ, présence sans laquelle on ne s'expliquerait d'ailleurs pas la possibilité de reprise anaphorique⁹³ : c'est parce que « toilettes » est l'antécédent direct du pronom démonstratif (« ça, je n'en sais rien ») que le thème TOILETTES est pour ainsi dire perpétué au centre du champ, tandis que les autres thèmes possibles en sortent rapidement. S'il y a rétropropagation, c'est bien davantage vers ces autres thèmes, déjà oubliés, qui peuvent alors éventuellement être reprofilés (« repas » par exemple)⁹⁴. On verra un exemple complexe d'ambiguïté de reprise thématique avec le cas des adjectifs démonstratifs (cf. chapitre III).

Pour une sémantique textuelle, il importe de spécifier la « topographie » des passages de l'isotopie par la restitution des lieux linguistiques qu'elle concrétise. En s'inspirant du schéma synthétique proposé au chapitre 1 (*Figure XX*) on peut en fournir une

⁹² Greimas, 1966, p. 70.

⁹³ Ainsi de Guillaume dans l'exemple analysé *supra* qui, en devenant GUILLAUME, s'autonomise du signe qui le dénomme.

⁹⁴ Et ce retour est alors un retour « réel », qui pourrait être corroboré par des mesures de balistique oculaire.

représentation visuelle (isotopographie). On en trouve *infra* (Figure XV) une illustration pour l'isotopie /clarté/ dans *Tristesses de la Lune* (Baudelaire)⁹⁵ :

Tristesses de la lune

Ce soir, la lune rêve avec plus de paresse ;
Ainsi qu'une beauté, sur de nombreux coussins,
Qui d'une main distraite et légère caresse
Avant de s'endormir le contour de ses seins,

Sur le dos satiné des molles avalanches,
Mourante, elle se livre aux longues pâmoisons,
Et promène ses yeux sur les visions blanches
Qui montent dans l'azur comme des floraisons.

Quand parfois sur ce globe, en sa langueur oisive,
Elle laisse filer une larme furtive,
Un poète pieux, ennemi du sommeil,

Dans le creux de sa main prend cette larme pâle,
Aux reflets irisés comme un fragment d'opale,
Et la met dans son cœur loin des yeux du soleil.

⁹⁵ Quelques lumières pour certains points de passages :

'Lune' : cf. la phraséologie (« clair de lune »).

'seins' : faisceau massif de co-occurrences 'sein'/'blanc' dans la poésie lyrique du dix-neuvième siècle (notamment chez Gautier, Banville, Hugo).

'avalanche' : propagation syntagmatique (génitif) à partir de 'satiné'.

'yeux' : topos pétrarquiste plusieurs fois instancié dans *Les Fleurs du Mal* (cf. le sonnet *Flambeau vivant* (XLIII) : « Ils marchent devant moi, ces Yeux pleins de lumière ») ; cf. également le « Sonnet d'automne » (LXIV), qui précède *Tristesses de la lune* : « Ils me disent, tes yeux, clairs comme le cristal ». Cf. également les parcelles d'or qui étoilent les prunelles mystiques des « *Chats* », qui suit *Tristesses de la Lune*.

'floraisons' : propagation (structure comparative avec « visions blanches ») ; cf. également la connexion symbolique 'floraisons'--> |'étoiles'| (topos symbolique ETOILES/FLEURS).

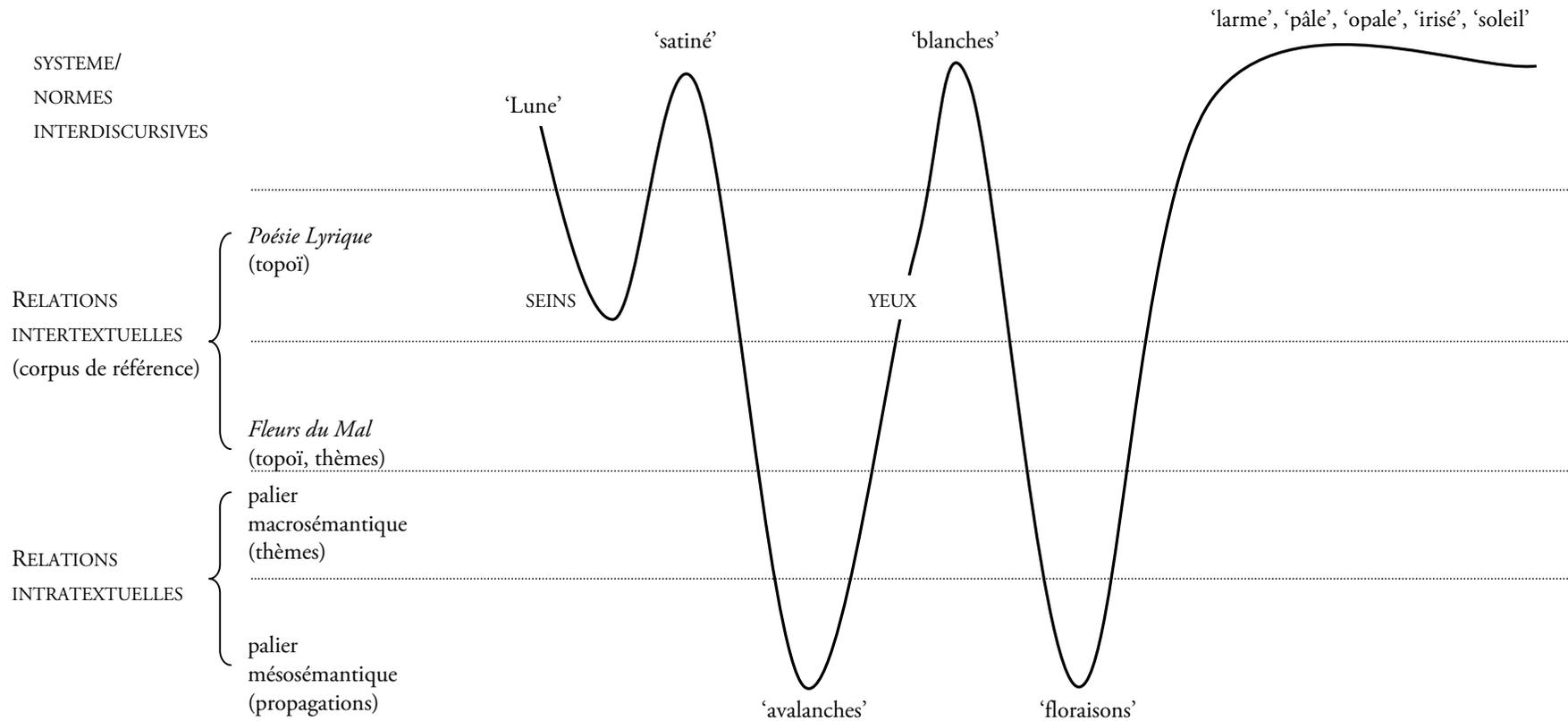


Figure XV : isotopographie de /clarté/ dans Tristesses de la Lune

Ce schéma reste une simple transposition des gloses permettant de justifier les actualisations sémiques. On souhaite toutefois que cette sémiotisation visuelle puisse également signifier l'affinité entre la compréhension de l'isotopie comme continuation du champ et l'« énergétisme » cosérien que l'on a défendu : à l'énergie potentielle des types qui infusent leurs occurrences, on substitue ici une cinétique de l'isotopie qui diffuse sur un champ qui concrétise des zones du système.

3.3.2. *Isotopie et variation continue*

Les propositions qui suivent explorent le principe 3 d'une théorie du champ. Pour rappel : « Présence d'un substrat continu : il s'agit d'une condition essentielle, notamment pour toute discrétisation, qui en est constitutivement tributaire ».

On entre dans la discussion en revenant sur le problème de *l'isotopie spécifique*.

3.3.2.1. De l'isotopie spécifique à l'isotopie hétérosystématique

Outre le problème de la relation discontinu/continu, la solidarité sème/isotopie suscite une question lancinante : c'est que, en bonne intelligence structurale, la composition sémique du sémème est toujours subordonnée à la classe de définition au sein de laquelle le sémème en question se voit interdéfinir avec d'autres sémèmes, le sème devant précisément s'entendre comme une qualification de cette relation : une identité qualifiée pour un sème générique, l'extrémité d'une opposition pour un sème spécifique. Une question⁹⁶ se pose alors immédiatement pour l'isotopie spécifique : comment un sème spécifique, entendu comme élément de stabilisation différentielle d'une classe, peut-il se retrouver identique à lui-même en un autre point de la chaîne syntagmatique, alors même que la différence qu'il marquera en ce lieu devrait en principe se lire dans une autre classe que celle qui a présidé à sa première identification ?⁹⁷ Appelons cette question le

⁹⁶ En réalité, au moins deux : celle que nous n'évoquons qu'indirectement ici concerne la nature de la relation entre un sème générique et un couple de sèmes spécifiques dans une perspective d'*intégration*. Piotrowski reformule le problème de façon satisfaisante dans le cadre morphodynamique : l'opposition qualitative se schématise comme la stabilisation de la fonction *cusp*, cette stabilisation pouvant notamment s'interpréter comme le passage du générique au spécifique par bifurcation et conflit. Cf. Piotrowski, 1997, p. 206.

⁹⁷A cette question, la réponse de Badir est radicale, puisque ça n'est pas seulement l'isotopie spécifique qui est remise en question, mais également le concept de sème spécifique : « Il est possible de faire porter aux composants du sens du texte, les *sémèmes*, la cohésion postulée par l'interprétation ; pour ce faire, il suffit d'entretenir entre eux de l'identique ; l'isotopie est une stratégie d'itération de l'identique à travers les *sémèmes* du texte. (...) L'identique dont se sert une isotopie porte un nom : c'est le *sème* ; et il faudrait pouvoir insister sur le fait qu'en dehors de cette

problème de l'*identité* du sème spécifique. Et notons immédiatement que dans certains cas une réponse possible consistera à reconnaître dans les sèmes spécifiques l'intervention d'un couple de sèmes macrogénériques traversant le taxème : en opposant 'bistouri' et 'scalpel' par /pour les vivants/ et /pour les morts/, on fait ainsi intervenir respectivement les faisceaux de dimensions [/instrumental/, /datif/, /vie/] et [/instrumental/, /datif/, /mort/]. Si une isotopie spécifique se trouve pouvoir être rapportée à ce cas, la question de l'identité du sème spécifique ne fait plus problème⁹⁸. Mais ça n'est pas toujours possible : considérant par exemple, l'isotopie /mollesse/ dans *Tristesses de la Lune*, on accordera que ce sème, spécifique dans 'coussins', n'a pas de valeur dimensionnelle.

Un détour par une question simple nous permettra d'avancer dans le traitement du problème : l'adjectif « spécifique » a-t-il le même sens dans les syntagmes « sème spécifique » et « isotopie spécifique » ?

Il semble que le rapport de *complémentarité* entre sèmes génériques et spécifiques, effectif dans l'analyse paradigmatique, se trouve reconduit dans l'analyse isotopique lorsque l'on qualifie de spécifique une isotopie qui ne pourra être rapportée à un *taxème* (isotopie microgénérique, p. ex. //couvert// dans « j'ai un couteau et une fourchette mais pas de cueillère »), un *domaine* (isotopie mésogénérique, p. ex. //sport// dans « L'ailier droit du football club de Lens suspecté de dopage par la fédération ») ou une *dimension* (isotopie macrogénérique, p. ex. //animal// et //animé// dans « Le hérisson insectivore n'est pas de la même famille que le porc-épic »). La difficulté immédiate est que, dans le domaine isotopique, la négation des types de genericité reconnus *n'implique pas* l'affirmation de la spécificité : notamment, le sème isotopant se trouve avoir des statuts très variables en fonction des lieux de passage de l'isotopie. Exemplifions : pour /clarté/ dans *Tristesses de la Lune*, si l'on peut estimer que /clarté/ est un sème spécifique de 'blanc' (qui l'opposerait à 'noir'), que dire pour « yeux » ou pour « seins », puisque le passage de l'isotopie /clarté/ s'autorise ici de l'actualisation des topoï YEUX et SEINS dans le discours poétique bien davantage que des taxèmes où se définissent 'yeux' et 'seins' ? De la même

capacité d'identité dans une interprétation effectuée à partir des sémèmes du texte, la notion de sème n'est d'aucune utilité. (...) Ces groupes de sémèmes, selon l'extension du rapport d'identité, se nomment *taxèmes*, *domaines* ou *dimensions*. Il va de soi dans cette perspective que les sèmes sont toujours génériques ; et que la notion de sème spécifique est contradictoire dans les termes » (Badir, 1999).

⁹⁸ Ce qui fait alors problème c'est que l'on ne peut plus conserver une compréhension absolument systémique du sème (en tout cas pas de tous les sèmes), où il émergerait comme frontière entre sémèmes, et dont la sémantité serait intégralement qualifiée par la qualité de ceux-ci : la nature transsystématique des dimensions implique en effet de leur conférer une valeur schématique, c'est-à-dire une sémantité que l'on retrouverait identique à elle-même dans les différentes classes qu'elles viennent bifurquer.

façon, si /mollesse/ peut être analysé comme un sème spécifique pour ‘coussins’, c’est bien davantage la mollesse des chairs rubéniennes qui autorise son passage par ‘seins’⁹⁹.

Ainsi rencontre-t-on par une autre voie la question de l’*afférence topique* ; et si l’on accepte la reconduction de nos propositions (cf. chapitre I, 1.5.4.) il faut alors reconnaître que /clarté/ pour ‘yeux’ et ‘seins’, et /mollesse/ pour ‘seins’ ne sont pas des sèmes mais des *dimensions*, au sens générique, que l’on devrait noter [clarté] et [mollesse]).

Remarque : en conséquence de quoi, aussi, faut-il ménager la possibilité de transformations des *qualités* sémantiques que sont les dimensions en *valeurs* systémiques (passage de la *généralité* à la *généricité* (cf. chapitre I, 1.4.1.) ce qui est peut-être le cas ici pour ‘yeux’ : Rastier note en effet au sujet des yeux et du sexe que « Dans la tradition poétique, ces parties du corps sont opposées, comme le spirituel et le charnel »¹⁰⁰. On identifierait alors un taxème générique (intradiscursif) {‘yeux’, ‘sexe’}.

Revenant à la question de l’isotopie spécifique, on se demande alors si l’on n’aurait pas plutôt intérêt à envisager la possibilité d’un autre type de généricité (i.e non-taxémique, non-domaniale et non-dimensionnelle), une généricité non-stabilisée au niveau des classes de définition, et dont la temporalité, momentanée, se confond avec celle d’une interprétation frayant des voies dans le feuilleté des niveaux d’abstraction de la langue (cf. l’isotopographie).

Nous proposons d’appeler *hétérosystématique* ce type d’isotopies, et *homosystématiques* les isotopies taxémique (taxie), domaniale et dimensionnelle. Pour les isotopies homosystématiques, le problème de l’identité du sème ne se pose pas puisqu’elle est définitoire.

Si l’on en convient, il devient possible de revenir avantagement au problème initial, celui de l’identité du sème spécifique. Car dès lors que l’isotopie hétérosystématique est conçue comme manifestant un certain type de généricité, c’est elle qui devient garante de l’identité sémantique, quand bien même les valeurs qu’elle prendrait seraient localement différentes. En d’autres termes, la solution au problème paraît consister dans l’internalisation de la dialectique générique/spécifique au sein même de l’isotopie hétérosystématique, plutôt que de l’éclater sur des isotopies génériques et spécifiques autonomes. On aurait en somme :

⁹⁹ Voir par exemple la première strophe des *Phares* : « Rubens, fleuve d’oubli, jardin de la paresse, /Oreiller de chair fraîche où l’on ne peut aimer (...) ». Cf. chapitre III.

¹⁰⁰ Rastier, 1998d, p. 42.

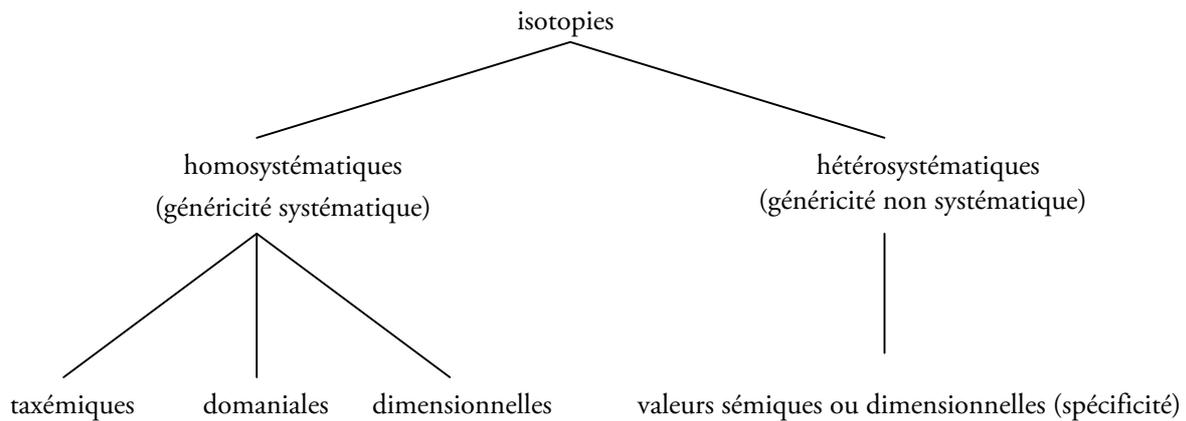


Figure XVI : typologie isotopique

Or on dispose pour cette dialectique générique/spécifique de modèles éclairants qui doivent pouvoir, *mutatis mutandis*, être récupérés dans notre cadre.

3.3.2.2. Isotopie et gradients sémantiques

La relation entre générique et spécifique doit se comprendre comme un secteur particulier de la relation fond/forme, et de même que l'enjeu d'une théorie du champ est de décrire l'unité des fonds et des formes, la relation entre générique et spécifique ne doit pas se concevoir comme la réunion ou l'intégration de grandeurs *indépendantes*. La question est bien ici celle de la relation entre le continu (générique) et le discontinu (spécifique), et plus précisément celle de l'émergence de discontinuités à partir d'un substrat continu. Cette question, ancienne, Husserl en traitait déjà dans la troisième *Recherche Logique* avec le concept de *discontinuité qualitative*, commenté par Petitot :

« L'opposition de base oppose, d'un côté, les qualités sensibles localement « fusionnées » intuitivement [...] et, d'un autre côté, les qualités sensibles localement « séparées » intuitivement, c'est-à-dire « se détachant », « se scindant », « se séparant » des qualités locales voisines par une « délimitation ». Si l'on traite les qualités sensibles comme des *grandeurs intensives* possédant un degré, alors l'opposition entre fusionnement et détachement devient celle entre *continuité* et *discontinuité* : le fusionnement correspond à une variation continue du degré de la qualité considérée, tandis que le détachement correspond au contraire à une variation discontinue. L'idée essentielle est que l'extension spatiale W de la forme contrôlant les qualités sensibles qui la remplissent, il y a toujours

variation continue dans l'extension spatiale, mais qu'à la traversée de certains lieux de discontinuités, les qualités subissent des variations brusques. »¹⁰¹

En psychologie de la perception, dans le domaine visuel, Kanisza propose une description très proche pour rendre compte des effets de bord :

« Un bord phénoménal correspond normalement à la frontière entre deux régions du champ visuel, stimulés par des rayons lumineux d'intensité ou de longueur d'onde différentes. La ligne le long de laquelle se produit ce changement de stimulation est le siège de forces ségrégatives qui tendent à maintenir séparées les deux régions. L'intensité de ces forces dépend du changement de stimulation d'une zone à l'autre, c'est-à-dire du gradient de luminosité, couleur, etc., à travers le bord. Si ce gradient est très raide, s'il y a un saut ou un changement très brusque de la stimulation, la séparation entre les deux zones est bien déterminée, précise et s'accompagne de contours phénoménaux nets. Au contraire, un gradient faible, correspondant à une variation progressive, en « dégradé », d'une stimulation à l'autre ne se traduira pas par un vrai contour phénoménal, mais par une transition graduelle d'intensité ou de tonalité entre deux zones. »¹⁰²

Quels sont ici les principes perceptifs généraux qui pourraient être transposés sur le plan de la perception sémantique ? Principalement, à notre avis, ceux de « qualité intensive » ou de « gradient d'une qualité » d'une part, et de « variation continue » ou « transition graduelle d'intensité » d'autre part.

Concrètement, cela peut consister à « incruster » des *gradients sémantiques* dans l'isotopie, gradients dont la variation permet alors de comprendre comment celle-ci, tout en conservant son *identité* et son *unité*, est le siège de *modulations internes* auxquelles correspondent les différentes valeurs sémiques ou dimensionnelles prises en un lieu du texte. Cela donnerait par exemple pour l'isotopie /clarté/ :

¹⁰¹ Petitot 1992*b*, p. 28.

¹⁰² Kanisza, 1981, p. 175.

		/clarté/				
valeurs du gradient <i>intensité</i> sur /clarté/	+		→	↗	↗↖	↑
valeurs sémiques de /clarté/	-	↘				
		/pâle/	/blanc/	/transparent/	/pâle/ /transparent/ /irisé/	/éclat/
lieux de passage de /clarté/		'lune'	'seins' 'avalanches' 'blanches' 'floraisons' 'opale'	'larme1'	'larme2'	'soleil' 'yeux'

Figure XVII : modulation de /clarté/

NB : Nous reviendrons au chapitre III sur le fait que 'larme2' somme plusieurs valeurs de l'isotopie. Relevons par ailleurs un crescendo tendanciel de /pâle/ à /éclat/ dans la progression du sonnet.

Cette proposition appelle précisions et commentaires :

1. Notons tout d'abord que la reformulation du rapport isotopie/sème dans les termes de l'opposition générique/spécifique résout *ipso facto* le problème de l'identité du sème spécifique puisque celle-ci n'est plus nécessaire. Afin de clairement marquer la différence de statut théorique entre sème et isotopie, nous noterons désormais l'isotopie entre grands tirets : on écrira ainsi que l'isotopie — clarté — prend les valeurs sémiques /pâle/, /blanc/, etc. dans les sémèmes ou sémies 'lune', 'visions blanches', etc.

2. D'un point de vue strictement formel, la relation entre l'isotopie et ses valeurs sémantiques est la même qu'entre un sème identifiant une classe et les sémèmes de la classe. En ce sens, l'incommensurabilité isotopie/sème est une variante de celle entre sème et sémème.

3. Il est tentant, et ce n'est pas tout à fait un hasard, de rapprocher nos propositions des modèles morphodynamiques en sémantique : l'isotopie s'interprète alors comme un substrat continu dont la variation en certaines de ses qualités (*i.e* les gradients) contrôle une dynamique sur un espace interne ; à la traversée de certaines valeurs (dites *catastrophiques*) des gradients, cette dynamique change de type qualitatif, ce changement

se réécrivant comme une discontinuité sur l'espace substrat¹⁰³. L'avantage de cette schématisation est qu'elle propose une réelle intelligibilité pour le rapport sème/isotopie, fondant théoriquement (c'est-à-dire mathématiquement) le concept de sème :

«Il faut donc (...) disposer avant toute chose de schèmes relationnels de catégorisation et définir les sèmes comme les unités de contenu définies par l'opération de ces schèmes sur la substance du contenu. Autrement dit, la fondation théorique de la notion de sème présuppose l'éclaircissement de la notion catégoriale d'articulation faisant passer du continu au discret par émergence du discontinu.»¹⁰⁴

Une fois interprétés les paramètres de contrôles, l'intérêt fonctionnel du schème est qu'il recèle un potentiel de différenciation qui stipule des lieux de discontinuités : en effet, faute de schème mathématique explicite, comment déterminer à partir de quel niveau de variation des gradients une discontinuité va apparaître sur le champ ? C'est bien là un manque dans la représentation proposée *supra*. Cependant, outre les réserves que nous avons formulées précédemment sur la question de la schématisation, l'essentiel reste pour nous que la valeur isotopique continue d'être une propriété globale du champ, même quand elle se spécifie dans des valeurs sémique locales. C'est dire que l'isotopie et le sème sont tout à la fois dans un rapport logique de dépendance et perceptif d'accommodation. Zilberberg notait naguère :

« Il n'y a pas d'abord des unités itérables et combinables pour ainsi dire par vocation : il y a une continuité analysable, c'est-à-dire susceptible de démarcation et de division et les unités obtenues, conformément à l'épistémologie saussurienne et hjelmslevienne, sont les aboutissants des procédures de délimitation décidées et les articulations proposées (...) Si l'on accepte le renversement de la perspective indiqué, l'isotopie se présentera d'abord comme une continuité et nous faisons dépendre l'identité de l'unité de sa répétition, comme si pour advenir il fallait revenir, comme si pour être il fallait rimer, comme si l'acte répondait seul de l'être. (...) Dès lors, le sème et l'isotopie sont la version ici extense, là intense d'une même donnée (...) Le sème concentre la signification, l'isotopie la diffuse .»¹⁰⁵

¹⁰³ On trouvera une présentation très claire de la perspective morphodynamique en sémantique différentielle dans Piotrowski, 1997, pp. 167-210.

¹⁰⁴ Petitot, 1985, p. 206.

¹⁰⁵ Zilberberg, 1985, pp. 88-89. Proposé par Hjelmslev, le couple *intense/extense*, qui regarde la dimension syntagmatique par opposition au couple intensif/extensif, partage la catégorie des *caractérisants* (qui s'oppose aux *constituants*) : « nous divisons les éléments caractérisants en deux groupes : ceux qui peuvent servir à caractériser un énoncé entier (...) et ceux qui n'ont pas cette propriété. Nous appelons *extenses* les premiers, *intenses* les autres. Dans le plan de l'expression, les éléments extenses sont identiques aux modulations, alors que les éléments intenses sont les

Pleinement en accord avec cette position, nous compléterions volontiers en ajoutant que le sème et l'isotopie sont la version ici *intensive*, là *extensive* d'une même donnée. Si l'on devait réduire un principe d'organisation du champ à une formulation logique, on dirait alors que l'opposition participative (—clarté— vs /éclat/) est un principe structurant plus fondamental que l'opposition qualitative (/éclat/ vs /pâle/).

4. A propos des fonds sémantiques, Rastier note que :

« Un fond sémantique ne se réduit pas à une isotopie, car il consiste en un faisceau d'isotopies. De ce fait, il n'est pas homogène mais comprend naturellement des irrégularités (pour un faisceau, les différences entre les isotopies, les ruptures ponctuelles et disparition d'isotopies). *Ces légères hétérogénéités permettent au demeurant de le percevoir.* »¹⁰⁶

Dans le prolongement de nos propositions, on considérera que cette propriété des fonds peut être étendue à la variation *interne* de chacune des isotopies. Ce principe d'hétérogénéité minimale comme condition de perception semble d'ailleurs avoir une portée générale, et on trouve un parallèle frappant avec les expériences de Metzger sur la phénoménologie du *Ganzfeld* (à propos de la perception visuelle d'une surface de couleur) :

« Pour qu'une surface soit correctement perçue, la stimulation doit nécessairement posséder un certain degré de complexité. Quand (...) la stimulation de la rétine est la plus élémentaire possible, c'est-à-dire constituée de rayons répartis de manière parfaitement homogène sur tous les points de la zone sensible, l'observateur ne perçoit pas une surface uniforme en couleur et en luminosité, qui correspondrait à la surface physique réelle qui réfléchit les rayons lumineux, mais c'est un phénomène complètement différent qui a lieu : le sujet se trouve immergé dans un océan de lumière qui paraît s'étendre sans fin dans toutes les directions. Ce n'est que lorsqu'il commence, l'intensité lumineuse augmentant, à distinguer les plus fines inhomogénéités de la paroi réfléchissante, que cette espèce de brouillard se dissipe graduellement, se « condense » et finit par adopter l'apparence d'une surface solide et placée à une distance définie de l'observateur (...) Pour que le champ visuel s'organise, il faut que la stimulation ne soit pas complètement homogène, mais qu'elle présente des discontinuités, des petites variations, qui

accents. Dans le plan du contenu les éléments extenses sont ceux qu'on appelle d'habitude les éléments de flexion verbale (par exemple temps et mode), les intenses sont ceux qu'on appelle d'habitude les éléments de flexion nominale (par exemple cas et genre). » (Hjelmslev, 1966, p. 145).

¹⁰⁶ Rastier 2003b, p. 104. Nous soulignons.

correspondent dans notre exemple aux variations du coefficient de réflexion dues au grain ou à la microstructure de la surface physique. »¹⁰⁷

Dans la perception sémantique, ces « discontinuités » correspondent ainsi aux valeurs sémiques prises par l'isotopie en des zones de localité du champ.

Toutes les variations intensives ne manifestent cependant pas des contrastes significatifs. Pour nuancer l'exemple de —clarté—, un peu trop exemplaire parce qu'idéalement graduel, considérons les variations de —mollesse—, toujours dans *Tristesses de la Lune* :

NB : nous indexons sur cette isotopie les sémèmes et sémies suivants : 'rêve', 'paresse', 'coussins', 'légère', 'distracte', 'caresse', 's'endormir', 'seins', 'molles', 'mourante', 'pâmoisons', 'promène', 'langueur', 'oisive', 'laisse filer'.

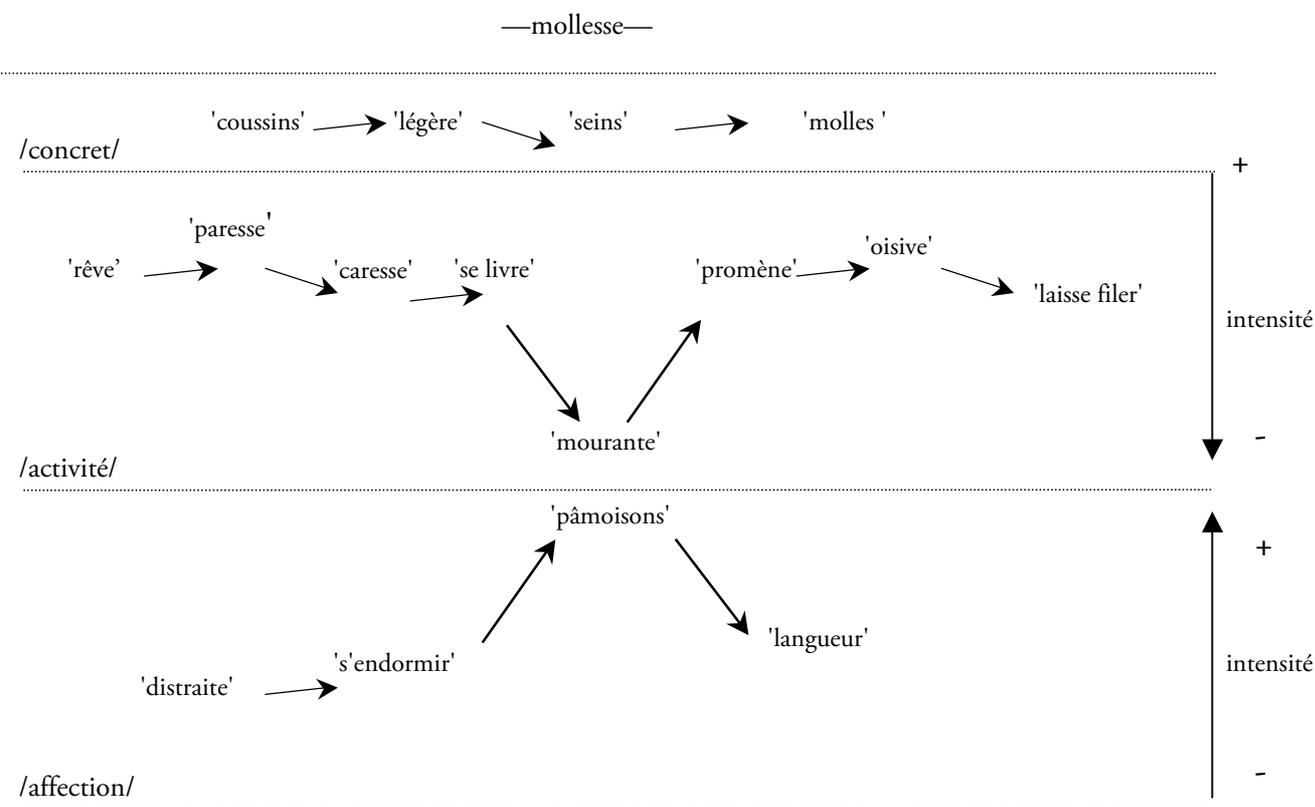


Figure XVIII : modulations de —mollesse—

NB : L'isotopie —mollesse— est ici transversale aux dimensions /concret/, /activité/ et /affection/.

¹⁰⁷ Kanisza, 1998 (1980), p. 174.

Pour la plupart des valeurs, le gradient intensif qui module l'isotopie a une pente faible, et on estime les variations peu significatives. On observe en revanche un gradient plus raide pour 'mourante' sur la section /activité/ et 'pâmoisons' sur /affection/, que l'on considérera alors manifester des points singuliers de l'isotopie¹⁰⁸. Bien sûr, il est toujours possible de convoquer d'autres dimensions pour dissimiler les valeurs indifférenciées du point de vue de la *mollesse* (/accessoire/ vs /partie du corps/ pour 'coussins' et 'seins', etc.).

5. L'introduction de gradients sémantiques pourrait également faire écho aux propositions *tensives* de Fontanille et Zilberberg : dans leur théorie, les valeurs peuvent être analysées sur l'espace défini par la corrélation des deux gradients (ou valences) *intensité* et *extensité* s'originant dans un sujet observateur, chacune de ces valences étant respectivement rapportée au *sensible* et à l'*intelligible*. Sans entrer dans une discussion détaillée, nous mentionnons certains points faisant explicitement contraste :

- *sensible/intelligible* : conformément au cadre général que nous nous sommes imposé, nous choisissons d'ajourner la question d'une éventuelle valeur méta-théorique pour le couple sensible/intelligible¹⁰⁹ : s'il vient à être mobilisé, c'est uniquement à titre descriptif comme catégorie sémantique dans une analyse concrète (/sensible/ vs /intelligible/).

- *intensité/extensité* : il nous semble que l'extensité a une valeur moins générale que l'intensité, dans la mesure où elle suppose déjà un cadre *spatial* de déploiement. On rencontre ici une variété de la question précédente, qui s'explique sans doute par les vieilles affinités philosophiques entre les couples sensible/intelligible, espace/temps, extérieur/intérieur¹¹⁰. Il reste que l'on confèrera plus volontiers une valeur métathéorique à l'intensité (indépendamment de son rapport au sensible) qu'à l'extensité ; sur ce point, nous suivons la tradition linguistique. Cependant, on n'exclut pas le cas échéant de pouvoir recourir à un gradient d'extensité. Par exemple dans cette strophe de Verlaine (*Après trois ans*) :

¹⁰⁸ On remarquera que ces deux points singuliers, qui marquent un minimum sur /activité/ et un maximum sur /affection/ apparaissent dans le même vers : « Mourante, elle se livre aux longues pâmoisons ».

¹⁰⁹ Que l'on trouve également en sémiotique sous la forme de l'opposition thématique/figuratif.

¹¹⁰ « C'est une vieille thèse de la philosophie que le clivage entre le monde et l'esprit est un clivage de l'espace et du temps. L'âme, on le sait, est déjà désignée comme complice essentiel du temps par Aristote ; chez Kant, le temps est la forme du sens *interne* ; chez Hegel le concept se reconnaît finalement comme la même chose que le temps ; chez Husserl, le flux intime du temps est l'élément de la constitution première sur laquelle toute la phénoménologie, comme déploiement du champ de conscience, repose. » Salanskis, 1996.

Les roses comme avant palpitent ; comme avant,
Les grands lys orgueilleux se balancent au vent,
Chaque alouette qui va et vient m'est connue.

l'isotopie —itératif— semble bien être modulée par une extensité croissante : 'palpitent' → 'se balancent' → 'va et vient'¹¹¹.

Bref, l'intensité justifie d'une généralité suffisante pour transiter de l'objet à la théorie, ce qui semble plus discutable pour l'extensité.

• *corrélations* : l'intérêt de corréler les valences est de pouvoir décrire des corrélations *converses* (intensité + → extensité +) et *inverses* (intensité + → extensité -). Mais la réserve précédente sur l'extensité affecte pour nous la *nécessité théorique* de la corrélation : par exemple pour les isotopies —clarté— et —mollesse—, les modulations sur l'intensité s'effectuent sans aucune corrélation avec l'extensité, et inversement pour —itérativité— dans la strophe de Verlaine.

En d'autres termes, l'introduction de gradients dans notre perspective est principalement motivée par le besoin d'un intermédiaire fonctionnel entre isotopie et sèmes, et nous n'émettons pas, pour l'instant, d'autres hypothèses s'agissant de leur inventaire ou de leur éventuelle corrélation.

Ressaisissons en deux points l'essentiel de notre compréhension de l'isotopie dans son rapport au thème du continu :

1. Parce qu'elle est un principe de continuation du champ, l'isotopie nous permet de comprendre en quoi un texte est plus qu'une suite de mots ou de phrases. Mais en tant que le champ concrétise des lieux de la « langue », l'isotopie doit également être considérée comme un principe de rapprochement, et parfois de solidarisation, de zones non-connexes au sein d'un même niveau de systémativité et entre degrés de systémativités distincts. C'est ce que nous avons voulu figurer par la représentation « isotopographique » (3.2.1.).

2. La conséquence immédiate de ce frayage hétérosystématique de l'isotopie est cependant l'impossibilité de lui reconnaître un caractère monotone : on doit au contraire prévoir de décrire des variations internes qui correspondent aux valeurs sémiques prises localement par l'isotopie ; dans certains cas, les gradients sémantiques permettent d'accéder à une métrique de ces variations. Pour ce deuxième aspect, le rapport entre l'isotopie et la question du continu peut se comprendre de trois manières (au moins):

¹¹¹ Nous empruntons directement ces éléments à une analyse de M. Ballabriga : « Elaboration de l'interprétation du poème de P. Verlaine *Après trois ans* », document de travail.

(i) Considérant la relation entre une isotopie et *une* de ses valeurs sémiques (p. ex. —clarté— et /éclat/), nous sommes face à une variante de l'opposition générique/spécifique. Le continu isotopique doit alors se comprendre comme une forme d'indifférenciation, à l'instar de ce que l'on demande au fond sémantique dans la théorie du champ. L'intuition de ce rapport entre l'isotopie et une de ses valeurs sémiques serait finalement assez proche des propriétés du continu aristotélico-leibnizien tel que le présente Breger : « chaque point qui se laisse repérer dans un continu est intrinsèquement entouré d'une bouillie fluente dans lequel aucun point n'est différencié. L'absence [a priori] de points, le caractère d'écoulement et de fusion sont la propriété principale du continu »¹¹². En des termes différents, hjelmsleviens, si l'opposition *extense/intense* évoque plutôt le rapport isotopie/sème envisagé sous l'angle du global et du local (point 1), ce même rapport considéré sous l'angle de l'opposition indifférencié/différencié est de type *extensif/intensif*.

(ii) Considérant la relation entre plusieurs valeurs sémiques prises par l'isotopie (p. ex. /pâle/, /irisé/, /éclat/, etc.), nous sommes face à un phénomène de type graduel et il faudrait plutôt évoquer ici un *continu à seuils*.

(iii) Enfin, du point de vue de la modélisation, on pourra considérer la *variation continue* d'un gradient sur une isotopie. Le gradient est alors un paramètre de contrôle dont la variation, à la traversée de certaines valeurs seuils, provoque l'apparition de discontinuités (les sèmes) sur le substrat isotopique. Si on lui reconnaît une indéniable valeur heuristique, convenons cependant que ce dernier point de vue reste largement insuffisant pour rendre compte de la discontinuation du substrat, simplement parce qu'il est la plupart du temps impossible de fixer les valeurs seuils en se situant uniquement sur le plan du signifié. Autrement dit, l'espace de contrôle devrait être d'emblée *sémiotique*, et intégrer des paramètres du plan du signifiant. Nous y reviendrons (cf. *infra* 4. et chapitre 4).

3.4. Motif et lexicalisation de gloses descriptives (isotopie et paratopie) : remarques métalinguistiques

Nous avons argumenté une reprise du concept d'isotopie dans le cadre général d'une théorie du champ, en nous efforçant d'indiquer son aptitude à présenter la variété

¹¹² Cité dans Visetti 2004.

interne des fonds. Les développements qui suivent s'attachent à décrire la manière dont la description morphosémantique prend possession de certains aspects du champ en les dénommant.

3.4.1. Motif et isotopie hétérosystématique

Si l'on déplace l'attention sur le plan métalinguistique de la description, les remarques précédentes appellent une question immédiate : comment se fait-il en effet que l'on puisse, la plupart du temps, *dénommer* synthétiquement cette solidarité momentanée qu'établit l'isotopie hétérosystématique entre zones non connexes de systèmes et entre systèmes ? Comme la réponse est contenue dans le titre, nous la formulons immédiatement : à notre avis, cette dénomination de l'isotopie est possible précisément parce que le lexème qui désigne l'isotopie porte un motif qui anticipe les dimensions et les domaines sur lesquels le texte va le profiler. Illustrons ce propos avant d'en préciser les attendus théoriques.

Dans notre description de *Tristesses de la Lune*, nous cherchions à rendre compte tout à la fois d'une certaine *activité* de faible intensité ('rêve', 'caresse', 'promène', 'laisse filer', etc.), qui nous défendait pourtant de retenir —*passivité*— ; d'une forme d'*affection*, qui pouvait en revanche évoquer —*passivité*— ('paresse', 'distraite', 'pâmoisons', etc.) ; enfin d'une certaine caractéristique *matérielle* ou *concrète* ('coussins', 'seins', 'molles avalanches'). —*mollesse*— s'était imposé faute de mieux et, pensions-nous, provisoirement. Ouvrant pourtant le *Robert* à l'entrée *mollesse* :

« Caractère de ce qui est mou. Mollesse d'un *coussin*. (...) Mollesse des *chairs*. (...) Caractère d'une forme souple, douce, *arrondie*¹¹³. (...), *Paresse* (...), *langueur* (...), *somnolence* (Envahie par une mollesse où elle *perdait conscience* d'elle-même)».

on remarque que outre « coussin », « paresse », et « langueur », qui apparaissent dans le texte, on trouve des lexicalisations analytiques ('perdait conscience' ⇒ 'mourante', 's'endormir', 'pâmoisons'), ou l'indication d'une dimension ('mollesse des *chairs*' ⇒ 'seins', 'dos satiné'). C'est en quelque sorte la polysémie de « mollesse » qui autorise le passage de —*mollesse*— par les différents points du texte.

Pour la troisième isotopie hétérosystématique de la description de *Tristesses de la Lune*, —rondeur—, nous avons dans un premier temps retenu —convexité—. Mais cette lexicalisation ne porte pas de motif qui pourrait ensuite se diffracter dans divers domaines

¹¹³ On retrouve donc une affinité avec l'isotopie —rondeur— ; cf. *infra*.

de profilage. Par ailleurs, —rondeur— témoigne d'affinités lexicalement intégrées avec —mollesse— (cf. définition *supra*)¹¹⁴. De la même manière, —mollesse— entretient-elle une forte solidarité avec —clarté— quand il s'agit de lumière lunaire¹¹⁵.

En somme, une formulation plus directement opératoire des propositions de la partie précédente sur les rapports entre sèmes et isotopie, consisterait à dire qu'une lexicalisation d'isotopie hétérosystématique devrait s'efforcer de porter un motif (ex. —rondeur—), quand une lexicalisation de sème devrait au contraire être tendanciellement monosémique (ex. /convexité/). Précisons cela.

Comme elle consiste à entretenir sciemment de l'indétermination au sein du discours descriptif, cette proposition pourra paraître hardie. Il est pourtant possible d'en fournir des motivations intrathéoriques :

(i) Nous soulignons le style descriptif « non conventionnel » des gloses du motif dans la TFS, c'est-à-dire, finalement, leur dimension constitutivement *textuelle*. Mais alors pourquoi ne pas inverser la perspective, en considérant certains textes, et en particulier les textes littéraires, comme des gloses de motifs ? L'écrivain, nous dit-on, concrétise des potentialités cachées du système de la langue. Enchérissons : *des* systèmes de la langue, fonctionnel et relationnel.

(ii) D'un autre côté, on pourra alléguer la « présence paradoxale » des fonds, qui colorent le champ sans être pourtant thématiques, et reconnaître alors qu'une lexicalisation « ouverte » est finalement le moyen linguistique de les reconnaître comme tels.

En fait, c'est l'idée même d'une univocité nécessaire de la description qui nous paraît devoir être remise en cause, ou précisée : si l'on est effectivement en droit d'attendre une univocité conceptuelle du cadre théorique mobilisé pour formuler une description, c'est-à-dire d'un métalangage, la description est également composée de gloses intralinguistiques qui ont une *fonction* métalinguistique ; et le rôle du métalangage est précisément de structurer, de hiérarchiser, etc. ces gloses intralinguistiques : *isotopie*, *motifs*, *sèmes* sont des termes du métalangage, dont le sens même est de nous dire que les gloses intralinguistiques /éclat/, /pâleur/, etc. sont sous la dépendance de la glose intralinguistique —clarté—. Mais hors de ces relations de dépendance, que nous assumons quand nous flanquons nos termes de barres obliques, de tirets cadratins, etc.,

¹¹⁴ Cf. par exemple « les molles rondeurs et les fossettes de ses joues avaient un charme d'ingénuité inexprimable. » (Gautier, *Mademoiselle de Maupin*).

¹¹⁵ Outre le célèbre « astre au front d'argent qui blanchit ta surface de ses molles clartés » lamartinien, nous relevons encore « mais une molle clarté tombant sans bruit sur les terres mystiques. » (Chateaubriand, *Les Natchez*), « Ainsi parlent, le soir, dans la molle clarté, Ces monuments, les sept étonnements de l'homme. (Hugo, *La légende des siècles*), etc.

l'exigence principale que doivent satisfaire nos gloses est la restitution d'une qualité de l'objet à décrire. Et si l'on convient que cet objet, (i.e le plan du signifié de performances linguistiques), dans certains de ses aspects (de ses *phases*) manifeste telle instabilité ou indifférenciation, etc., il faudra bien alors que notre description s'efforce d'en décrire les circonstances : sur le plan du métalangage, par des tentatives d'élaborations conceptuelles des notions d'instabilité, d'indifférenciation, etc. ; sur le plan de la glose intralinguistique dans la pratique descriptive, par des tentatives de lexicalisation à même de concrétiser cette instabilité. D'où la mise en relation de la lexicalisation de l'isotopie hétérosystématique avec la problématique des motifs¹¹⁶.

Ces rappels méthodologiques de base, qui sont certes aussi des prises de position, nous sont nécessaires pour mieux définir notre approche. Sur ce point particulier, nous nous écartons résolument de la méthodologie sémiotique (de descendance greimassienne), dont le style descriptif nous paraît consister dans une indistinction entre métalangage et gloses intralinguistiques (est-ce là un effet de l'architecture étagée de la théorie où chaque niveau¹¹⁷ analyse le niveau inférieur ?). Par exemple, un collègue sémioticien nous proposait *laxité* pour *mollesse*. Si on conçoit certes que cette *laxité* peut immédiatement s'analyser en termes *détensifs* ou de *faible tonicité* (et en fait elle n'est là que pour ça), il reste qu'elle a aussi peu d'histoire linguistique que la *convexité*, les deux ramenant par exemple peu de leur parcours dans Frantext¹¹⁸.

¹¹⁶ Dans son étude de la question du continu en sémantique, Visetti propose une caractérisation très générale qui nous retient car elle est susceptible de décrire aussi bien la relation entre un motif et ses profilages qu'entre une isotopie et ses individuations sémiques : « En modélisation, on schématise souvent les espaces sémantiques de façon telle que de larges zones de ces espaces ne sont pas déterminées sémantiquement : pas d'interpolations, peu de transitions entre les valeurs attestées, qui restent éloignées les unes des autres, par exemple au sein d'un espace euclidien de grande dimension. On peut y voir un défaut de la représentation, même si, comme nous l'avons dit, les zones non marquées de ces espaces, sémantiquement non déterminées, peuvent être considérées comme non actualisées. Encore faut-il qu'une forme de continuité générique colore globalement l'espace impliqué, et fonde « en puissance » sa cohésion. On admettra alors que le continu authentiquement déployé devrait avoir une extension plus restreinte : *il constitue éventuellement un ouvert à la topologie compliquée, dont la connexité peut ne tenir qu'à certaines zones représentant des sens très génériques ou instables, à partir desquelles rayonnent les directions de « profilages » pointant vers les autres localités attestées (qui sinon ne communiquent pas entre elles – non pour des raisons de principe, mais en fonction du développement historique des thématiques, et bien sûr du corpus de référence).* » (2004, nous soulignons).

¹¹⁷ Dénommés *méthodologique, épistémologique et axiologique*.

¹¹⁸ Mais cela ne doit pas surprendre puisque toute une filière de la sémantique structurale française s'est élaborée sur une valorisation exorbitante de la *structure* : métaphysique du carré sémiotique, désertion de la question systématique, etc. On privilégie alors les dimensions (catégories), qui s'émancipent, par définition, des sémèmes qu'elles contribuent à définir, quitte à ménager l'existence d'un niveau tensif en amont. Mais ce dont on se prive, au motif d'une approche formelle qui relègue la substance hors de sa juridiction, c'est précisément de reformuler la question substantielle en d'autres termes, par exemple de fonds sémantiques.

En portant attention à la question de la lexicalisation de l'isotopie, nous n'entendons pas pour autant revitaliser la problématique du mot-clé, de la matrice ou de l'hypogramme : tout d'abord parce que l'on constate généralement plusieurs isotopies hétérosystématiques dans un texte ; ensuite parce que nous ne formulons aucune hypothèse sur le caractère cryptique du lexème, qui peut parfaitement se trouver concrétisé par le texte (par exemple —mollesse— dans « molles avalanches »).

La relation proposée entre isotopie et motif doit également nous permettre de revenir sur le problème de la relation des fonds aux formes.

3.4.2. Motif et relation paratopique

Nous relevions dans notre présentation des *thèmes* que si ces formes sémantiques partageaient avec les motifs une même abstention domaniale, ils s'en distinguaient par leur caractère déjà structuré (cf. 2.2.1.4.). Dans les situations de lexicalisation analytique ces liens casuels sont rompus, mais on observe cependant que l'actualisation de l'un des traits de la molécule favorise l'actualisation des autres, phénomène que Rastier appelle *paratopie* :

« L'actualisation d'un trait favorise aussi la répétition des traits voisins dans la même molécule sémique : c'est pourquoi des lexicalisations partielles d'un même thème sont fréquemment cooccurrentes dans la même période, voire dans le même syntagme. Ce phénomène pourrait être appelé paratopie. Il est à l'oeuvre dans ce que l'on nomme les anaphores associatives. Ces diffusions d'activation sont le corrélat sémantique des phénomènes que la *Gestalt* nommait *lois de bonne continuité*, et que la psychologie cognitive étudie sous le nom général d'amorçage (*priming*). Elles justifient sémantiquement l'étude statistique des cooccurrences lexicales pour l'analyse thématique. »¹¹⁹

En considérant une forme sémantique dont les nœuds sont composés des sèmes /a/, /b/ et /c/, les relations d'isotopie et de paratopie dans une lexicalisation analytique peuvent se représenter ainsi :

¹¹⁹ Rastier, 1996c.

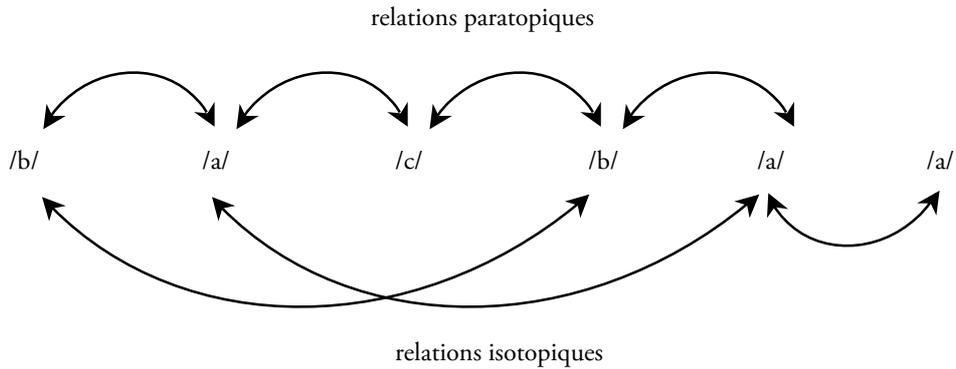


Figure XIX : isotopie et paratopie

Dans une modélisation de type associationniste, la paratopie pourra se formuler comme une propagation d'activation au sein de la forme, pensée sur le modèle du réseau. Dans une modélisation de type gestaltiste, comme le souligne Rastier, on l'interprétera plutôt comme une manifestation du principe de bonne continuation : isotopie et paratopie sont ainsi des principes complémentaires qui témoignent de la généralité de ce principe dans le champ :

<i>principe de bonne continuation</i>	
<i>fonds</i>	<i>formes</i>
isotopie	paratopie

Tableau V : isotopie et paratopie

La relation paratopique vient ainsi répondre aux remarques que nous formulons sur le déplacement d'application du principe de bonne continuation des formes aux fonds (cf. *supra.* 2.2.2.1).

Remarque : isotopie et paratopie peuvent être mises en relation avec le phénomène de *complétion amodale* que l'on retrouve aussi bien au niveau des fonds que des formes, notamment en perception visuelle : « La construction du monde phénoménal implique toujours la complétion (précisément amodale) du fond se continuant derrière la figure. Mais ce phénomène ne se limite pas seulement au fond sur lequel se présente la figure : la forme elle-même possède une « face arrière », qui, bien qu'invisible est cependant phénoménologiquement présente. »¹²⁰

¹²⁰ « In the construction of the phenomenal world, in which the articulation always implies the completion (precisely amodal) of the continuous background existing behind the figure. And not only does every phenomenal object taken as a figure appear against a background amodally present behind it ; it also processes, phenomenally, its own backside. Although not visible, this posterior part is nonetheless phenomenally present. », Barry Smith, 1988, p. 31 (nous traduisons). Sur la complétion amodale, cf. également Kanizsa, 1981.

A notre avis, cette proposition de Rastier n'a pas assez retenu l'attention. Associée à l'isotopie, la paratopie nous semble en effet un concept décisif pour une théorie qui souhaite restituer l'unité des fonds et des formes, et ainsi faire valoir la « formellité » potentielle des fonds : sans elle, on ne percevrait dans le schéma précédent que l'intrication de trois isotopies *a*, *b* et *c*, et non la *diffusion* d'une forme qui, d'une autre façon, continue d'exister dans le fond. *La relation paratopique est ainsi l'intermédiaire nécessaire entre isotopies et forme sémantique.* Prenons un exemple.

Etant donné le thème suivant, que l'on peut dénommer ENNUI (cf. Rastier 2001, p. 198) :

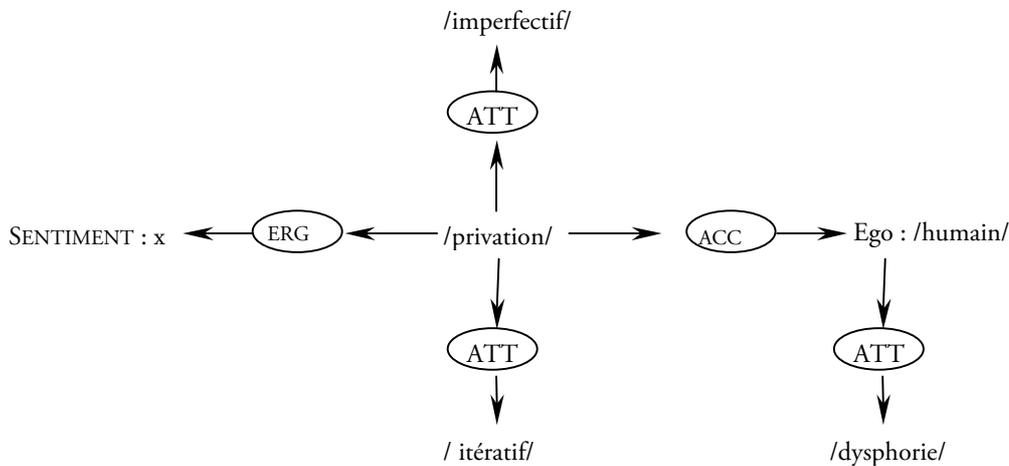


Figure XX : thème ENNUI

Rastier montre que dans la phrase suivante de *Madame Bovary*, ce thème est lexicalisé analytiquement, et on le dira alors *latent* :

« La [/itératif/] conversation de Charles était plate [/imperfectif/, /monotonie/] comme un trottoir de rue [/monotonie/], et les idées de tout le monde [/itératif/, /monotonie/] y défilaient [/imperfectif/, /itératif/], dans leur costume ordinaire [/itératif/, /monotonie/, sans [/privation/] exciter d'émotion [/euphorie/], de rire [/euphorie/] ou de rêverie [/euphorie/]. »¹²¹

Bien entendu, la relation paratopique n'est pas inconditionnelle : /privation/ n'appelle pas systématiquement /imperfectif/ ou /itératif/, et réciproquement. Par exemple

¹²¹ Rastier, 2001a, pp. 198-201.

dans «Battre [/itératif/] les oeufs en omelette. Versez petit à petit [/itératif/] le lait chaud sur les oeufs sans [/privation/] cesser [/imperfectif/] de battre [/itératif/, /imperfectif/] le mélange», on ne songera pas à reconnaître le thème présenté *supra*¹²². Les relations paratopiques sont donc soumises à des préconditions herméneutiques globales (ENNUI n'appartient pas au domaine //alimentation//), mais également locales. Sur ce dernier point, sans doute la perception d'un thème latent est-elle hautement conditionnée par une lexicalisation synthétique dans l'entour proche du passage où l'on identifie une lexicalisation analytique. Dans la phrase citée de *Madame Bovary*, il nous semble que « plate » a cette fonction : sa position est déterminante puisqu'il apparaît en première position dans la section prédicative de la phrase, et outre /imperfectif/ et /monotonie/, on peut sans doute considérer qu'il lexicalise aussi /privation/. Il fonctionne par ailleurs comme signifié d'interface entre les dimensions /abstraite/ (« la conversation de Charles était ») et /concrète/ (« comme un trottoir »), et interprète ainsi la poly-isotopie du passage.

Remarque : « La conversation de Charles », comme contexte actif favorise le déploiement du motif de « plate », redoublé immédiatement d'un profilage sur la dimension /concrète/ (« trottoir »), qui ne résorbe pas pour autant le motif. Tout le passage se développe ainsi sur une co-existence des phases motifs et profils qui semble caractériser la métaphore filée.

A l'inverse, la relation paratopique n'est pas immédiatement perçue si la lexicalisation synthétique n'intervient que dans un second temps. Par exemple dans cette période de *Albertine disparue* :

« Après le déjeuner quand je n'allais pas errer seul dans Venise, je me préparais pour sortir avec ma mère et pour prendre des cahiers où je prendrais des notes, relatives à un travail que je faisais sur Ruskin, je montais dans ma chambre. Au coup brusque des coudes du mur qui lui faisaient rentrer ses angles, je sentais les restrictions édictées par la mer, la parcimonie du sol. Et en descendant pour rejoindre ma mère qui m'attendait, à cette heure où à Combray il faisait si bon goûter le soleil tout proche dans l'obscurité conservée par les volets clos, ici du haut en bas de l'escalier de marbre dont on ne savait pas plus que dans une peinture de la Renaissance s'il était dressé dans un palais ou sur une galère, la même fraîcheur et le même sentiment de la splendeur du dehors étaient donnés grâce au velum qui se mouvait devant les fenêtres perpétuellement ouvertes, et par lesquelles dans un incessant courant d'air l'ombre tiède et le soleil verdâtre filaient comme sur une surface

¹²² En revanche, un cuisinier devrait avoir assez d'éléments pour identifier le thème du FLAN.

flottante et évoquaient le voisinage mobile, l'illumination, la miroitante instabilité du flot. »¹²³

la paratopie entre —liquide—, —lumineux—, —fluctuant—¹²⁴, et dans une certaine mesure la perception même de ces isotopies, n'est établie qu'*a posteriori* avec la lexicalisation du constituant final « flot », qui somme les trois valeurs¹²⁵.

La question que l'on pose alors intéresse la nature de la relation paratopique, puisque l'on admet que dans une lexicalisation analytique de tout ou partie de forme les liens casuels sont rompus. Si, en tant que facteurs structurants des molécules sémiques, les liens différencient les éléments qu'ils connectent, leur disparition doit pouvoir se comprendre comme une *indifférenciation* des valeurs instanciant les nœuds. Cette indifférenciation, ou coalescence, est nécessaire pour permettre à chacune des parties d'une forme de conserver un potentiel de convocation qui peut la faire *valoir pour* la forme intégrale. On s'avise alors que la relation paratopique équivaut au mode relationnel d'organisation des dimensions au sein d'un motif. En conséquence de quoi on se demande s'il n'est pas possible dans certains cas de proposer un lexème portant un motif résumant cette relation. Par exemple, pour le thème ENNUI, *plat* paraît une dénomination intéressante : quasiment tous ses emplois (adjectivaux) dans *Madame Bovary* sont environnés des sèmes constituant la molécule, aussi bien pour ses emplois « figurés » que concrets.

Pour un emploi avec affleurement de motif, comparable à l'exemple de la conversation de Charles :

« Après l'*ennui* de cette déception, son coeur de nouveau (/itératif/) resta (/imperfectif/) vide (/privation/), et alors la série (/itératif/) des mêmes journées recommença (/itératif/).

Elles allaient donc maintenant se suivre (/itératif/) ainsi à la file (/itératif/), toujours (/imperfectif/) pareilles, innombrables (/itératif/), et n'apportant rien (/privation/)! Les autres existences, si *plates* qu'elles fussent, avaient du moins la chance d'un événement. »¹²⁶

Dans une description de paysage :

¹²³ Gallimard (Folio), p. 225.

¹²⁴ /lumineux/ : 'soleil' (x2), 'splendeur', 'illumination', 'miroitante'.

/fluctuant/ : alternance 'soleil'/'obscurité' et 'soleil'/'ombre', 'mouvait', 'flottante', 'mobile', 'miroitante', 'instabilité'.

/liquide/ : 'Venise', 'mer', 'galère', 'courant', 'verdâtre', 'flottante', 'flot'.

¹²⁵ Nous analyserons ce passage de façon plus approfondie dans la partie 4.

¹²⁶ Dans cet extrait, la lexicalisation analytique est encadrée des deux lexicalisations synthétiques *ennui* et *plat*.

« La *plate* campagne s'étalait (/imperfectif/) à perte de vue (/imperfectif/), et les bouquets d'arbres autour des fermes faisaient, à intervalles éloignés, des taches d'un violet noir sur cette grande surface (/imperfectif/) grise (/dysphorique/), qui se perdait à l'horizon (/imperfectif /) dans le ton morne (/dysphorique/) du ciel (/imperfectif/). »

Et il n'est pas jusqu'aux *plates-bandes* du jardin d'Emma qui ne se trouvent remotivées en se métamorphosant dans le visage de Binet :

« Il portait un gilet de drap noir, un col de crin, un pantalon gris, et, en toute saison (/itératif/), des bottes bien cirées qui avaient deux renflements parallèles, à cause de la saillie de ses orteils. Pas un poil (/privation/) ne dépassait la ligne de son collier blond, qui, contournant la mâchoire, encadrait comme la bordure d'une *plate-bande* sa longue (/imperfectif/) figure terne (/dysphorique/), dont les yeux étaient petits et le nez busqué.»

Ici encore, il ne s'agit pas de retremper l'ancienne problématique du « mot-clé », et nous suivons Rastier quand il insiste sur le fait qu'une lexicalisation synthétique d'un thème, outre qu'elle n'est pas toujours disponible, n'a qu'un statut « indexical » :

« Quant à la lexicalisation synthétique, elle ne jouit d'aucune prééminence théorique par rapport aux autres lexicalisations : elle n'est pas le « mot-juste » dont toutes les autres expressions ne seraient que d'imparfaits avatars. Selon les discours et les genres, les normes de lexicalisation des thèmes varient (...) si l'on nomme Ennui la molécule sémique qui comprend les traits /privation/ (notamment : /inactivité/), /imperfectif/, /itératif/ (...) ce thème peut se manifester par *araignée*, *dimanche*, ou *monotone*. (...) En d'autres termes, il n'y a pas de mot propre, même si le mot *ennui* reste une dénomination commode. »¹²⁷

Mais cela nous impose de préciser notre propos : en suggérant la recherche d'un mot portant un motif (cf. l'exemple précédent de *plat*) nous ne visons pas une autre lexicalisation du thème (ce qu'elle peut être cependant), mais un terme qui puisse capter la relation paratopique. Autrement dit, nous cherchons moins une dénomination de forme que celle d'un point de passage entre fond et forme. Il est possible de préciser cette question difficile par un autre abord :

Commençons par cette formule à peine paradoxale : une molécule sémique qui ne contiendrait aucun sème générique *ne peut pas* avoir de nom : toute lexicalisation d'un thème, parce qu'elle est formulée linguistiquement, est déjà compromise avec des domaines ou des dimensions de profilage (*ennui* profile ENNUI dans le domaine des

¹²⁷ Rastier, 2001a, p. 200.

sentiments, *frisson* et *peur* lexicalisent la même molécule sur les dimensions /physique/ et /moral/, etc.). En d'autres termes, tout thème intégralement spécifique est un type obtenu par abstraction des paradigmes thématiques du niveau de la norme. Et si un type lexical a nécessairement un nom, puisque c'est précisément lui qui préside à la typification, le fonctionnement est inverse pour les thèmes qui sont des grandeurs de contenu. C'est en ce sens que nous interprétons la citation précédente de Rastier : toute lexicalisation de thème spécifique est indexicale parce que la relation entre la lexicalisation et le thème désigné ne souscrit pas au régime saussurien de la valeur. Précisons immédiatement que ce constat ne vaut que pour un thème spécifique : on identifie au contraire au niveau de la norme des paradigmes thématiques au sein desquels le principe différentiel est effectif (par exemple YEUX vs SEXE, cf. *supra* 3.3.2.1.), voire très productif :

« Alors que les sèmes antonymes ne diffèrent ordinairement que par un sème, l'antonymie entre thèmes se manifeste par des séries d'oppositions sémiques. Par exemple, le topos complexe de la fleur au bord de l'abîme, fort récurrent à l'époque romantique, comprend deux thèmes Fleur et Abîme (...) Ils s'opposent par les catégories sémantiques /saillant/ vs /creux/, /fragile/ vs /puissant/, /attirant/ vs /repoussant/, /vivant/ vs /mortel/, /coloré/ vs /sombre/. »¹²⁸

On peut alors concevoir trois manières de désigner un thème spécifique :

1. De façon purement arbitraire (numérotation, etc.).
2. Par reprise d'une lexicalisation d'un thème appartenant à un paradigme thématique : par exemple, dénommer par *ennui* la molécule sémique contenant les sèmes /privation/, /itératif/, /imperfectif/, ce qui suppose une neutralisation des sèmes génériques du thème (/sentiment/, /humain/, /dysphorie/).
3. Enfin, quand cela est possible, en ayant recours à un lexème portant un motif dont les dimensions caractérisantes sont identiques ou proches de celles instanciant les nœuds du thème spécifique. Ce choix marque en quelque sorte le point de rencontre des perspectives onomasiologique et sémasiologique : l'absence de nom d'une structure sémantique est suppléée par une dénomination dont le sémantisme n'est pas structuré.

En retenant uniquement le critère de l'adéquation, la voie retenue importe peu puisque l'on sait par définition *de quoi on parle*. Mais la troisième possibilité, comme suggéré, a cependant la propriété d'entretenir entre les dimensions du motif un mode relationnel apparenté à la relation paratopique. Par ailleurs, sa généralité transdomaniale

¹²⁸ Rastier, 2001a, p. 194.

pourrait en faire une sonde intéressante dans les requêtes automatisées sur grand corpus, notamment lorsque le thème se concrétise dans des domaines autres que celui de son profilage privilégié, ce qui le rend moins prégnant (description de paysage, conversation de Charles, visage de Binet).

Convenons que ces propositions restent encore trop générales et mériteraient d'être approfondies. Nous voudrions surtout insister ici sur un usage possible du concept de motif pour une morphosémantique textuelle, qui consiste à l'intégrer comme une qualification de certaines gloses intralinguistiques à fonction métalinguistique : dénominations d'isotopies hétérosystématiques et de relations paratopiques. Chacun de ces deux concepts mobilise cependant des propriétés distinctes du motif : quand la lexicalisation de l'isotopie hétérosystématique requiert principalement sa généralité non-domaniale, c'est la coalescence et le caractère transactionnel de ses dimensions qui le rend apte à figurer la relation paratopique.

Remarque : en proposant d'investir le concept de *motif* de la TFS sur le plan métalinguistique de la description, nous ne préjugons pas d'autres applications possibles en sémantique textuelle, peut-être plus intuitives et conformes à celles qu'imaginaient les auteurs (déploiement d'un motif sur un mot du texte par exemple).

4. TEMPORALISATION DES PARCOURS INTERPRÉTATIFS

La perspective morphosémantique, remarquons-nous en introduction, conçoit le texte sur le modèle d'un cours d'action sémantique temporalisé et rythmé, dont la description devra s'efforcer de restituer moments réguliers et singuliers. Si les développements de la partie précédente, par souci de clarté et de sériation des problèmes, se sont largement exonérés de ces questions, ils permettent cependant d'y faire retour de manière profitable.

Nous aborderons la question du *rythme sémantique* (4.1.), celle de l'aspectualisation des parcours interprétatifs (4.2.), enfin, et plus rapidement, le problème des *moments interprétatifs* (4.3.).

4.1. Rythmes sémantiques

Si de nombreux auteurs s'accordent à reconnaître aux phénomènes rythmiques du plan de l'expression des fonctions diversement déterminantes relativement au sens, les problématisations explicites du rythme sémantique restent encore rares¹²⁹. En accusant les contrastes, et en se limitant aux théories qui intègrent les textes à leur objet¹³⁰, le champ des études sur le rythme linguistique peut se partager en distinguant des conceptions *formelles* ou *abstraites* (Lusson, Roubaud) qui, mobilisant principalement des critères phono-morphosyntaxiques et métriques, supposent que la théorie du rythme peut être menée indépendamment de toute référence au plan du contenu¹³¹; d'autres approches, que l'on pourrait qualifier de *panrythmiques*, insistent au contraire sur l'unité des deux plans du langage, en défendant une conception *immédiatement signifiante* du rythme (cf. le concept de « signifiante » chez Dessons et Meschonnic). On se gardera bien de trancher. C'est que si l'on partage d'un côté la conception unitaire du plan de l'expression et du contenu des secondes, on maintiendra quelque défiance à l'égard de leur monisme

¹²⁹ Mentionnons dès à présent les travaux de C. Zilberberg, F. Rastier, J. Geninasca, le Groupe Mu, M. Ballabriga, sur lesquels nous reviendrons.

¹³⁰ Pour une présentation des modèles prosodiques et rythmiques contemporains en linguistique de la « langue », cf. Lacheret-Dujour et Beaugendre, 1999.

¹³¹ Dans un second temps, les résultats peuvent cependant être corrélés à des données sémantiques, par exemple thématiques : « (...) dans son analyse de Racine, Beaudouin (2002, § 8.3.3) a pu montrer que le champ sémantique de la mort était associé à des mètres anapestiques, et le champ sémantique de l'amour à des mètres iambiques (la mort est repos, donc les accents sont plus rares, alors que l'amour est passion, et se trouve associé à des accents plus fréquents). » (Rastier, 2004). Cf. aussi Beaudouin, 2000.

un brin fusionnel : cette unité reste pour nous une donnée phénoménologique qui doit être reconquise dans le cadre d'un dualisme *méthodologique*, ce qui est après tout une condition de l'existence de la sémantique comme discipline. Que ce soit donc dans des tentatives de transposition de concepts initialement développés pour l'analyse du plan du signifiant (p. ex. les *pieds* comme groupes rythmiques, les relations anagrammatiques) ou dans l'établissement d'appariements affinitaires entre les deux plans (accentuation prosodique), nous exciperons de notre perspective onomasiologique pour balancer l'opportunité de nos références.

Nous envisageons la question en trois temps. Nous débutons par une présentation diplomatique des prédicats rythmiques élémentaires (4.1.1.), lesquels permettent de situer la définition du rythme sémantique proposée par F. Rastier (4.1.2.) ; comme il apparaît que la notion de *forme tactique* joue un rôle cardinal, on évalue les conditions sémantiques et linguistiques sous lesquelles elle peut s'imposer comme une *Gestalt* dans la perception sémantique (4.1.3.).

4.1.1. Trois prédicats rythmiques : structure, périodicité, mouvement

Sans doute parce qu'il présente des caractères schématiques prononcés, le concept de rythme reste l'objet privilégié de l'esthétique. Nous retiendrons les lignes de force de la récente synthèse¹³² de P. Sauvanet, qui propose de considérer comme *rythmique* « tout phénomène perçu, subi ou agi, auquel on peut attribuer au moins deux des critères suivants : structure, périodicité, mouvement »¹³³.

4.1.1.1. Structure (S)

La *structure* qui caractérise le phénomène rythmique doit s'entendre dans un sens proche de l'allemand *Gestalt*, qui renvoie à l'idée encore très générale d'arrangement des parties dans un tout. Sur la dimension temporelle, les travaux de P. Fraisse ont montré que le *groupement* était une caractéristique fondamentale de la perception du *successif*, le phénomène rythmique pouvant se définir comme « le caractère perceptif de stimulations successives lié à leur organisation en des ensembles structurés »¹³⁴. On parle de

¹³² *Le rythme et la raison*, 2000.

¹³³ Sauvanet, 2000, p. 195.

¹³⁴ P. Fraisse, art. *Rythme*, in *Vocabulaire de la psychologie*, dir. H. Piéron, 1990, p. 396.

rythmisation subjective lorsque le groupement ne procède pas de caractéristiques objectives des stimuli¹³⁵. Le principe, ou le symptôme selon que la rythmisation est objective ou subjective, de la constitution du groupe rythmique est celui d'*accentuation*, compris comme un différentiel de *durée* ou d'*intensité*¹³⁶. A ce principe d'organisation s'ajoute une condition de perception : il faut en effet un « présent psychologique » non ponctuel pour que ce qui est *décrit* comme la succession d'éléments puisse acquérir son unité *perceptive* de forme : « Sans présent psychologique, pas de perception globale du successif et sans perception globale pas de structure rythmique, au sens où l'on parle d'iambe ou de dactyle. » (*ibid.*). Cette condition correspond exactement au réquisit du principe 6 dans la théorie du champ (cf. *supra* 3.)

4.1.1.2. Périodicité (P)

Nous serons bref car c'est là sans doute le prédicat le plus intuitif, celui qui, lorsqu'il est perçu, motive le plus spontanément la lexicalisation « rythme ». Sous l'angle de la périodicité, le rythme recouvre l'ensemble des phénomènes qui sont « perçus ou pensés comme des cycles, des retours, des alternances, des répétitions, des cadences »¹³⁷. Parce qu'elle s'inscrit dans un temps mesurable, du rythme saisonnier au délai synaptique, la périodicité d'un phénomène peut faire l'objet d'une quantification objective en termes de *fréquence*, de *tempo* ou de *pulsation*. Dans les limites d'un certain empan temporel¹³⁸, le phénomène périodique peut être « capturé » dans un groupement structurel, comme le montrent les cas de rythmisation subjective ; mais, strictement, le prédicat de périodicité ne préjuge pas de ce qui se répète, de la battue du métronome à la structure anapestique.

¹³⁵ « Si nous écoutons tomber dans le silence des gouttes d'eau provenant d'un robinet mal fermé, nous les percevons groupées par deux ou par trois, plus rarement par quatre, même si leur cadence de chute est parfaitement régulière. On parle alors de rythmisation *subjective* liée aux groupes apparaissant peu à peu. L'intervalle entre deux groupements subjectifs apparaît plus long que les intervalles entre les éléments du groupe (à égalité physique), on parle alors de pause. D'autre part, le premier (et parfois le dernier) élément apparaît plus accentué que les autres. La rythmisation serait dite *objective* si un intervalle périodique plus long que les autres crée une pause ou si un élément sur deux ou sur trois par exemple est accentué » (Fraisie, 1974, pp. 74-75).

¹³⁶ Sous l'influence de la musicologie, les dimensions du *timbre* et de la *hauteur* ont été proposées en compléments de la *durée* et de l'*intensité* comme principes d'organisation de la structure. Sauvanet (2000) a suggestivement proposé de transposer dans le domaine spatial et visuel (*dimension, intensité, matière, couleur*) les dimensions respectives de la *durée*, de l'*intensité*, du *timbre* et de la *hauteur* (Sauvanet, 2000, pp.174-177).

¹³⁷ Sauvanet, 2000, p. 177.

¹³⁸ entre 20 cs et 200 cs. Cf. Fraisse, 1974, p. 78.

4.1.1.3. Mouvement (M)

Le *mouvement*, c'est ce qui fait que le rythme ne se réduit pas à la *structure* et/ou la *périodicité*... Avec cette détermination, Sauvanet enregistre, et défend, les arguments de nombreux auteurs qui ont opposé le rythme à la mesure. Parce qu'il est plus délicat à définir que les deux précédents, on approchera ce prédicat à travers une série de points :

- L'opposition du mouvement et du périodique instancie un topos du discours rythmologique qui fait se confronter Héraclite et Platon, via Pythagore : il s'agit de déterminer qui de la période ou du mouvement va *régir* l'autre, jusqu'à le rendre éventuellement secondaire. A l'« ordre du mouvement » platonicien s'oppose alors la mobilité de la forme, la manière continue qu'elle a de fluer .

- Le *mouvement*, c'est la *metabolè*, la transformation sans solution de continuité, la « métamorphose avec conservation ou production d'une morphologie minimale. [...] Soit le mouvement transforme une structure et/ou une périodicité premières (comme dans le cas des musiques mesurées, ou de toute autre forme fixe), soit un mouvement premier se structure et/ou se périodise (comme dans le cas du vers libre, ou de toute autre improvisation »¹³⁹.

- Le *mouvement* produit de l'*altérité* alors que la période reproduit de l'*identité*. La période et le mouvement s'opposent alors comme le *prévisible* à l'*imprévisible* : en musique, le mouvement, c'est la *syncope*, le *retard*, ou encore cette latitude (mouvement) encadrée (périodicité) que prescrivait Debussy à un pianiste : « rigueur métronométrique absolue dans le retour des temps d'appui principaux, libre détente au contraire dans la répartition intérieure entre ces temps d'appui, de façon à ménager constamment des avancées et des retenues faisant “vivre la musique”. »¹⁴⁰

Pouvant être considérés indépendamment de toute définition formelle *du* rythme, ces trois prédicats permettent de contraster diverses définitions proposées dans un domaine. En linguistique, on pourra ainsi opposer une définition comme celle de M. Grammont qui fait la part belle à la périodicité (« Le rythme est l'impression que l'on éprouve d'une régularité dans le retour des temps marqués »¹⁴¹) à celle de L. Bourassa qui privilégie le mouvement et la structure : « Par un processus de différenciation, le rythme introduit, dans l'indétermination du flux, des points qualifiés, des éléments contrastifs, comme les arêtes (dont l'exemple canonique, dans le discours, serait celui des « accents »)

¹³⁹ Sauvanet, *op.cit.*, p. 190.

¹⁴⁰ Cité dans Sauvanet, 2000, p. 192.

¹⁴¹ M. Grammont, *Traité de phonétique*, Delagrave, 1965, p. 137, cité dans Sauvanet, 2000, p. 234.

et les intermittences (les « pauses »), à partir desquels se forment divers niveaux de groupements et d'intervalles. »¹⁴²

On tente maintenant de situer la définition du *rythme sémantique* proposée par F. Rastier par rapport à ces trois prédicats.

4.1.2. *Rythme sémantique dans la sémantique interprétative : première approche*

Dans *Sens et textualité*¹⁴³, F. Rastier proposait cette définition du *rythme sémantique* :

« Correspondance réglée entre une forme tactique et une structure thématique, dialectique ou dialogique. »

un passage de J. Gracq (« écrivain ou plumitif, percheron ou pur-sang ») permettant d'illustrer la superposition de plusieurs rythmes en une sorte de « contrepoint » sémantique, *aabb* pour les traits macrogénériques, *abba* pour les traits évaluatifs et *abab* en fonction du statut inhérent ou afférent des sèmes¹⁴⁴ :

	'écrivain'	'plumitif'	'percheron'	'pur-sang'
Traits macrogénériques	/humain/	/humain/	/animal/	/animal/
Traits génériques évaluatifs	/mélioratif/	/péjoratif/	/péjoratif/	/mélioratif/
Statut des sèmes évaluatifs	afférent	inhérent	afférent	inhérent

Tableau VI : exemple de *rythme sémantique*

4.1.2.1. Remarques sur la notation symbolique

Du point de vue de la représentation symbolique, il semble utile de distinguer les formes qui alternent des valeurs *différentes* (formes intercatégorielles) de celles qui alternent des valeurs *opposées* au sein de la même catégorie¹⁴⁵ (formes intracatégorielles). On conviendra de représenter les premières par des lettres distinctes (p. ex. : /lumineux/ /fluctuant/ /fluctuant/ /lumineux/ : *abba*), les secondes par une barre horizontale suscrite

¹⁴² L. Bourassa, 1993, p. 66.

¹⁴³ P. 280. La définition est identique dans Rastier 2001.

¹⁴⁴ Rastier, 1989, p. 99.

¹⁴⁵ On entend catégorie dans un sens proche de celui qui lui a été donné dans la sémantique structurale comme articulation d'une dimension sémantique mettant en jeu les relations de contrariété et de contradiction (p. ex. le *carré sémiotique*).

pour signaler des valeurs opposées (p. ex. : /céleste/ /terrestre/ /terrestre/ /céleste/ : \overline{aaaa}). En couplant les deux conventions, on peut ainsi rendre compte de façon simple de formes du type /lumière/ /fluctuant/ /permanent/ /obscurité/ : $ab\overline{ba}$ ¹⁴⁶.

Posant, sans l'argumenter, que le prédicat *mouvement* n'intervient pas dans la définition citée, la discussion qui suit examine principalement ceux de *structure* et de *périodicité*.

4.1.2.2. Rythme sémantique et structure

En première approximation, la définition paraît principalement mobiliser la composante *structure* du rythme : si rien n'est précisé relativement au statut théorique de la forme tactique, on retiendra des exemples proposés (*aabb*, *abba*, *abab*) qu'ils renvoient à des patrons formels *ordonnés*, la *tactique* ayant pour objet de rendre compte de la « disposition linéaire des unités sémantiques ». Au risque d'être trivial, soulignons que l'*ordination* revêt bien un rôle structurant puisque la modification de l'une des positions engage une transformation globale de la forme. Sans nous attacher ici à la nature de la « linéarité » de l'axe syntagmatique (cf. *infra*), retenons que la forme tactique semble pouvoir être rapportée sans trop de difficultés au « groupement » qui caractérise la perception du successif.

4.1.2.3. Rythme sémantique et périodicité ?

La question n'est pas simple car si la périodicité n'est pas thématifiée dans la définition (l'essentiel revenant au groupement) elle n'en est pas moins présente, de manière équivoque. Nous soulignons deux points :

(i) Les relatifs en « correspondance » sont une forme tactique et une *structure* ; dans les cas de structures thématiques intracatégorielles, les valeurs concernées articulent une catégorie sémantique (p. ex. : /mélioratif/ vs /péjoratif/, /humain/ vs /animal/, etc.). De sorte que si l'on considère la dimension articulée par ces sèmes, on est en droit d'évoquer sinon une *périodicité*, à tout le moins une *réurrence* pour cette dimension : une forme tactique \overline{aaaa} articulant une catégorie A peut ainsi être formulée comme une succession AAAA. Signalons cependant que :

¹⁴⁶ L'utilisation de la barre suscrite est purement conventionnelle et n'implique aucune prise de position quant au type formel des oppositions qui structurent la catégorie.

- toutes les catégories sémantiques ne sont pas égales devant l'éventuelle perception d'un rythme sémantique, en particulier les catégories grammaticalisées ; on trouverait sans doute forcené de vouloir identifier un rythme croisé \overline{aaaa} sur la catégorie de la /quantité/ dans *le fils (a) des voisins (\overline{a}) étudie (a) les formalistes russes (\overline{a})* ;

- la formulation en termes de récurrence d'une catégorie et le rapport $A/a\overline{a}$ évoquent immédiatement le lien entre sèmes et isotopie ; dans la perspective de la *perception sémantique* se pose alors la question de ce qui fait l'objet de la perception : perçoit-on la récurrence ponctuelle et discrète d'une catégorie sémantique ou bien l'*effet* de cette récurrence « objective » est-il celui d'une contribution à la *continuation* homogène du champ interprétatif ?

(ii) Une autre question concerne le lieu de cette périodicité : à supposer en effet que l'on tienne pour résolue la question précédente en convenant de reconnaître un phénomène d'ordre répétitif/périodique dans les exemples évoqués, il faut noter que celui-ci resterait *interne* à la forme tactique. Pourtant, les cas usuels de croisement des critères *structure* et *périodicité* maintiennent systématiquement une *extériorité* entre forme et répétition, qu'une structure donnée se répète périodiquement ou qu'une périodicité se structure, à l'image de la rythmisation subjective de phénomènes itératifs simples (tic-tac de l'horloge, etc.). Le recouvrement de (S) et (P) dans le rythme sémantique présente alors ce caractère paradoxal que leurs perceptions seraient pour ainsi dire exclusives : le « présent épais » nécessaire pour que la forme tactique se constitue dans son *unité* secondarise la perception d'une répétition/périodicité quand cette dernière perception grève la constitution de la forme. Dans tous les cas, l'extension maximale de la forme liée à l'empan de la mémoire de travail¹⁴⁷ limite radicalement l'ampleur de la périodicité.

Pour les raisons avancées, on considérera que la *périodicité* n'est pas constitutive du rythme sémantique tel que le définit F. Rastier. Plus précisément, si le groupement (structure) apparaît comme le *prédictat* principal du rythme en tant qu'une forme tactique est *perçue*, la répétition/périodicité n'intervient qu'au titre de *condition* de cette perception.

Remarque : Ces réflexions ne valent évidemment que dans le cadre de la définition du rythme sémantique que nous nous sommes donné pour objet, et il reste parfaitement envisageable d'en produire une qui mobiliserait la périodicité comme critère constitutif : c'est par exemple ce que fait le Groupe Mu, pour lequel la répétition sémique est le critère principal d'un rythme sémantique (Groupe Mu, 1990, pp. 191-

¹⁴⁷ Trois ou quatre éléments. Au-delà, le groupe se décompose en sous-groupes. Cf. Fraisse, 1974, p. 98.

193). Du reste, on trouve parfois dans les travaux de F. Rastier des occurrences du terme de rythme où le critère *structure* semble disparaître au profit de celui de *périodicité* : « Si les fonds sémantiques sont constitués par des isotopies, en général produites par la récurrence de traits génériques, la temporalisation de ces récurrences est assurée par des rythmes sémantiques »¹⁴⁸. On traitera cet aspect de la question sous la rubrique *tempo* (cf. *infra*).

On pourrait en revanche concevoir un couplage de S et P, ce qui semble d'ailleurs le cas dans certains exemples proposés par F. Rastier. Par exemple, derrière le calibrage identique des formes tactiques *abba* et *abab*, se découvrent des différences importantes, et *abab* peut probablement déjà être regardée comme l'enchaînement d'une cellule de base *ab*. Ainsi, dans ce vers de *Zone* (« Bergère ô tour Eiffel le troupeau des ponts bêle ce matin ») l'alternance des valeurs /campagne/-/ville/ pourra se noter *ab/ab/ab* sans que les deux premiers groupes (ou les deux derniers) ne s'imposent comme solidaires au sein d'une forme tactique plus ample *abab*. A l'image des unités rythmiques pédestres du plan de l'expression, on pourrait ainsi tenter une typologie des formes tactiques simples, en convenant de limiter à quatre le nombre de constituants :

	formes intracatégorielles	formes intercatégorielles	
formes binaires	$a\bar{a}$	ab	
formes ternaires	$a\bar{a}\bar{a}$	aba	abc
formes quaternaires	$a\bar{a}\bar{a}\bar{a}$	$abba, ab\bar{b}\bar{a}$	$abcd (?)$

Tableau VII : formes tactiques élémentaires

(i) $a\bar{a}$ et ab produisent les rythmes croisés $a\bar{a}\bar{a}\bar{a}$ et $abab$; pour $a\bar{a}\bar{a}\bar{a}$, cf. l'exemple de Gracq *supra* ; pour $abba, ab\bar{b}\bar{a}$ cf. l'analyse de *Lutteurs* (*infra.*) ; pour abc , cf. l'analyse par F. Rastier d'un sonnet de Jodelle (Rastier, 1989, p. 136). L'existence de $abcd$ comme cellule de base reste à attester.

(ii) Les rapports $a\bar{a}\bar{a}/a\bar{a}\bar{a}\bar{a}$ et $abal/abba$ intéressent le lien sème/isotopie et la possibilité de lire le chiasme comme un cycle. Cette question est discutée *infra* (4.1.3.2.).

L'examen mené jusqu'à présent s'est efforcé de situer la définition du rythme sémantique par rapport aux trois prédicats rythmiques. S'il nous a semblé pouvoir affirmer que le critère *structure* prime les autres, rien n'a encore été dit s'agissant des *principes* qui président à la constitution du groupement. C'est qu'on voit rapidement apparaître les limites d'une investigation qui ne porte que sur des patrons ordonnés de symboles : pourquoi par exemple ne pas considérer génétiquement *abba*, à l'instar de *abab*, comme

¹⁴⁸ Rastier, 2003b, p. 106.

un enchaînement avec transformation de la cellule ab ? C'est sans doute qu'outre certains aspects (symétrie, clôture), cette transformation est suffisamment routinisée pour que ses états initial et terminatif manifestent une unité de forme.

En prenant au sérieux l'expression « forme tactique » qui apparaît dans la définition du rythme sémantique, nous souhaitons donc maintenant questionner plus avant les conditions sous lesquelles une forme tactique peut s'imposer dans le champ perceptif comme une *figure* ou une *gestalt*.

4.1.3. *Forme tactique et gestalt*

Commençons par rappeler les principes de formation des unités phénoménales dans le champ perceptif, formulés d'abord par Wertheimer (1923) dans le cadre de la perception visuelle¹⁴⁹ (présentation de V. Rosenthal et Y.-M. Visetti 2003, pp. 137-139) :

- *proximité* : toutes conditions étant égales par ailleurs, des « éléments » qui sont proches dans le champ tendent à être perçus comme appartenant à la même unité ;
- *similarité* : de même des éléments morphologiquement semblables tendent à être perçus comme appartenant à la même unité ;
- *destin commun* : les éléments qui « se déplacent » d'une façon homologue (en direction ou en vitesse perçues) tendent à être regroupés ;
- *bonne continuation* : tout alignement tend à se prolonger en absorbant les éléments qui peuvent le continuer harmonieusement (par exemple, sans introduire de courbure exagérée) ;
- *clôture* : l'unification d'une région du champ se fait d'autant mieux qu'elle constitue un ensemble fermé sur lui-même, notamment par l'entremise d'un contour clos, sans lacunes.

Un autre principe, celui de *prégnance* ou de *bonne forme*, prévoit que le système perceptif, à conditions « objectives » égales (*i.e* celles que l'on peut objectiver avec les principes précédents), privilégiera une figure tendant à la symétrie, l'équilibre, la stabilité, l'économie.

La prudence s'impose pourtant au moment de transposer ces principes dans le cadre d'une sémantique linguistique : c'est qu'il y a un abîme qualitatif entre la présentation visuelle de figures géométriques (ensembles de points, courbes, etc.) et le « matériel » linguistique. Si l'on a évoqué précédemment l'investissement possible des principes de *proximité* ou de *similarité*, d'autres restent moins intuitifs, comme celui de *prégnance* pour lequel on ne voit pas toujours très nettement à quoi pourraient renvoyer

¹⁴⁹ Présentation de V. Rosenthal et Y.-M. Visetti, 2003, pp. 137-139.

ses déterminations¹⁵⁰. Aussi n'est-on pas sorti d'affaire en prétendant questionner à la manière gestaltiste les conditions de perception d'une forme tactique, puisqu'il s'agit simultanément d'évaluer les déterminations qualitatives propres au domaine d'objectivité concerné (ici sémantique) susceptibles d'investir les principes *génériques* d'organisation du champ. En l'espèce, on argumentera que la *prégnance* d'une forme tactique donnée ne ressortit pas, ou pas uniquement, à sa structure interne, mais est largement conditionnée par d'autres facteurs d'organisation du champ.

4.1.3.1. Forme tactique, axe syntagmatique et constituance

La définition proposée du rythme sémantique se fait sans référence à la notion de *durée*, et plus généralement à celle de *temps* : seule compte la *forme tactique* revêtue par les grandeurs thématique, dialectique ou dialogique. Il semble raisonnable de comprendre la *tactique du contenu* comme équivalente à la disposition *syntagmatique* des unités sémantiques. Pour trivial qu'il apparaisse, ce raccourci n'est pas sans conséquence : c'est qu'en effet la dimension fondamentale de déploiement de la parole, vocalisée ou non, énoncée comme interprétée, est avant tout temporelle, le statut *qualitatif* accordé à cette dimension dans une théorie donnée déterminant pour partie le type de phénomènes qu'elle s'autorise de décrire. A cet égard, la formulation spatialisante en termes de *position* paraît limiter, si on la convertit temporellement, l'articulation de l'axe syntagmatique à la catégorie *antériorité/postériorité* : décrire par exemple une forme tactique *abba* consiste à dire que *a précède b, qui se répète, qui précède a*. Tel que, on se limite ainsi à une concaténation d'unités *discrètes* dont l'unification dans une forme tactique reste non problématisée.

Imaginons tout d'abord une ordination syntagmatique d'unités sémantique du type *abcdefbghiefda* : on conviendra que la disposition *abba*, certes présente, a peu de chance d'être perçue comme telle, ce qui revient à dire qu'il n'y aura pas de construction d'une forme tactique. On rencontre ici l'exigence de *proximité* des éléments dans le

¹⁵⁰ V. Rosenthal et Y.-M. Visetti expliquent que le domaine géométrique a été doté d'une importance exagérée dans les premiers travaux gestaltistes : « c'est pourquoi d'autres critères ont été proposés par la suite, permettant de qualifier une forme (par exemple un triangle) comme plus ou moins : *conforme* à quelque loi générale de formation ; *originale* (par rapport à quelque prototype) ; *entière* ou *dégradée* ; *simple* ou *compliquée* ; *pauvre* ou *riche* (diversité des motifs internes) ; *significative (expressive)* ou dénuée de sens particulier. [...] Loin de se réduire à un ensemble de critères morphologiques, la *prégnance* devient dans cette perspective une façon de lier d'emblée les formes à des valeurs générales opérant dans l'organisation du champ » (Rosenthal, Visetti, 2003, p. 139).

champ, qui n'est cependant pas une condition suffisante. Considérons en effet ce passage de Proust, analysé en détail *infra* :

« [...] dans un incessant courant d'air l'ombre tiède et le soleil verdâtre filaient comme sur une surface flottante et évoquaient *le voisinage mobile, l'illumination, la miroitante instabilité du flot.* »

On pourrait certes reconnaître la forme *abba* dans « le voisinage *mobile* (/fluctuant/), *l'illumination* (/lumineux/), la *miroitante* (/lumineux/) *instabilité* (/fluctuant/) », mais dans ce cas aussi l'identification paraît forcée, pour au moins deux raisons :

(i) tout d'abord parce que /fluctuant/ est également présent dans 'miroitante' ; l'identification de la forme tactique aurait alors pour effet d'inhiber l'actualisation de cette valeur, ce qui reste conjectural dans tous les cas, et peu convaincant ici. On notera ainsi dès à présent que de même que « les formes sémantiques ne se construisent pas isolément, mais se définissent par des oppositions qui les discrétisent. Ainsi, elles s'édifient par inhibition réciproque »¹⁵¹, de même l'identification d'une forme tactique peut inhiber la constitution d'une autre forme tactique (cf. *infra* l'analyse de *Lutteurs*) ou d'une forme sémantique « ordinaire », ce dernier cas n'étant pas sans effet sur le mode mimétique du texte (cf. *infra* 4.1.4.).

(ii) Indépendamment du point précédent, la forme tactique construite est comme *désynchronisée* par rapport à la discrétisation *syntagmatique* de l'axe syntagmatique : sa clôture ('instabilité') se situe en effet en un lieu d'incomplétude syntagmatique, puisqu'il faut attendre 'flot' pour constituer l'intégralité du syntagme. Ce non-recouvrement nous paraît également affecter l'identification de la forme tactique. Développons ce dernier point.

Si *ordination* et *proximité* paraissent insuffisants à caractériser une forme tactique comme une forme perçue, c'est qu'il manque encore un principe élémentaire de *continuité* qui puisse assurer la *co-ordination* des unités, et sur le fond duquel la forme pourrait s'établir. Envisagée sur le versant « noétique » d'un parcours de constitution de formes, cette continuité renvoie au « présent psychologique » évoqué par Paul Fraisse ou au « présent épais et non-ponctuel » fait de protensions et de rétensions des approches phénoménologiques et microgénétiques, et apparaît comme un mode minimal de la *durée*. Sur le versant « noématique », on soulignera plutôt la *connexité* de certaines zones du champ, connexité que l'on pourra ressaisir dans les phénomènes désignés, à tout le moins,

¹⁵¹ Rastier, 2003a, p. 111.

par les concepts d'*isotopie* et d'*acteur* au palier macrosémantique, d'*actant* au palier mésosémantique. Concentrons-nous ici sur le palier mésosémantique.

Que l'on envisage le schème de l'axe syntagmatique sur le modèle spatial de la ligne ou temporel du flux, il demeure que le continu ainsi déployé est un continu mathématique non qualifié linguistiquement et sémantiquement. Or, en première approximation, cette qualification se découvre dans le passage du *syntagmatique* au *syntaxique*, c'est-à-dire dans une première *discontinuation*, orchestrée par la morphosyntaxe¹⁵², de la parole en *constituants*. Ce découpage n'aboutit pas à une substitution sans reste d'un *ponctuel* à un continu, dont le sémanticien a sans doute peu à dire, mais à un *changement d'échelle* où le constituant discrétisé déploie un nouveau continu qui, c'est essentiel, va être *borné* et pouvoir être qualifié sémantiquement en termes de *zone actancielle*¹⁵³.

En considérant alors les zones actanciennes comme à même de prodiguer le continu et la clôture qui manquent dans la définition uniquement dispositionnelle et itérative de la forme tactique, on en fait *ipso facto* des conditions de perception d'un rythme sémantique. Si l'on convient de l'aspect immédiatement sémantique de l'actance, cela implique de préciser la définition du *rythme sémantique* comme « correspondance réglée d'une forme tactique et d'une structure thématique, dialectique ou dialogique », car la prégnance même d'une forme tactique sera en amont conditionnée par la caractéristique de la ou des zone(s) actancielle(s) sur laquelle (ou pendant laquelle) elle se développe : dans l'exemple précédent du passage de Proust, la clôture de la forme tactique est pour ainsi dire « en avance » sur celle de la zone actancielle.

Précisons immédiatement qu'il ne s'agit pas pour autant d'affirmer qu'une forme tactique doit nécessairement s'inscrire dans les bornes d'une zone actancielle, ce qui est déjà faux au niveau mésosémantique, et insensé au niveau macrosémantique : simplement, le découpage en constituants, mais également les opérations « énonciatives » de thématisation ou de focalisation, modulent la prégnance de telle forme tactique dans le champ perceptif. Cette modulation s'apprécie tout particulièrement dans les cas où une ordination d'unités sémantiques peut donner lieu à des découpages alternatifs de formes tactiques, à l'image des stimuli multistables dans la perception visuelle. Pour illustrer ce point, considérons le début de *Lutteurs*, de René Char :

¹⁵² Ici, il faudrait bien entendu préciser en fonction des types de langues.

¹⁵³ On reprend la théorie des zones actanciennes de F. Rastier (2002, pp. 257-259) On ne considère pas, ce faisant, qu'il y a un recouvrement absolu des zones actanciennes et des constructions morphosyntaxiques, mais simplement que les secondes contraignent fortement l'élaboration des premières.

Dans le ciel des hommes, le pain des étoiles me sembla ténébreux et durci¹⁵⁴, mais dans leurs mains étroites je lus la joute de ces étoiles en invitant d'autres : émigrantes du pont encore rêveuses ; j'en recueillis la sueur dorée et par moi la terre cessa de mourir.

Par rapport aux dimensions //céleste// (a) et //terrestre// (\bar{a}), et si l'on s'en tient à la simple linéarisation des unités sémantiques sur l'axe syntagmatique, on constate la suite $a\bar{a}a\bar{a}a\bar{a}$, dans laquelle il est loisible d'identifier deux chiasmes imbriqués : $[a\bar{a}[\bar{a}a]a\bar{a}]$. Si l'on convient de distinguer ici trois zones actancielles : *locative*, *nominative* et *attributive*, c'est à la faveur de leur mise en relation deux à deux (*i.e.* nominatif/attributif ou locatif/nominatif) que l'un des deux chiasmes acquerra éventuellement une prégnance supérieure. Si l'on considère que la relation nominatif/attributif, en tant que noyau de l'actance primaire sur l'axe de la *catégorisation*¹⁵⁵, manifeste une forte solidarité, on décidera alors de favoriser $\bar{a}a\bar{a}$:

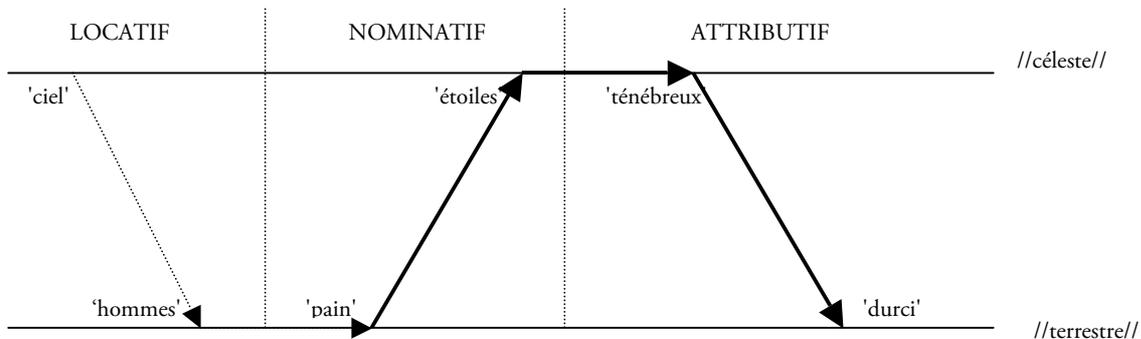


Figure XXI : chiasme sémantique

Mais d'autres facteurs contribuent à l'inverse au soulignement de la relation locatif/nominatif :

- la répétition d'une même structure linguistique *le N1 de N2* crée un effet d'écho sur le fond duquel l'inégalité $a\bar{a}a\bar{a}$ sera favorisée ;
- l'interprétation étant un processus orienté, on peut raisonnablement poser que la reconnaissance de la forme $a\bar{a}a\bar{a}$, identifiée en premier, inhibe à un certain degré la perception de $\bar{a}a\bar{a}$, la section $\bar{a}a$ étant prioritairement perçue comme fermante (principe de clôture) plutôt qu'ouvrante ;
- 'ténébreux' et 'durci' ne sont pas marqués par la catégorie //céleste// vs //terrestre// : ces sèmes y sont donc contextuellement afférents, alors qu'ils sont inhérents pour 'ciel', 'homme', 'étoiles' et 'pain'. Soit :

¹⁵⁴ Nous soulignons.

¹⁵⁵ Cf. Rastier, 2002, p. 259.

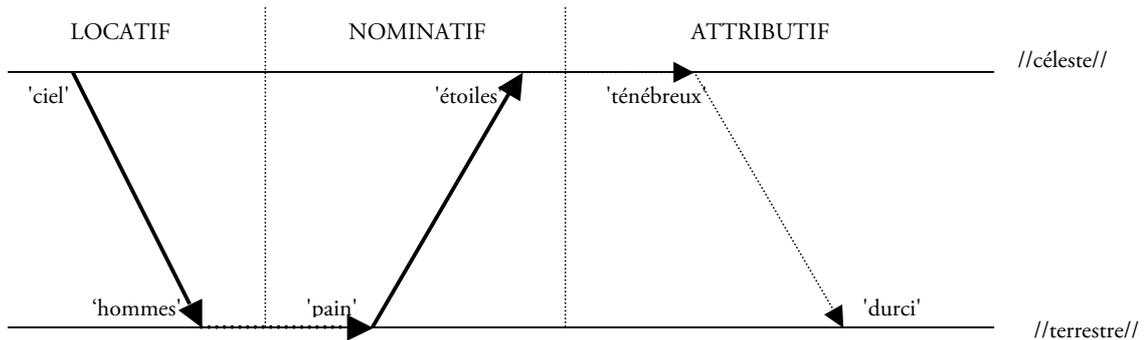


Figure XXII : chiasme sémantique

Pour les raisons avancées, on privilégiera ici cette dernière possibilité en considérant que la forme tactique \overline{aaaa} revêt une prégnance supérieure à \overline{aaaa} .

Remarque : Indépendamment, l'étude de l'activité sémantique au sein des deux premiers syntagmes confirme ce diagnostic. S'agissant des relations de dominance entre les valeurs //céleste// et //terrestre//, on remarque en effet que la structure *le N1 de N2* fonctionne de manière inverse dans S1 ("le ciel des hommes") et S2 ("le pain des étoiles") : dans S1, on a affaire à une structure génitive "classique", 'des hommes' venant caractériser 'ciel', ce dernier étant le thème du syntagme. On dira alors que N1 (//céleste//) domine N2 (//terrestre//). S2 fonctionne en revanche comme une métaphore au génitif, et plus précisément comme ce que Friedrich appelle une "métaphore du génitif prédicatif", où N1 et N2 sont en connexion métaphorique¹⁵⁶. /doré/ paraît un sème spécifique commun à 'étoile' et 'pain', ce que confirme indirectement 'ténébreux', et directement la suite du texte ("j'en recueillis la sueur dorée et par moi la terre cessa de mourir.") Il apparaît alors que, contrairement à S1, c'est ici le sème dimensionnel de N2 (//céleste//) qui est dominant, car dans ce type de structure N2 est comparé et N1 comparant. Si l'on convient de sténographier en majuscule la valeur dominante et en minuscule la valeur dominée, on aurait pour la séquence étudiée : $\overline{Aaaa}-AA$, où se confirme la prégnance supérieure du premier chiasme par rapport au second.

Quant à la relation entre les zones nominative et attributive, elle repose davantage sur les relations entre sèmes spécifiques, qui se disposent également selon une forme intercatégorielle remarquable : /tendre/ /lumière/ /obscurité/ /dur/¹⁵⁷ : \overline{abba} . On a ici une forme de contrepoint sémantique puisqu'à la disposition en chiasme des deux catégories

¹⁵⁶ Il faut bien distinguer dans les métaphores au génitif celles où la connexion se fait entre N1 et un terme non lexicalisé : p. ex. "la ronde des étoiles" où 'ronde' entre en connexion symbolique avec ['mouvement'] et celles où la relation s'établit entre N1 et N2 : p. ex. "la cendre des étoiles" (Montale), "la paille de l'eau" (Eluard), (exemples repris de Friedrich 1999, p. 306).

¹⁵⁷ Ici, l'allotopie des sèmes inhérents /lumière/ vs /obscurité/ sert d'interprétant pour l'afférence du sème /tendre/ dans 'pain'.

/lumière-obscurité/ et /tendre-dur/ correspond une disposition "plate" $aaaa$ sur la catégorie thymique. Au total pour les catégories envisagées :

Signifiant textuel	<i>le ciel des hommes</i>	<i>le pain des étoiles</i>	<i>ténébreux et durci</i>
Zones actancielles	Locatif	nominatif	attributif
/céleste/ vs /terrestre/	[a \bar{a}]	\bar{a} a [\bar{a} a]	a \bar{a}
/tendre/ vs /dur/ (a) /lumière/ vs /obscurité/ (b)		[a b]	\bar{b} \bar{a}
/euphorie/ vs /dysphorie/		[a a]	\bar{a} \bar{a}

Tableau VIII : contrepoint tactique dans *Lutteurs*

J. Geninasca a montré¹⁵⁸ que l'enjeu principal de *Lutteurs* est la liquidation du « manque » initial par l'énonciateur représenté qui assure la transformation de la molécule [[/dur/ /obscur/ /dysphorique/] (ATT) [/matériel/] (LOC) [/céleste/-/terrestre/]] en [[/fluide/ /lumineux/ /euphorique/] (ATT) [/matériel/] (LOC) [/terrestre/-/céleste/]] ; on ajoutera que l'ensemble des valeurs prises par chaque catégorie est présent dès la première proposition du texte, la centralité du syntagme « pain des étoiles » étant redoublée par sa position à l'intersection de deux formes chiasmatisques, section *fermante* pour les dimensions « cosmologiques », *ouvrante* pour les sèmes spécifiques.

Remarque : Pour les dimensions /céleste/ vs /terrestre/, la répartition est donc de la forme $[aaaa]-[aa]$, la deuxième forme faisant comme un écho concentré à la première. Peut-être serait-il possible d'appliquer sur le plan du signifié le concept stylistique de *cadence* pour rendre compte des relations *entre* formes au sein d'une même période. Dans le cas présent, on aurait alors une cadence mineure.

Sans pousser la description, qu'il suffise ici d'avoir argumenté que, pour ne pas nécessairement coïncider avec les frontières actanciennes, les formes tactiques en restent dépendantes à proportion de ce que leur perception au palier mésosémantique est partiellement conditionnée par celles-là.

¹⁵⁸ Cf. Geninasca, 1997, pp. 163-174.

4.1.3.2. Forme tactique et scansion sémique

Deux réserves, au moins, doivent être formulées à propos du développement précédent : (i) tout d'abord, la critique menée d'une définition du rythme reposant uniquement sur l'itération d'unités discrètes ne doit pas occulter que l'apparition de discontinuités reste cependant constitutive des phénomènes rythmiques, qui dialectisent précisément le rapport continu/discontinu ; (ii) Ensuite, on ne saurait limiter l'intervention d'un continu sémantiquement qualifié à celui envisagé *supra* des zones actanciennes, et il faut au moins rappeler certains principes plus globaux de continuité dans le champ (isotopie, acteur, cf. chapitre 3). L'avantage stratégique qu'offre le concept d'isotopie pour notre propos, c'est que tout en présentant un mode du continu qui s'affranchit du cadre strictement syntaxique, il instancie de manière problématique le rapport continu/discontinu au cœur même de sa définition. Parce que cela permet de lier les deux réserves que nous venons d'émettre, les attendus du rapport sème/isotopie s'avèrent de fait éclairants au moment de faire retour sur la question du rythme sémantique. Rappelons certaines conclusions des reformulations morphosémantiques du rapport sème/isotopie : (i) maintien d'un principe de *dépendance* théorique entre les deux concepts, mais inversé puisque l'identification d'un sème est conditionnée par l'existence d'une isotopie ; (ii) intuition perceptive de ce rapport, où le passage de l'isotopie au sème ne doit pas se comprendre comme l'*instanciation* d'un type par une occurrence, en dépit du fait que l'on puisse appréhender le sème comme une *valeur* prise par l'isotopie, mais comme l'*individuation* locale de l'isotopie, la conjonction de ce phénomène sur plusieurs isotopies en une même zone du champ donnant lieu à l'émergence d'une forme d'autant plus saillante que cette zone est concentrée (mot ou syntagme).

S'agissant maintenant des formes tactiques, nous avons argumenté dans la section précédente que leur perception était soumise à conditions, notamment relatives aux zones actanciennes. Formulée abruptement, la question est alors : *pourquoi, dans une forme tactique, y a-t-il du sème plutôt que de l'isotopie ?*

On commencera par noter que des exemples du type \overline{aaaa} , \overline{aaaa} , ou \overline{aaaa} sont par définition isotopes puisque l'on reste au sein d'une catégorie. La formulation sémique ne fait donc pas problème ici, étant directement liée aux forts contrastes sémantiques de la juxtaposition des contraires (franchissement de seuils). Cette explication n'est pourtant pas suffisante : pourquoi en effet éprouve-t-on le besoin de noter \overline{aa} la zone centrale de la forme \overline{aaaa} , alors que la répétition de \overline{a} ainsi que la proximité des deux unités semblent au

contraire engager une lecture continue (isotopique) de la section \overline{aa} ? Auquel cas le chiasme prendrait la forme d'un cycle du type :

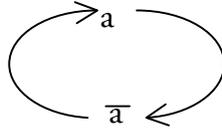


Figure XXIII : le cycle du chiasme

On retrouve ici une variété du problème des points réguliers et singuliers, et on ne saurait se contenter d'affirmer que formulations isotopique ou sémique sont deux aspects d'un même phénomène, ce qui serait renoncer à toute tentative d'explication de la répartition du champ perceptif en fond et forme : s'il n'y a de forme comme de rythme que *perçus*, il reste à élucider les lois de formation de ces unités phénoménales.

Dans le cas des formes tactiques reconnues au palier mésosémantique, il semble que l'on ne puisse trouver le principe de leur formation qu'en élargissant la perspective du plan sémantique au plan *sémiotique* : la force de conviction de la *scansion* sémique semble être conditionnée par sa corrélation avec l'*accentuation* du plan du signifiant. S'agissant par exemple de la forme \overline{aaaa} , les exemples que nous avons pu étudier se signalent en effet tous par le fait que (i) l'étendue syllabique des zones \overline{aa} et \overline{aa} est identique ou similaire et (ii) la zone centrale \overline{aa} se distribue systématiquement sur des groupes accentuels distincts, qu'ils soient intrasyntagmatiques (p. ex. « Implacable ennemi des amoureuses lois » (Racine, *Phèdre*, v. 59) ; « l'immobile piétinement des mortelles statues » (Tardieu, *Le témoin invisible*) ou intersyntagmatiques (p. ex. « ô Fangeuse grandeur ! sublime ignominie ! » (Baudelaire, *Spleen et Idéal*, XXIII) ; *Lutteurs* (cf. *supra*) ; l'exemple de Gracq analysé par F. Rastier).

Sans procéder à une tentante mais sans doute hâtive assimilation sème/accent, on soulignera cependant ce parallèle important que la fonction démarcative de l'accent en français, qu'il soit de durée et/ou d'intensité, correspond à une discrétisation de la chaîne linguistique quand le sème renvoie à une discrétisation de la « substance du contenu »¹⁵⁹. En somme, le rapprochement pourrait ici se faire du point de vue de la catégorie

¹⁵⁹ Ces phénomènes syntagmatiques sont du reste à corrélérer à l'ordre paradigmatique et à la question de la discrétisation des unités *linguistiques* et de leurs classes de définition (cf. par exemple la différence que font les grammairiens entre fonctions déterminative et discriminative de l'adjectif : *un discours présidentiel* vs *un discours incompréhensible*).

intense/extense : l'isotopie envisagée sous l'angle de sa variation pourrait être comparée aux modulations prosodiques, et le sème à l'accent.

Simple conditions linguistiques, ces corrélations peuvent cependant faire l'objet d'élaborations à des fins plus ambitieuses. Prenons pour exemple ces trois vers de *Phèdre* (c'est Théràmène qui parle) :

⁵⁸Pourriez-vous n'être plus ce superbe Hippolyte,

⁵⁹Implacable ennemi des amoureuses lois,

⁶⁰Et d'un joug que Thésée a subi tant de fois ?

⁶¹Vénus par votre orgueil si longtemps méprisée (...)

Les vers 58 et 60 sont des alexandrins réguliers (3-3-3-3), et le premier hémistiche du vers 59 fonctionne selon la même cellule de base (3-3). D'un point de vue accentuel, la singularité se situe sur le deuxième hémistiche du vers 59, où cette régularité est rompue. Or on observe sur ce vers la forme chiasmatisque $ab\bar{a}$ ¹⁶⁰ ((avec a : /inexorable/ et b : /haine/, \bar{b} : /amour/ articulants la catégorie des /passions concupiscibles/). Comme la forme tactique n'est identifiée qu'avec l'apparition du dernier terme du vers, on constate une synchronisation d'un événement *sémiotique* localisé sur le deuxième hémistiche (nous marquons par une barre verticale le point singulier, ici l'absence de l'accent attendu) :

Vers 58	Sa	— — U	— — U	— — U	— — U
	Sé				
Vers 59	Sa	— — U	— — U	— — —	— U
	Sé	a	b	\bar{b}	a
Vers 60	Sa	— — U	— — U	— — U	— — U
	Sé				

On sait que l'une des transformations thématiques opérées par Racine par rapport au texte d'Euripide est d'avoir mis Hippolyte sous le joug de la passion amoureuse. Or nous sommes à ce moment de la pièce dans la scène d'exposition. A notre avis, l'effet de cet événement sur les deux plans est de souligner cette *inversion thématique*, et, de ce point de vue, le « superbe Hippolyte » du vers 58 instancie l'Hippolyte euripidien. Cette

¹⁶⁰ Dans laquelle Spitzer voit une « hypallage à l'antique » (1970, p. 253).

instanciation est renforcée par la relation paratopique entre « superbe »¹⁶¹, « implacable », et « orgueil » (v.61) qui lexicalisent le thème de l'*hubris*.

Résumons : dans cette section et la précédente, nous avons cherché à déterminer quels pouvaient être les principes présidant à la constitution d'une forme tactique comme une *gestalt*. Les résultats tiennent en deux points :

1. Outre la *proximité* (non suffisante) et la *similarité* (définitoire), on retiendra l'exigence de prendre en compte la segmentation actancielle de l'axe syntagmatique dans la mesure où elle fournit une première forme de continuité qui prodigue la *durée* nécessaire à la saisie unitaire de la forme, tout en modulant sa *prégnance* perceptive : celle-ci sera conditionnée par la simultanéité de la *clôture* de la forme tactique et d'une zone actancielle. Ce premier examen a cependant été mené sans égard pour la nature discrète des unités sémantiques mises en jeu.

2. La problématisation du rapport sème/isotopie dans le cadre morphosémantique nous a permis d'avancer que la perception de la *scansion* sémique pourrait être conditionnée par sa corrélation avec l'accentuation linguistique : une forme tactique s'imposera dans le champ perceptif à proportion de ce qu'elle sera synchronisée avec le découpage accentuel de la chaîne parlée, et par exemple, dans le cas du chiasme, par la nécessité que la zone centrale appartienne à deux groupes accentuels distincts. Cette condition de discontinuité sur les deux plans du signifiant et du signifié peut se formuler comme un principe de *saillance* perceptive, la continuité étant alors assurée par la continuation de l'isotopie et la relation entre les zones actanciennes (dans les cas où la forme tactique se distribue sur plusieurs zones).

La conjonction de ces conditions permet de parler de *gestalt* dans la mesure où la forme tactique sera alors une forme *forte*, mais il faut évidemment prévoir tout un continuum de cas intermédiaires (abaissement de la *prégnance* dans l'exemple analysé de Char, abaissement de la *similarité* dans les formes du type $ab\bar{b}a$, etc.).

4.1.4. Formes tactiques, activité mésosémantique et mode mimétique

Les observations « conditionnelles » qui précèdent doivent être mises en perspective dans le cadre plus général d'une théorie des parcours interprétatifs. Rappelons que l'activité sémantique au palier mésotextuel consiste dans l'élaboration de fonds et de formes (discrétisation des complexes sémiques, propagation et inhibition dans les

¹⁶¹ « Superbe » signifie orgueilleux dans la langue classique.

différentes zones de localité, casualisation et détermination) et dans l'entretien des formes textuelles (typification (molécules sémiques), reprises avec ou sans déformation, investissements des positions actancielles par des acteurs). Mais qu'advient-il des corrélats de cette activité lorsqu'une forme tactique satisfait aux conditions évoquées *supra* ? En se proposant de suivre l'hypothèse de la *perception sémantique*, il faut convenir que l'émergence d'une forme tactique dans le champ perceptif doit affecter à quelque titre la constitution des formes sémantiques « ordinaires », attendu que la répartition en figure et fond est un principe générique d'organisation du champ. On dira alors qu'une forme tactique prégnante est un percept qui subtilise le centre du champ perceptif aux formes thématiques en bloquant provisoirement leur constitution. Techniquement, ce blocage peut s'apprécier d'au moins deux manières :

(i) par l'inhibition des actualisations casuelles qui structurent les complexes sémiques, ce qui n'est paradoxal qu'en apparence : d'éléments de *formes* en tant que *liens* des complexes sémiques, les sèmes actanciels sont convertis en *fonds* (zones actancielles), dont on a vu l'importance comme condition de perception des formes tactiques.

(ii) par l'atténuation des propagations et des inhibitions sémiques au sein du syntagme : par exemple dans « Dans le ciel des hommes, le pain des étoiles me sembla ténébreux et durci », la reconnaissance des formes tactiques suppose une indépendance relative des *signes* dans chacun des syntagmes, faute de quoi les catégories dominantes inhiberaient les dominés. A cet égard, il paraît essentiel de relever que si la conception morphosémantique du texte, contre la perspective distributionnelle, privilégie des segmentations du flux sémantique et expressif qui ne coïncident pas nécessairement avec les découpages syntaxiques et lexicaux, il faut cependant reconnaître, dans le prolongement des remarques précédentes sur l'accentuation, que la *sémiotité* du linguistique se découvre tout particulièrement dans les cas évoqués de rythmes sémantiques.

Ces modifications de l'activité mésosémantique ne sont pas sans effet sur le mode mimétique du texte puisque l'impression référentielle, que l'on se situe dans le réalisme empirique ou transcendant, est pour ainsi dire suspendue le temps de la perception de la forme tactique. S'ouvre ici une piste de recherche intéressante qui évaluerait l'existence d'appariements affinitaires entre formes tactiques et *esthésies*¹⁶². Une première prospection

¹⁶² « *esthésie* : “vision du monde” suscitée et contrainte par un type de morphologie sémantique. Les esthésies engagent divers domaines de caractérisation d'ampleur croissante : les éléments de formes sémantiques, comme les tropes ; les types d'impression référentielle ; les tons, isotopies évaluatives. » (Rastier, 2001, p. 298).

montre ainsi que la forme \overline{aaaa} (abba) paraît très régulièrement liée à la double hypallage, dont l'effet général est de saper la *mimésis*¹⁶³.

4.2. Aspectualisation des parcours interprétatifs

En attachant l'existence d'un rythme sémantique à la présence d'une forme tactique sur le plan du signifié, la définition proposée par Rastier a l'intérêt de délimiter notablement l'extension des faits considérés. La prendre pour objet a ainsi permis de discuter de manière détaillée un type précis de phénomènes. La prépondérance du critère *structure* et l'exclusion du *mouvement* aura cependant eu pour effet de mettre hors de portée d'autres dimensions qui intéressent pourtant la question plus générale de la temporalisation et de l'aspectualisation des parcours interprétatifs. Sans prétention à l'exhaustivité, on se propose d'évoquer ici l'aspectualisation des phénomènes de diffusion/sommation dans ses relations avec le plan du signifiant.

4.2.1. Prédicats aspectuels

Depuis les recherches saussuriennes sur l'anagrammatisme comme principe organisateur de l'allitération, les phénomènes de concentration/diffusion linguistique ont fait l'objet de multiples descriptions¹⁶⁴. Les phénomènes présentés sur le plan du signifié trouvent des corrélats sur le plan du signifiant. Le Groupe Mu¹⁶⁵ identifie ainsi des *expansions*, comme dans ces deux vers d'Olivier Larronde :

Ni vous ne figerez les plis de mon eau froide,
Gel du poème, ou son fouillis ne ferez roide.

avec :

¹⁶³ Sur les liens de l'hypallage et du mode mimétique, cf. Rastier 2001*b*. Au point que la perception de cette forme tactique pourrait fonctionner comme *interprétant* d'une lecture tropique (Cf. *infra* 4.3.). Ces appariements restent bien évidemment liés à des discours et à des langues (en français par exemple, les contraintes sur la position de l'adjectif).

¹⁶⁴ Le lecteur pourra se reporter à l'exemplaire analyse du plan de l'expression de *Larme* (Rimbaud) par C. Zilberberg, (1988, pp. 205-224).

¹⁶⁵ 1990, pp. 176-177.

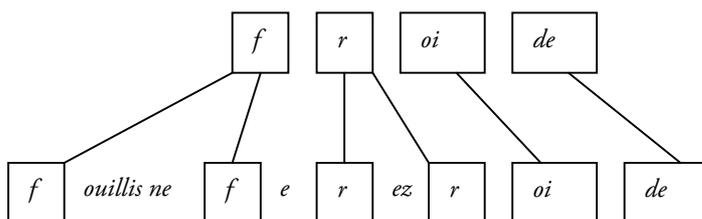


Figure XXIV : expansion du signifiant

ou des *contractions*, celle-ci extraite de Laforgue :

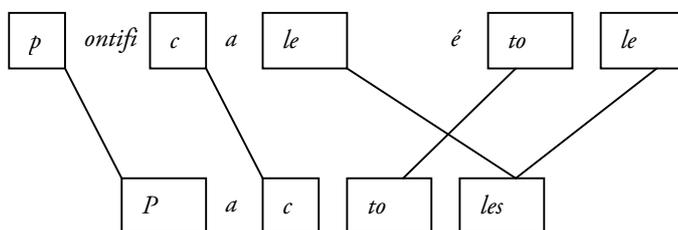


Figure XXV : contraction du signifiant

Pour le plan du signifié, reprenons en exemple le passage d' *Albertine Disparue* cité *supra*.

Le constituant final « miroitante instabilité du flot » lexicalise de façon compacte et structurée les sèmes /lumineux/, /fluctuant/ et /liquide/, présents de manière diffuse dans la période. Cette lexicalisation compacte est progressive puisque "voisinage mobile" et "illumination" densifient les isotopies et amorcent la sommation de la forme. Au niveau de la structuration actancielle, si les trois syntagmes "voisinage mobile" (a), "illumination" (b) et "miroitante instabilité du flot" (c) partagent la même zone *accusative*, la structuration de l'ensemble de la zone n'est effective qu'avec l'apparition de "flot" qui permet sans équivoque d'affecter le cas *attributif* à "voisinage mobile", "illumination" et "miroitante instabilité", et de rétropropager /liquide/ sur (a) et (b).

Les deux couples *diffusion/sommation* et *diffus/compact*, qui qualifient respectivement la dynamique des parcours de construction/dissolution et les corrélats morphologiques de ces dynamiques, s'opposent sur la dimension *statif/évolutif* ; le *statif* peut se spécifier aspectuellement en *ponctuel* pour le *compact* et *duratif* pour le *diffus* ; l'*évolutif* peut être ressaisi temporellement comme un changement de *tempo*, *accélération* pour la sommation, *ralentissement* pour la diffusion. Soit :

		<i>statif</i>	
		<i>ponctuel</i>	<i>duratif</i>
<i>évolutif</i>	<i>ralentissement</i>	diffusion	raréfaction/disparition
	<i>accélération</i>	changement d'échelle	sommation

Tableau IX : aspect des parcours

Outre l'application d'un ralentissement au ponctuel (*diffusion du compact*) et d'une accélération au duratif (*sommation du diffus*), on note également la possibilité d'un ralentissement du duratif qui correspondrait à une *raréfaction*, voire à une *disparition* d'isotopie. A l'inverse, une accélération du ponctuel signale un *changement d'échelle* où ce qui était premièrement qualifié comme compact se voit (re)bifurqué par l'opposition ponctuel/duratif : dans l'exemple précédent, si "miroitante (/lumière/, /fluctuant/) instabilité (/fluctuant/) du flot (/liquide/)" réalise de manière compacte la forme [/liquide/] (ATT) [/lumière/ /fluctuant/], le sémème 'flot' contient également /fluctuant/ et /lumière/, le premier avec un statut de sème inhérent, le second afférent (cf. la phraséologie : des *flots de lumière, de clarté*). Ces changements d'échelle témoignent de la *récurtivité* des cycles de diffusion/sommation. En s'inspirant d'une représentation de Rastier¹⁶⁶, on aurait ici :

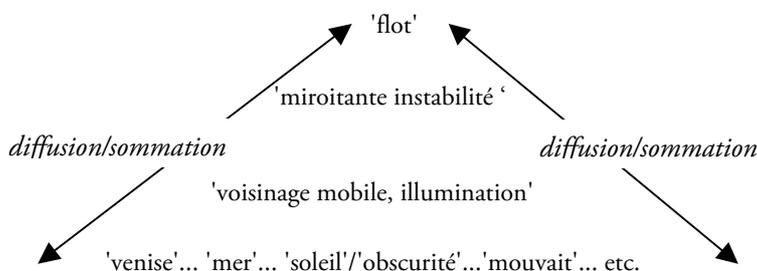


Figure XXVI : diffusion/sommation

Remarque : comme souvent, le moment de l'illustration est l'occasion d'une relâche des principes ; ce dont il faudrait pouvoir rendre compte dans les cas où la lexicalisation synthétique clôt le parcours, c'est de ce caractère paradoxal des fonds sémantiques, qui tout en participant à l'identité du champ perceptif ne sont jamais *thématisés* comme tels, et pourtant conditionnent la saillance perceptive des formes. Dans l'exemple précédent, /liquide/, /fluctuant/, et /lumière/ n'acquièrent leur « netteté » perceptive que dans la clause, mais celle-ci était comme anticipée et rendue possible dans et par le passage antérieur, où ces « qualités sémantiques » manifestaient pourtant une présence encore non-individuée. Cet aspect circulaire de la

¹⁶⁶ 2003b.

perception sémantique gagnerait probablement à se voir reformulé et travaillé dans le cadre d'une approche microgénétique¹⁶⁷.

La position tactique des cycles de diffusion/sommation semble corrélée à des séquences textuelles stéréotypées. La diffusion du compact paraît ouvrante, la transformation en fond concourant à la continuité thématique du champ, tandis que la sommation du compact paraît préférentiellement associée à des séquences fermantes, ce qui contribue à l'effet de clausule.

4.2.2. Appariements sémiotiques

A l'image de ce que nous avons essayé de montrer pour la perception des formes tactiques dans leur relation avec la discontinuation accentuelle du plan du signifiant, sans doute les phénomènes de diffusion/sommation sont-ils d'autant plus prégnants qu'ils sont appariés sur les deux plans du langage.

Dans le cas du passage de Proust, le rapport d'équivalence sémantique entre "le voisinage mobile" (a) et "l'illumination"(b) d'une part et "la miroitante instabilité du flot"(c) d'autre part se double en effet d'une équivalence temporelle due à l'identité syllabique (11 syllabes pour (a) et (b) et pour (c)). Mais sur le fond de cette isochronie s'observe une intensification prosodique de l'ensemble du passage, vocalique ([i]) dans la première partie, vocalique (reprise des [i]) et consonantique dans la seconde (alvéodentale) : si l'on convient de neutraliser l'opposition sourd/sonore, on relève en effet une répétition de [t]- [d] sur les positions 4, 5, 6, 9, 10 de (c).

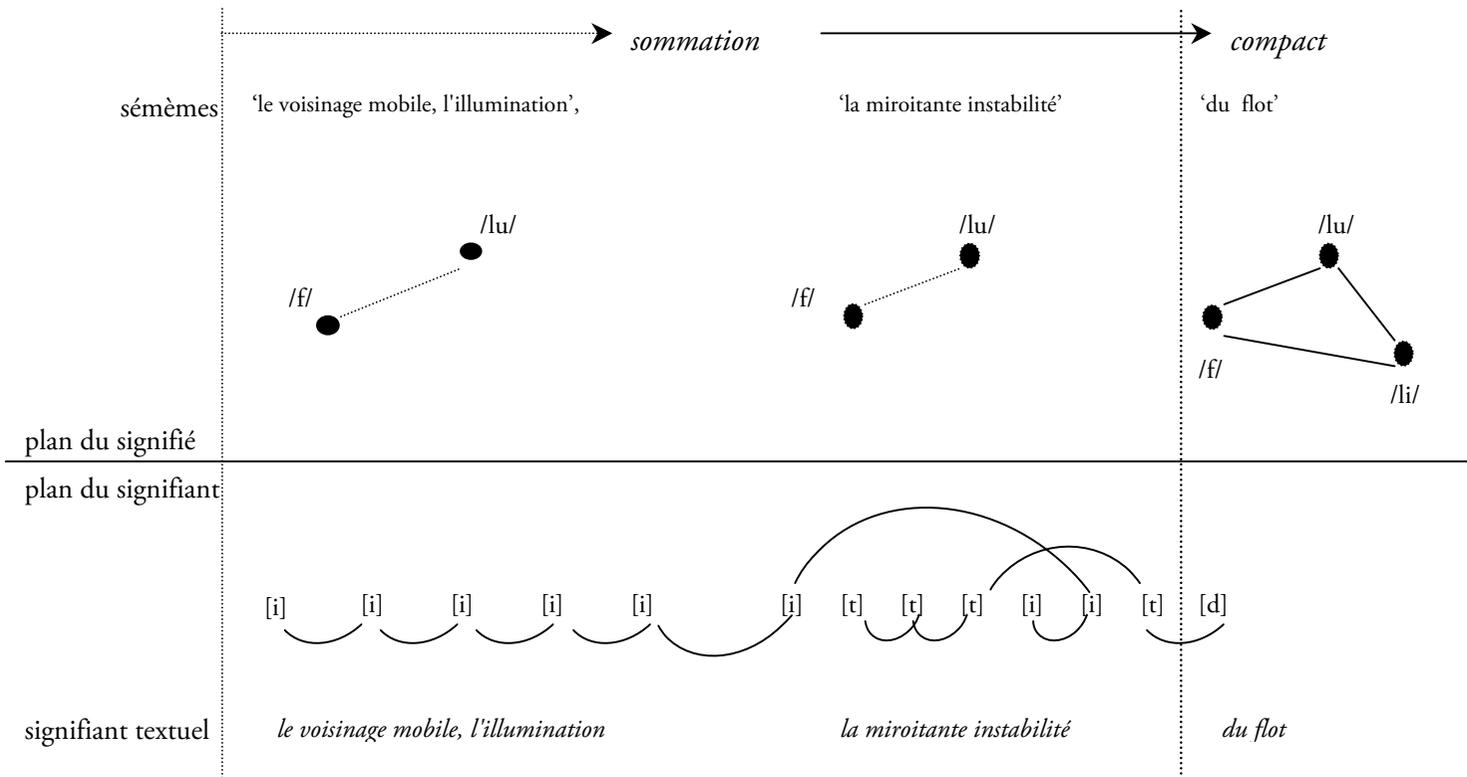
Si une théorisation de type dualiste décrirait le passage en conférant un rôle *expressif* à l'intensification prosodique, nous soulignerions volontiers la relation inverse : la sommation de formes sur le plan du signifié est tout autant une condition de perception

¹⁶⁷ « Le concept de microgenèse désigne le développement à l'échelle du temps présent d'un percept, d'une expression, d'une pensée ou d'un phénomène d'imagination. Il définit le surgissement de l'expérience immédiate comme un phénomène dont les antécédents directs procèdent d'une certaine dynamique de différenciation génétique. [...] La description microgénétique se substitue à la représentation usuelle des processus en termes de transformation (du flux physique ou de l'information) et d'intégration (de différents types de données ou de composants primitifs. Elle rétablit l'expérience immédiate dans la structure dynamique du présent, dans le déploiement *progressif* mais *immédiat* du sens ; elle lui restitue également son organisation *thématique* et ses dimensions *culturelle* et *herméneutique*. Ainsi, chaque antécédent ou précurseur de l'expérience immédiate (d'un visage perçu, d'une image anticipative, d'une pensée verbalisée) porte en germe ce dont il y aura expérience et dont la teneur s'annonce en lui d'une façon latente, bien qu'encore mal différenciée et insuffisamment déterminée. [...] Tout antécédent direct de l'expérience déploie à sa façon ce qui fera l'objet d'expérience et dont seul le *déploiement* définitif se dévoile brutalement à la conscience, en occultant au passage ceux qui l'ont précédé. » (Rosenthal, 2004, pp. 13-32). Pour une présentation théorique et historique de l'approche microgénétique, cf. également Rosenthal 2002 et Rosenthal 2001.

de l'intensification prosodique. Sans qu'on puisse l'argumenter, il semble que la relation entre l'intensification sur le plan du signifiant et la progressivité de la sommation sur le plan du signifié crée un effet sémiotique d'*attente*, ou de *suspens*¹⁶⁸.

On pourrait représenter ainsi cet appariement de formes sémantiques et expressives :

¹⁶⁸ En risquant un parallèle intersémiotique un peu pompier, on pourrait comparer cet effet à celui de l'accélération d'un roulement de tambour avant le coup final : l'accélération dilate le temps.



NB : /f/ : /fluctuant/ ; /lu/ : /lumineux/ ; /li/ : /liquide/

Figure XXVII : appariement formes sémantiques/formes expressives

Remarque : il faut accorder que l'intensification prosodique n'est pas identique aux phénomènes de contraction/expansion du plan du signifiant où l'on peut identifier, pour reprendre les termes de C. Zilberberg, un *endo-gramme* et un *exo-gramme*. Ces phénomènes restent pourtant largement attestés (cf. par exemple l'*accentuation prosodique* dans la théorie de Dessons et Meschonnic¹⁶⁹) et emportent la conviction à proportion de ce qu'ils peuvent être corrélés à des phénomènes *analogues* sur le plan du signifié.

4.3. Temporalité des parcours et *moments* interprétatifs

Les descriptions menées jusqu'à présent ont ceci en commun qu'elles ont principalement considéré les phénomènes traités comme les corrélats morphologiques de l'activité interprétative. C'était là une simplification nécessaire, facilitée par le fait que l'on pouvait toujours indiquer les lieux *sémiotiques* d'un phénomène sémantique (localisation *linguistique* d'une forme tactique, différence d'étendue entre deux *passages* pour les phénomènes de diffusion/sommation). En s'accordant pourtant à reconnaître que « les sèmes ne sont pas des atomes, mais des *moments* de parcours interprétatifs. » (Rastier, 2003a, p. 101), on conçoit que les dynamiques de leurs enchaînements appartiennent de plein droit à la description sémantique. Dans les cas les plus simples, les enchaînements de moments coïncident avec la succession des passages, la relation passage/moment étant bi-univoque ; mais il se produit fréquemment qu'un même passage fasse l'objet de différents moments interprétatifs. Dans ces cas, la restitution des relations d'ordre entre moments, parce qu'ils s'affranchissent régulièrement de la linéarité textuelle, reste hautement conjecturale, bien que constitutive du *sens* du passage. On illustrera ce point en étudiant le dernier vers du poème XXV des *Fleurs du Mal* :

Tu mettrais l'univers entier dans ta ruelle,
Femme impure! L'ennui rend ton âme cruelle.
Pour exercer tes dents à ce jeu singulier,
Il te faut chaque jour un coeur au râtelier.
Tes yeux, illuminés ainsi que des boutiques
Et des ifs flamboyants dans les fêtes publiques,
Usent insolemment d'un pouvoir emprunté,
Sans connaître jamais la loi de leur beauté.

Machine aveugle et sourde, en cruautés féconde !
Salutaire instrument, buveur du sang du monde,
Comment n'as-tu pas honte et comment n'as-tu pas

¹⁶⁹ 1998, p. 137.

Devant tous les miroirs vu pâlir tes appas ?
La grandeur de ce mal où tu te crois savante
Ne t'as donc jamais fait reculer d'épouvante,
Quand la nature, grande en ses desseins cachés,
De toi se sert, ô femme, ô reine des péchés
— De toi, vil animal, — pour pétrir un génie ?

Ô fangeuse grandeur ! sublime ignominie

On relève incidemment que ce texte présente une conjonction remarquable des différents phénomènes présentés précédemment. On note en effet :

(i) une *densification* de la catégorie évaluative sur le dernier vers, où ce que l'on peut interpréter en première approximation comme un double oxymore radicalise l'antithèse présente dans l'ensemble du texte¹⁷⁰ ;

(ii) une *intensification* de la catégorie évaluative sur le deuxième hémistiche du dernier vers, où 'sublime' et 'ignominie' maximalisent respectivement /mélioratif/ et /péjoratif/ ;

(iii) une *forme tactique* \overline{aaaa} sur la même catégorie, qui présente toutes les conditions requises pour être prégnante¹⁷¹.

Sans que cela soit absolument déterminant, la présence de la forme tactique et de l'oxymore redoublé peut inviter à faire l'hypothèse d'une double hypallage. Toutefois, à proposer l'interversion d'adjectifs dont résulteraient les syntagmes réécrits | 'sublime grandeur' | et | 'fangeuse ignominie' |, on ne fait rien de plus que restituer une isotopie locale sur chacun des syntagmes, tout en maintenant l'antithèse sur l'ensemble du vers. Ce faisant, on promeut une conception simplement ornementale de la forme tactique identifiée (puis annulée), et plutôt limitée de la poétique baudelairienne. Un parcours interprétatif plus fécond consisterait à lire la forme tactique \overline{aaaa} comme l'interprétant d'une bifurcation actorielle : dans le dernier vers, le vocatif ne vise pas simplement l'acteur FEMME, mais également, à un titre qui reste à préciser, l'acteur NATURE. Cette interprétation s'autorise de plusieurs indices : (i) tout d'abord, outre que NATURE se voit attribué le sème /mélioratif/, cette qualification se fait sémiotiquement avec le morphème « grand-» (« grande en ses desseins cachés ») présent également dans le dernier vers ; (ii) ensuite, et surtout, l'analyse des rôles affectés à chacun des acteurs FEMME et NATURE

¹⁷⁰ Au moins avec le statut de sèmes inhérents : /péjoratif/ : 'impure', 'cruelle', 'boutiques', 'insolemment', 'aveugle', 'sourde', 'cruautés', 'buveur du sang', 'mal', 'reine des péchés', 'vil animal', 'fangeuse', 'ignominie' ; /mélioratif/ : 'féconde', 'salutaire', 'grandeur', 'grande', 'génie', 'grandeur', 'sublime'.

¹⁷¹ Ballabriga (2001) a proposé une analyse détaillée du chiasme sémantique de ce vers.

dans l'ensemble du texte découvre une interaction typique *ergatif/instrumental* : l'acteur FEMME se voit en effet marqué à quatre reprises par le cas *instrumental* (INST) : tout d'abord *via* la métaphore synecdochique du vers 3 ('dents'), ensuite par les qualifications 'machine' du vers 9 et 'instrument' du vers 10 ; enfin dans le vers 16 ('de toi *se sert*, ô femme' [...]). Parallèlement, l'acteur NATURE se voit affecté le cas *ergatif* (ERG) dans les quatre derniers vers. On peut représenter les interactions entre les trois acteurs NATURE, FEMME et GENIE sur un graphe, en convenant de n'y figurer que la catégorie évaluative :

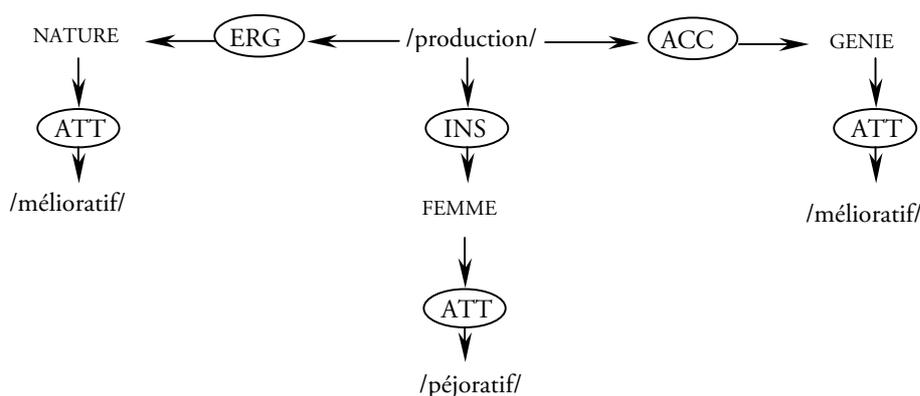


Figure XXVIII : graphe d'interaction FEMME/NATURE

Essentielle, cette relation permet de faire bénéfiquement retour sur l'interprétation du dernier vers. On sait en effet que la transaction *ergatif* → *instrumental* correspond à un des cas les plus fréquents de métonymie¹⁷² ; de sorte que si l'on convient de l'investissement du dernier vers par l'acteur NATURE, l'identification de la relation dialectique entre les deux acteurs FEMME et NATURE a pour effet d'annuler l'éventuelle interprétation en termes de double hypallage : à l'homogénéisation isotopique, somme toute arbitraire, opérée par la double hypallage répond la *motivation de l'hétérogénéité* préparée dans le texte et réalisée dans la double métonymie du dernier vers. L'*orientation* de la relation métonymique (par opposition à la symétrie de la double hypallage) permet par ailleurs de contraster les deux syntagmes parataxiques : outre la substitution classique du contenu indexant le nœud instrumental à celui indexant le nœud ergatif, la propagation des *attributs* (ATT) de chacun des nœuds se fait également de l'ergatif vers l'instrumental¹⁷³ ; en ce sens, *sublime ignominie* réalise une métonymie ordinaire quand

¹⁷² Cf. le toujours renommé premier violon de l'orchestre. L'ambiguïté de l'ergatif et de l'instrumental semble par ailleurs attestée dans la plupart des langues. Cf. Petitot, 1985, p. 155.

¹⁷³ On dira sans problème « le stradivarius barbu » pour préciser de quel musicien il est question dans le pupitre à cordes alors que « le violoniste rouge » pour évoquer l'instrument accroché davantage.

fangeuse grandeur concrétise une sorte d'*anti-métonymie* qui contribue à l'indétermination actorielle du vers. Au final, la tension sémantique qu'effectue la juxtaposition intrasyntagmatique des contraires sur la catégorie évaluative doit bien être conservée, mais se complète d'une tension actorielle où la présence de *deux* oxymores affectant les acteurs NATURE et FEMME le dispute au double oxymore sur FEMME correspondant à la phase initiale du parcours interprétatif. En bref¹⁷⁴ :

<i>Moments du parcours</i>	1.double oxymore	2.double hypallage	3.double métonymie et deux oxymores
<i>Percepts actoriels</i>	FEMME	FEMME et NATURE	FEMME/NATURE (actant duel)
<i>Interprétants</i>	allotopies intrasyntagmatiques ; vocatif	forme tactique \overline{aaaa} ; allotopies intrasyntagmatiques et isotopies intersyntagmatiques ; répétition du morphème « grand-»	Interaction ergatif/instrumental (cf. graphe)

L'ordination de *moments* du parcours, toujours conjecturale, n'implique pas que le sens du passage se stabilise sur le dernier : à la *succession* temporelle des moments, dont la qualification en termes de tropes est pour ainsi dire un *instantané*, correspond plutôt un *recouvrement* des percepts, le sens du *passage* qui en est la source résidant dans leur relation¹⁷⁵.

Pour un passage donné, il faut par ailleurs distinguer l'ordination des différents *moments* interprétatifs (*i.e moment 1* et *moment 3*) de l'ordination des passages, qui revêt

¹⁷⁴ Et en simplifiant drastiquement pour les besoins de l'exposé : il faudrait au moins pouvoir signaler que (i) à la bifurcation actorielle du dernier vers répond une fusion actancielle (indistinction ergatif/instrumental) réalisée par la métonymie. Celle-ci devrait être située dans l'agonistique des *Fleurs du Mal* : la relation actancielle ergatif/instrumental entre les acteurs NATURE et FEMME gagnerait certainement à être reformulée comme un rapport causatif (NATURE)/ergatif (FEMME). L'effet de la fusion actancielle est alors celui, dramatique, de l'effondrement de la frontière entre la zone distale et la zone proximale ; (ii) les lecteurs familiers des *Fleurs du Mal* auront identifié le glissement actoriel, fréquent dans l'œuvre de Baudelaire, de la PROSTITUEE (« ruelle », « impure », « illuminées », etc.) à la figure MATERNELLE (« pétrir », cf. par exemple « les câlineries maternelles, les chatteries des soeurs, surtout des soeurs aînées, espèce de mères diminutives, transforment, pour ainsi dire, en la *pétrissant*, la pâte masculine » dans les *Paradis Artificiels*) ; si bien qu'il serait plus juste de parler d'*agoniste* que d'acteur au sujet de FEMME.

¹⁷⁵ Dont l'ordre fait effectivement partie. Ce que nous paraît exactement signifier ce passage de F. Rastier : « Le parcours *critique se maintient* comme parcours, sans s'arrêter à sa fin « figurée », ni revenir à son début « littéral » : il fait l'objet d'une perception sémantique qui superpose deux formes, dont la seconde l'emporte sur la première, sans l'annuler. En règle générale, du moins dans les discours herméneutiquement complexes, un parcours interprétatif, conçu comme un cours d'action, garde à chacun de ses moments la mémoire de ses moments antérieurs : il pourrait se résumer non comme $A \rightarrow B$, mais $A \leftarrow \Rightarrow B$. » (2001*b*, p. 121).

éventuellement une valeur dialectique : chaque moment d'un passage suppose en effet un rapport spécifique d'identité ou de transformation à des moments de passages antérieurs ou postérieurs. La *connexité sémantique* entre moments de différents passages est assurée par leur mise en relation, sans que cela n'implique la *contiguïté sémiotique* des passages :

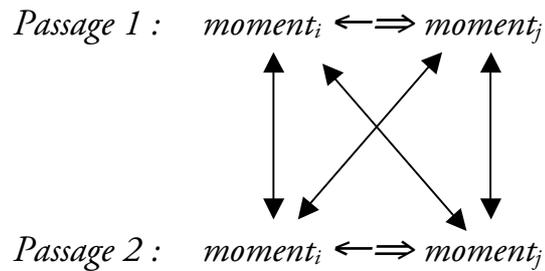


Figure XXIX : relations passages/moments interprétatifs

Dans cette perspective, un aspect du *sens* du passage « ô fangeuse grandeur, sublime ignominie » pourrait ainsi être représenté de la façon suivante (avec /+/ : /mélioratif/, /-/ péjoratif) :

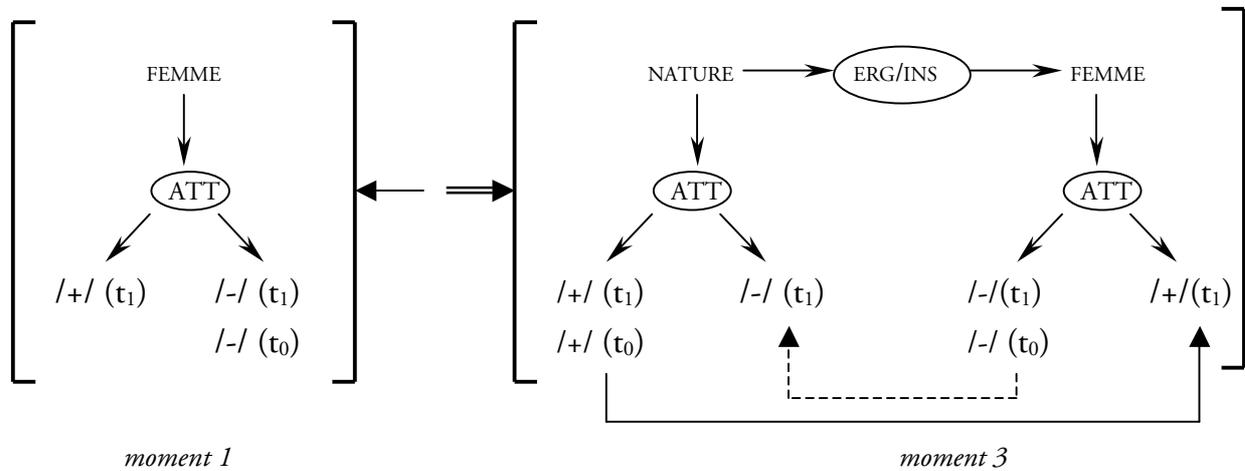


Figure XXX : relations entre moments d'un passage

NB : Dans le moment 3, les flèches qui vont de t_0 (les passages qui servent à identifier le graphe) à t_1 (dernier vers) schématisent la relation métonymique identifiée avec le graphe comme interprétant ; la flèche pleine signale la propagation sémique ordinaire de l'ergatif vers l'instrumental (« sublime ignominie »), la flèche pointillée la relation inverse (« fangeuse grandeur »).

Nous concluons brièvement en précisant ou prolongeant certains points de la discussion :

- Formuler la question du rythme sémantique dans le modèle morphosémantique paraît opportun tant le rythme motive une approche en termes de « reconnaissance de formes ». Il serait pourtant inexact d'en conclure que seules les formes fortes, les *gestalts*, auraient à être retenues dans la description. Les performances sémiotiques complexes se signalent au contraire souvent par l'établissement de formes faibles voire bruitées que la description doit restituer : différentiel de prégnance d'une forme tactique (cf. 4.1.3.1.), présence diffuse d'une forme (cf. 4.2.), prégnance actorielle faible (cf. 4.3.).

Bref, l'important n'est pas toujours le plus prégnant, et la mise en œuvre de la morphosémantique ne saurait dispenser d'intégrer les déterminations de l'ordre herméneutique (discours et genres d'appartenance) comme hiérarchiquement supérieures. En ce sens, les amorces de description proposées dans cette partie n'ont certainement que valeur illustrative et devraient, au sein d'un corpus constitué, être mises en relation avec des phénomènes du même ordre pour acquérir le statut de faits.

- A cet égard, il faudrait réserver une attention particulière aux phénomènes de *solidarité d'échelles*. S'agissant par exemple des formes tactiques, si nous avons pour des raisons de simplicité limité la discussion au palier mésosémantique, les mêmes formes peuvent se trouver transposées à des paliers supérieurs¹⁷⁶, bien que leurs conditions de perception ne soient évidemment pas comparables.

- Menée dans le cadre sémantique, la discussion a cependant évoqué à plusieurs reprises les relations avec le plan du signifiant. Pour le rejoindre, on distingue deux voies complémentaires :

- (i) une continuation *au palier textuel* des recherches glossématique et sémiotique envisageant la transposabilité des mêmes formes descriptives sur les deux plans du signifiant et du signifié (*parallélisme* ou *isomorphisme*)¹⁷⁷.

- (ii) l'étude des différentes modalités de la *sémiosis textuelle* (cf. Rastier, 2003*b* ; Gérard, 2005), qui ne se limite pas à décrire les parallélismes, mais surtout les *déterminations* réciproques entre plans (cf. chapitre 4).

¹⁷⁶ Par exemple la structure en chiasme de la structure élémentaire du récit (cf. Rastier, 2001, p. 43 ; cf. également Rastier, 1989, p. 100).

¹⁷⁷ C'est après tout ce que suppose une métaphore prédicative comme « prosodie du contenu ». Sur ce point, nous renvoyons aux travaux de C. Zilberberg.

A titre de contribution à la première, et à charge d'approfondissements, le tableau suivant dispose les parallélismes sémiotiques que l'on peut retenir de nos développements sur la théorie du champ et sur la temporalisation des parcours interprétatifs.

	<i>palier mésosémiotique</i>				<i>palier macrosémiotique</i>					
	<i>accentuation</i>				<i>modulation</i>		<i>transformation</i>		<i>intensification</i>	
	Sa	Sé	Sa	Sé	Sa	Sé	Sa	Sé	Sa	Sé
<i>intense</i>	accent de groupe	sème	syllabes accentuées	sèmes	hauteur	valeur sémique	endogramme	forme sémantique	accentuation prosodique	densification isotopique
<i>extense</i>	groupe accentuel		groupe rythmique (pied)	forme tactique	contour prosodique	modulation isotopique	exogramme isophonie	paratopie isotopie		

Tableau X : parallélismes sémiotiques

NB : Sa : signifiant ; Sé : signifié

*

Nous avons avancé des arguments pour le développement d'un modèle morphosémantique des parcours interprétatifs et de leur temporalisation. Les chapitres suivants présentent des études qui illustreront et prolongeront certaines de nos propositions :

Le chapitre trois est un essai de description morphosémantique de *Tristesses de la Lune*, et s'efforce plus spécifiquement d'évaluer les conditions de l'impression référentielle et l'appropriation du thème de la LUNE dans le sonnet et *Les Fleurs du Mal*.

A partir de l'analyse d'un corpus de 113 définitions incorrectes d'un terme proposé dans un texte, l'étude du chapitre quatre tente de restituer les déterminations contextuelles de l'interprétation, tant sur le plan du signifié que du signifiant.